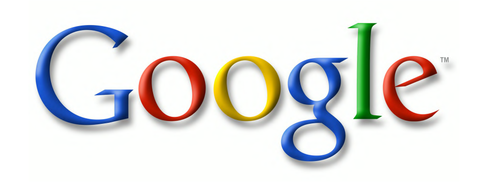




VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE.

Tome Quatrième.

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE.

Tome Quatrième.

ANGERS, DE L'IMPRIMERIE DE MAME AINÉ.

Tome 4.



Ayez soin lui dit elle, dès que mes yeux seront fermés de couvrir d'un même voile le corps de mon époux et le mien...

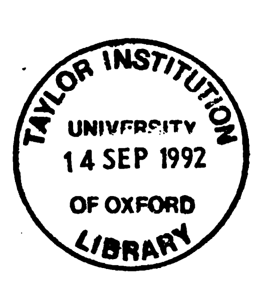
VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE,

VERS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE
AVANT L'ÈRE VULGAIRE;

PAR J. J. BARTHELEMY.

Tome Quatrième.

PARIS.
MAME-DELAUNAY, LIBRAIRE,
RUE GUÉNEGAUD, N.° 25.
1824.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE,

VERS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE
AVANT JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE XXXVI.

Voyage d'Épire, d'Acarnanie et d'Étolie. Oracle de Dodone. Saut de Leucade.

Le mont Pindus sépare la Thessalie de l'Épire. Nous le traversâmes au-dessus de Gomphi, et nous entrâmes dans le pays des Athamanes. De là nous aurions pu nous rendre à l'oracle de Dodone, qui n'en est pas éloigné; mais, outre qu'il aurait fallu franchir des montagnes déjà couvertes de neige, et que l'hiver est très-rigoureux dans cette ville, nous avions vu tant d'oracles en Béotie, qu'ils nous inspiraient plus de dégoût que de curiosité : nous prîmes donc le parti d'aller droit à Ambracie par un chemin très-court, mais assez rude.

bition et de penchant au despotisme. La stabilité de cet empire est maintenue par un usage constant : lorsqu'un prince parvient à la couronne, la nation s'assemble dans une des principales villes ; après les cérémonies que prescrit la religion, le souverain et les sujets s'engagent, par un serment prononcé en face des autels, l'un, de régner suivant les lois : les autres, de défendre la royauté conformément aux mêmes lois.

Cet usage commença au dernier siècle. Il se fit alors une révolution éclatante dans le gouvernement et dans les mœurs des Molosses. Un de leurs rois en mourant ne laissa qu'un fils. La nation, persuadée que rien ne pouvait l'intéresser autant que l'éducation de ce jeune prince, en confia le soin à des hommes sages, qui conçurent le projet de l'élever loin des plaisirs et de la flatterie. Ils le conduisirent à Athènes, et ce fut dans une république qu'il s'instruisit des devoirs mutuels des souverains et des sujets. De retour dans ses états, il donna un grand exemple ; il dit au peuple : J'ai trop de pouvoir, je veux le borner. Il établit un sénat, des lois et des magistrats. Bientôt les lettres et les arts fleurirent par ses soins et par ses exemples. Les Molosses, dont il était adoré, adoucirent leurs mœurs, et prirent sur les nations barbares de l'Épire la supériorité que donnent les lumières.

Dans une des parties septentrionales de l'Épire est la ville de Dodone. C'est là que se trouvent le

temple de Jupiter, et l'oracle le plus ancien de la Grèce. Cet oracle subsistait dès le temps où les habitans n'avaient qu'une idée confuse de la divinité; et cependant ils portaient déja leurs regards inquiets sur l'avenir : tant il est vrai que le désir de le connaître est une des plus anciennes maladies de l'esprit humain, comme elle en est une des plus funestes! J'ajoute qu'il en est une autre qui n'est pas moins ancienne parmi les Grecs; c'est de rapporter à des causes surnaturelles, non-seulement les effets de la nature, mais encore les usages et les établissemens dont on ignore l'origine. Quand on daigne suivre les chaînes de leurs traditions, on s'aperçoit qu'elles aboutissent toutes à *des prodiges*. Il en fallut un, sans doute, pour instituer l'oracle de Dodone, et voici comme les prêtresses du temple le racontent.

Un jour deux colombes noires s'envolèrent de la ville de Thèbes en Égypte, et s'arrêtèrent, l'une en Lybie, l'autre à Dodone. Cette dernière s'étant posée sur un chêne, prononça ces mots d'une voix très-distincte: « Etablissez en ces lieux un oracle en l'honneur de Jupiter. » L'autre colombe prescrivit la même chose aux habitans de la Libye, et toutes deux furent regardées comme les interprètes des dieux. Quelque absurde que soit ce récit, il paraît avoir un fondement réel. Les prêtres égyptiens soutiennent que deux prêtresses portèrent autrefois leurs rites sacrés à Dodone, de même qu'en Libye; et, dans la langue des

anciens peuples de l'Épire, le même mot désigne une colombe et une vieille femme.

Dodone est située au pied du mont Tomarus, d'où s'échappent quantité de sources intarrissables. Elle doit sa gloire et ses richesses aux étrangers qui viennent consulter l'oracle. Le temple de Jupiter et les portiques qui l'entourent, sont décorés par des statues sans nombre, et par les offrandes de presque tous les peuples de la terre. La forêt sacrée s'élève tout auprès. Parmi les chênes dont elle est formée, il en est un qui porte le nom de divin ou de prophétique. La piété des peuples l'a consacré depuis une longue suite de siècles.

Non loin du temple est une source qui tous les jours est à sec à midi, et dans sa plus grande hauteur à minuit; qui tous les jours croît et décroît insensiblement d'un de ces points à l'autre. On dit qu'elle présente un phénomène plus singulier encore. Quoique ses eaux soient froides, et éteignent les flambeaux allumés qu'on y plonge, elles allument les flambeaux éteints qu'on en approche jusqu'à une certaine distance. (1) La forêt de Dodone est entourée de marais; mais le territoire en général est très-fertile, et l'on y voit de nombreux troupeaux errer dans de belles prairies.

Trois prêtresses sont chargées du soin d'annoncer les décisions de l'oracle; mais les Béotiens doivent les recevoir de quelques-uns des ministres

attachés au temple. Ce peuple ayant une fois consulté l'oracle sur une entreprise qu'il méditait, la prêtresse répondit : « Commettez une impiété, et « vous réussirez. » Les Béotiens, qui la soupçonnaient de favoriser leurs ennemis, la jetèrent aussitôt dans le feu, en disant : « Si la prêtresse « nous trompe, elle mérite la mort; si elle dit la « vérité, nous obéissons à l'oracle en faisant une « action impie. » Les deux autres prêtresses crurent devoir justifier leur malheureuse compagne. L'oracle, suivant elles, avait simplement ordonné aux Béotiens d'enlever les trepieds sacrés qu'ils avaient dans leur temple, et de les apporter dans celui de Jupiter à Dodone. En même temps il fut décidé que désormais elles ne répondraient plus aux questions des Béotiens.

Les dieux dévoilent de plusieurs manières leurs secrets aux prêtresses de ce temple. Quelquefois elles vont dans la forêt sacrée, et, se plaçant auprès de l'arbre prophétique, elles sont attentives, soit au murmure de ses feuilles agitées par le Zéphyr, soit au gémissement de ses branches battues par la tempête. D'autres fois, s'arrêtant au bord d'une source qui jaillit du pied de cet arbre, elles écoutent le bruit que forme le bouillonnement de ses ondes fugitives. Elles saisissent habilement les gradations et les nuances des sons qui frappent leurs oreilles, et, les regardant comme les présages des évènemens futurs, elles les interprètent suivant les règles qu'elles se sont faites, et plus

de bras leur vaisseau par dessus cette langue de terre. Comme le nôtre était plus gros, nous prîmes le parti de raser les côtes occidentales de Leucade, et nous parvînmes à son extrémité formée par une montagne très-élevée, taillée à pic, sur le sommet de laquelle est un temple d'Apollon, que les matelots distinguent et saluent de loin. Ce fut là que s'offrit à nous une scène capable d'inspirer le plus grand effroi.

Pendant qu'un grand nombre de bateaux se rangeaient circulairement au pied du promontoire, quantité de gens s'efforçaient d'en gagner le sommet. Les uns s'arrêtaient auprès du temple; les autres grimpaient sur des pointes de rocher, comme pour être témoins d'un événement extraordinaire. Leurs mouvemens n'annonçaient rien de sinistre, et nous étions dans une parfaite sécurité, quand tout-à-coup nous vîmes sur une roche écartée plusieurs de ces hommes en saisir un d'entre eux, et le précipiter dans la mer, au milieu des cris de joie qui s'élevaient, tant sur la montagne que dans les bateaux. Cet homme était couvert de plumes; on lui avait de plus attaché des oiseaux qui, en déployant leurs ailes, retardaient sa chûte. A peine fut-il dans la mer, que les bateliers empressés de le secourir, l'en retirèrent, et lui prodiguèrent tous les soins qu'on pourrait exiger de l'amitié la plus tendre. J'avais été si frappé dans le premier moment, que je m'écriai : Ah, barbares! est-ce ainsi que vous

Sparte y publièrent cette nouvelle; et jamais évènement ne produisit tant de terreur parmi ce peuple de guerriers.

Les Athéniens conservent plusieurs réponses de l'oracle de Dodone. Je vais en rapporter une, pour en faire connaître l'esprit.

« Voici ce que le prêtre de Jupiter prescrit aux « Athéniens. Vous avez laissé passer le temps des « sacrifices et de la députation; envoyez au plus « tôt des députés : qu'outre les présens déjà dé« cernés par le peuple, ils viennent offrir à Ju« piter neuf bœufs propres au labourage, chaque « bœuf accompagné de deux brebis; qu'ils pré« sentent à Dioné une table de bronze, un bœuf « et d'autres victimes. »

Cette Dioné était fille d'Uranus; elle partage avec Jupiter l'encens que l'on brûle au temple de Dodone, et cette association de divinités sert à multiplier les sacrifices et les offrandes.

Tels étaient les récits qu'on nous faisait à Ambracie. Cependant l'hiver approchait, et nous pensions à quitter cette ville. Nous trouvâmes un vaisseau marchand qui partait pour Naupacte, située dans le golfe de Crissa. Nous y fûmes admis comme passagers, et dès que le beau temps fut décidé, nous sortîmes du port et du golfe d'Ambracie. Nous trouvâmes bientôt la presqu'île de Leucade, séparée du continent par un isthme très-étroit. Nous vîmes des matelots qui, pour ne pas faire le tour de la presqu'île, transportent à force

presque tous y ont perdu la vie, et des femmes en ont été souvent les déplorables victimes.

On montre à Leucade le tombeau d'Artémise de cette fameuse reine de Carie qui donna tant de preuves de son courage à la bataille de Salamine. Éprise d'une passion violente pour un jeune homme qui ne répondait pas à son amour, elle le surprit dans le sommeil, et lui creva les yeux. Bientôt les regrets et le désespoir l'amenèrent à Leucade, où elle périt dans les flots, malgré les efforts que l'on fit pour la sauver.

Telle fut aussi la fin de la malheureuse Sapho. Abandonnée de Phaon son amant, elle vint ici chercher un soulagement à ses peines, et n'y trouva que la mort. Ces exemples ont tellement décrédité le saut de Leucade, qu'on ne voit plus guère d'amans s'engager, par des vœux indiscrets, à les imiter.

En continuant notre route, nous vîmes à droite les îles d'Ithaque et de Céphallénie; à gauche, les rivages de l'Acarnanie. On trouve dans cette dernière province quelques villes considérables, quantité de petits bourgs fortifiés, plusieurs peuples d'origine différente, mais associés dans une confédération générale, et presque toujours en guerre contre les Étoliens leurs voisins, dont les états sont séparés des leurs par le fleuve Achéloüs. Les Acarnaniens sont fidèles à leur parole, et extrêmement jaloux de leur liberté.

Après avoir passé l'embouchure de l'Achéloüs,

nous rasâmes pendant toute une journée les côtes de l'Étolie. Ce pays, où l'on trouve des campagnes fertiles, est habité par une nation guerrière, et divisé en diverses peuplades dont la plupart ne sont pas grecques d'origine, et dont quelques-unes conservent encore des restes de leur ancienne barbarie, parlant une langue très-difficile à entendre, vivant de chair crue, ayant pour domiciles des bourgs sans défense. Ces différentes peuplades, en réunissant leurs intérêts, ont formé une grande association, semblable à celle des Béotiens, des Thessaliens et des Acarnaniens. Elles s'assemblent tous les ans, par députés, dans la ville de Thermus, pour élire les chefs qui doivent les gouverner. Le faste qu'on étale dans cette assemblée, les jeux, les fêtes, le concours des marchands et des spectateurs, la rendent aussi brillante qu'auguste.

Les Étoliens ne respectent ni les alliances, ni les traités. Dès que la guerre s'allume entre deux nations voisines de leur pays, ils les laissent s'affaiblir, tombent ensuite sur elles, et leur enlèvent les prises qu'elles ont faites. Ils appellent cela *butiner dans le butin.*

Ils sont fort adonnés à la piraterie, ainsi que les Acarnaniens et les Locres Ozoles. Tous les habitans de cette côte n'attachent à cette profession aucune idée d'injustice ou d'infamie. C'est un reste des mœurs de l'ancienne Grèce, et c'est par une suite de ces mœurs qu'ils ne quittent point

ils voudraient bien l'y réunir ; car elle pourrait en certaines occurrences, leur servir de barrière : mais elle a plus d'une fois attiré leurs armes, pour avoir préféré à leur alliance celle de Lacédémone. Pendant la guerre du Péloponèse, ils la réduisirent à la dernière extrémité, soit en ravageant ses campagnes, soit en lui interdisant tout commerce avec leurs états.

Pendant la paix, les Mégariens portent à Athènes leurs denrées, et surtout une assez grande quantité de sel, qu'ils ramassent sur les rochers qui sont aux environs du port. Quoiqu'ils ne possèdent qu'un petit territoire aussi ingrat que celui de l'Attique, plusieurs se sont enrichis par une sage économie ; d'autres par un goût de parcimonie, qui leur a donné la réputation de n'employer dans les traités, ainsi que dans le commerce, que les ruses de la mauvaise foi et de l'esprit mercantile.

Ils eurent dans le siècle dernier quelques succès brillans ; leur puissance est aujourd'hui anéantie ; mais leur vanité s'est accrue en raison de leur faiblesse, et ils se souviennent plus de ce qu'ils ont été que de ce qu'ils sont. Le soir même de notre arrivée, soupant avec les principaux citoyens, nous les interrogeâmes sur l'état de leur marine ; ils nous répondirent : Au temps de la guerre des Perses, nous avions vingt galères à la bataille de Salamine. — Pourriez-vous mettre

sur pied une bonne armée ? — Nous avions trois mille soldats à la bataille de Platée. — Votre population est-elle nombreuse ? Elle l'était si fort autrefois, que nous fûmes obligés d'envoyer des colonies en Sicile, dans la Propontide, au Bosphore de Thrace et au Pont-Euxin. Ils tachèrent ensuite de se justifier de quelques perfidies qu'on leur reproche, et nous racontèrent une anecdote qui mérite d'être conservée. Les habitans de la Mégaride avaient pris les armes les uns contre les autres. Il fut convenu que la guerre ne suspendrait point les travaux de la campagne. Le soldat qui enlevait un laboureur, l'amenait dans sa maison, l'admettait à sa table, et le renvoyait avant que d'avoir reçu la rançon dont ils étaient convenus. Le prisonnier s'empressait de l'apporter, dès qu'il avait pu la rassembler. On n'employait pas le ministère des lois contre celui qui manquait à sa parole, mais il était partout détesté pour son ingratitude et son infamie. Ce fait ne s'est donc pas passé de nos jours, leur dis-je ? Non, répondirent-ils, il est du commencement de cet empire. Je me doutais bien, repris-je, qu'il appartenait aux siècles d'ignorance.

Les jours suivans, on nous montra plusieurs statues; les unes en bois, et c'étaient les plus anciennes; d'autres en or et en ivoire, et ce n'étaient pas les plus belles; d'autres enfin en marbre ou en bronze, exécutées par Praxitèle et par Scopas. Nous vîmes aussi la maison du sénat, et d'autres

édifices construits d'une pierre très-blanche, très-facile à tailler, et pleine de coquilles pétrifiées.

Il existe dans cette ville une célèbre école de philosophie. Euclide son fondateur fut un des plus zélés disciples de Socrate : malgré la distance des lieux, malgré la peine de mort décernée par les Athéniens contre tout Mégarien qui oserait franchir leurs limites, on le vit plus d'une fois partir le soir déguisé en femme, passer quelques momens avec son maître, et s'en retourner à la pointe du jour. Ils examinaient ensemble en quoi consiste le vrai bien. Socrate, qui dirigeait ses recherches vers cet unique point, n'employa, pour l'atteindre, que des moyens simples; mais Euclide, trop familiarisé avec les écrits de Parménide et de l'école d'Élée, eut recours dans la suite à la voie des abstractions, voie souvent dangereuse, et plus souvent impénétrable. Ses principes sont assez conformes à ceux de Platon : il disait que le vrai bien doit être un, toujours le même, toujours semblable à lui-même. Il fallait ensuite définir ces différentes propriétés; et la chose du monde qu'il nous importe le plus de savoir, fut la plus difficile à entendre.

Ce qui servit à l'obscurcir, ce fut la méthode déjà reçue d'opposer à une proposition la proposition contraire, et de se borner à les agiter longtemps ensemble. Un instrument qu'on découvrit alors contribua souvent à augmenter la confusion; je parle des règles du syllogisme, dont les coups

aussi terribles qu'imprévus, terrassent l'adversaire qui n'est pas assez adroit pour les détourner. Bientôt les subtilités de la métaphysique s'étayant des ruses de la logique, les mots prirent la place des choses, et les jeunes élèves ne puisèrent dans les écoles que l'esprit d'aigreur et de contradiction.

Euclide l'introduisit dans la sienne, peut-être sans le vouloir, car il était naturellement doux et patient. Son frère, qui croyait avoir à s'en plaindre, lui dit un jour dans sa colère : « Je veux mourir, « si je ne me venge. Et moi, répondit Euclide, « si je ne te force à m'aimer encore. » Mais il céda trop souvent au plaisir de multiplier et de vaincre les difficultés, et ne prévit pas que des principes souvent ébranlés perdent une partie de leurs forces.

Eubulide de Milet, son successeur, conduisit ses disciples par des sentiers encore plus glissans et plus tortueux. Euclide exerçait les esprits, Eubulide les secouait avec violence. Ils avaient l'un et l'autre beaucoup de connaissances et de lumières : je devais en avertir avant que de parler du second.

Nous le trouvâmes entouré de jeunes gens attentifs à toutes ses paroles, et jusqu'à ses moindres signes. Il nous entretint de la manière dont il les dressait, et nous comprîmes qu'il préférait la guerre offensive à la défensive. Nous le priâmes de nous donner le spectacle d'une bataille ; et pendant qu'on en faisait les apprêts, il nous dit qu'il avait découvert plusieurs espèces de syllogismes, tous d'un secours merveilleux pour éclaircir les

idées. L'un s'appelait le voilé; un autre, le chauve; un troisième, le menteur, et ainsi des autres.

Je vais en essayer quelques-uns en votre présence, ajouta-t-il; ils seront suivis du combat dont vous désirez être les témoins : ne les jugez pas légèrement; il en est qui arrêtent les meilleurs esprits, et les engagent dans des défilés d'où ils ont bien de la peine à sortir.

Dans ce moment parut une figure voilée depuis la tête jusqu'aux pieds. Il me demanda si je la connaissais. Je répondis que non. Eh bien! réprit-il, voici comme j'argumente : Vous ne connaissez pas cet homme; or cet homme est votre ami; donc vous ne connaissez pas votre ami. Il abattit le voile, et je vis en effet un jeune Athénien avec qui j'étais fort lié. Enbulide s'adressant tout de suite à Philotas : Qu'est-ce qu'un homme chauve, lui dit il? — C'est celui qui n'a point de cheveux. — Et s'il lui en restait un, le serait-il encore? — Sans doute. — S'il lui en restait deux, trois, quatre? Il poussa cette série de nombres assez loin, augmentant toujours d'une unité, jusqu'à ce que Philotas finit par avouer que l'homme en question ne serait plus chauve. Donc, réprit Eubulide, un seul cheveu suffit pour qu'un homme ne soit point chauve, et cependant vous aviez d'abord assuré le contraire. Vous sentez bien, ajouta-t-il, qu'on prouvera de même qu'un seul mouton suffit pour former un troupeau, un seul grain pour donner la mesure exacte d'un boisseau. Nous parû-

mes si étonnés de ces misérables équivoques, et si embarrassés de notre maintien, que tous les écoliers éclatèrent de rire.

Cependant l'infatigable Eubulide nous disait : Voici enfin le nœud le plus difficile à délier. Épiménide a dit que tous les Crétois sont menteurs ; or il était Crétois lui-même ; donc il a menti ; donc les Crétois ne sont pas menteurs ; donc Épiménide n'a pas menti ; donc les Crétois sont menteurs. Il achève à peine, et s'écrie tout à coup : Aux armes ! aux armes ! attaquez, défendez le mensonge d'Épiménide.

A ces mots, l'œil en feu, le geste menaçant, les deux partis s'avancent, se pressent, se repoussent, font pleuvoir l'un sur l'autre une grêle de syllogismes, de sophismes, de paralogismes. Bientôt les ténèbres s'épaississent, les rangs se confondent, les vainqueurs et les vaincus se percent de leurs propres armes, ou tombent dans les mêmes pièges. Des paroles outrageantes se croisent dans les airs, et sont enfin étouffées par les cris perçans dont la salle retentit.

L'action allait recommencer, lorsque Philotas dit à Eubulide, que chaque parti était moins attentif à établir une opinion qu'à détruire celle de l'ennemi ; ce qui est une mauvaise manière de raisonner. De mon côté, je lui fis observer que ses disciples paraissaient plus ardens à faire triompher l'erreur que la vérité ; ce qui est une dangereuse manière d'agir. Il se disposait à me répondre,

lorsqu'on nous avertit que nos voitures étaient prêtes. Nous prîmes congé de lui, et nous déplorâmes, en nous retirant, l'indigne abus que les sophistes faisaient de leur esprit et des dispositions de leurs élèves.

Pour nous rendre à l'isthme de Corinthe, notre guide nous conduisit, par des hauteurs, sur une corniche taillée dans le roc, très-étroite, très-rude, élevée au-dessus de la mer, sur la croupe d'une montagne qui porte sa tête dans les cieux; c'est le fameux défilé où l'on dit que se tenait ce Sciron qui précipitait les voyageurs dans la mer après les avoir dépouillés, et à qui Thésée fit subir le même genre de mort.

Rien de si effrayant que ce trajet au premier coup-d'œil; nous n'osions arrêter nos regards sur l'abîme; les mugissemens des flots semblaient nous avertir, à tous momens, que nous étions suspendus entre la mort et la vie. Bientôt familiarisés avec le danger, nous jouîmes avec plaisir d'un spectacle intéressant. Des vents impétueux franchissaient le sommet des rochers que nous avions à droite, grondaient au dessus de nos têtes, et, divisés en tourbillons, tombaient à plomb sur différens poinrs de la surface de la mer, la bouleversaient et la blanchissaient d'écume en certains endroits; tandis que dans les espaces intermédiaires elle restait unie et tranquille.

Le sentier que nous suivions se prolonge pendant environ quarante-huit stades, s'inclinant et

se relevant tour à tour jusqu'auprès de Cromyon, port et château des Corinthiens, éloigné de cent vingt stades de leur capitale. En continuant de longer la mer par un chemin plus commode et plus beau, nous arrivâmes aux lieux où la largeur de l'isthme n'est plus que de quarante stades. C'est là que les peuples du Péloponèse ont quelquefois pris le parti de se retrancher, quand ils craignaient une invasion; c'est là aussi qu'ils célèbrent les jeux isthmiques, auprès d'un temple de Neptune et d'un bois de pins consacré à ce dieu.

Le pays des Corinthiens est resserré entre des bornes fort étroites : quoiqu'il s'étende davantage le long de la mer, un vaisseau pourrait dans une journée en parcourir la côte. Son territoire offre quelques riches campagnes, et plus souvent un sol inégal et peu fertile. On y recueille un vin d'assez mauvaise qualité.

La ville est située au pied d'une haute montagne, sur laquelle on a construit une citadelle. Au midi, elle a pour défense la montagne elle-même, qui en cet endroit est extrêmement escarpée. Des remparts très-forts et très-élevés la protégent des trois autres côtés. Son circuit est de quarante stades; mais, comme les murs s'étendent sur les flancs de la montagne, et embrassent la citadelle, on peut dire que l'enceinte totale est de quatre-vingt-cinq stades.

La mer de Crissa et la mer Saronique viennent expirer à ses pieds, comme pour reconnaître sa

puissance. Sur la première est le port de Léchée, qui tient à la ville par une double muraille, longue d'environ douze stades. Sur la seconde, est le port de Cenchrée, éloigné de Corinthe de soixante-dix stades.

Un grand nombre d'édifices sacrés et profanes, anciens et modernes, embellissent cette ville. Après avoir visité la place, décorée, suivant l'usage, de temples et de statues, nous vîmes le théâtre, où l'assemblée du peuple délibère sur les affaires de l'état, où l'on donne des combats de musique et d'autres jeux dont les fêtes sont accompagnées.

On nous montra le tombeau des deux fils de Médée. Les Corinthiens les arrachèrent des autels où cette mère infortunée les avait déposés, et les assommèrent à coup de pierres. En punition de ce crime, une maladie épidémique enleva leurs enfans au berceau, jusqu'à ce que docile à la voix de l'oracle, ils s'engagèrent à honorer tous les ans la mémoire des victimes de leur fureur. Je croyais, dis-je alors, sur l'autorité d'Euripide, que cette princesse les avait égorgés elle-même. J'ai ouï dire, répondit un des assistans, que le poëte se laissa gagner par une somme de cinq talens qu'il reçut de nos magistrats : quoi qu'il en soit, à quoi bon le dissimuler ? un ancien usage prouve clairement que nos pères furent coupables ; car c'est pour rappeler et expier leur crime, que nos enfans

doivent, jusqu'à un certain âge, avoir la tête rasée et porter une robe noire.

Le chemin qui conduit à la citadelle se replie en tant de manières, qu'on fait trente stades avant que d'en atteindre le sommet. Nous arrivâmes auprès d'une source nommée Pirène, où l'on prétend que Bellérophon trouva le cheval Pégase. Les eaux en sont extrêmement froides et limpides : comme elle n'ont pas d'issue apparente, on croit que, par des canaux naturellement creusés dans le roc, elles descendent à la ville, où elles forment une fontaine dont l'eau est renommée pour sa légèreté, et qui suffirait aux besoins des habitans, quand même ils n'auraient pas cette grande quantité de puits qu'ils se sont ménagés.

La position de la citadelle et ses remparts la rendent si forte, qu'on ne pourrait s'en emparer que par trahison ou par famine. Nous vîmes à l'entrée le temple de Vénus, dont la statue est couverte d'armes brillantes : elle est accompagnée de celle de l'Amour, et de celle du Soleil qu'on adorait en ce lieu avant que le culte de Vénus y fût introduit.

De cette région élevée, la déesse semble régner sur la terre et sur les mers. Telle était l'illusion que faisait sur nous le superbe spectacle qui s'offrait à nos yeux. Du côté du nord, la vue s'étendait jusqu'au Parnasse et à l'Hélicon ; à l'est, jusqu'à l'île d'Égine, à la citadelle d'Athènes et au promontoire de Sunium ; à l'ouest, sur les ri-

ches campagnes de Sicyone. Nous promenions avec plaisir nos regards sur les deux golfes dont les eaux viennent se briser contre cet isthme, que Pindare a raison de comparer à un pont construit par la nature au milieu des mers, pour lier ensemble les deux principales parties de la Grèce.

A cet aspect, il semble qu'on ne saurait établir aucune communication de l'un de ces continens à l'autre, sans l'aveu de Corinthe; et l'on est fondé à regarder cette ville comme le boulevard du Péloponèse, et l'une des entraves de la Grèce : mais la jalousie des autres peuples n'ayant jamais permis aux Corinthiens de leur interdire le passage de l'isthme, ces derniers ont profité des avantages de leur position, pour amasser des richesses considérables.

Dès qu'il parut des navigateurs, il parut des pirates, par la même raison qu'il y eut des vautours dès qu'il y eut des colombes. Le commerce des Grecs ne se faisant d'abord que par terre, suivit le chemin de l'isthme pour entrer dans le Péloponèse, ou pour en sortir. Les Corinthiens en retiraient un droit, et parvinrent à un certain degré d'opulence. Quand on eut détruit les pirates, les vaisseaux, dirigés par une faible expérience, n'osaient affronter la mer orageuse qui s'étend depuis l'île de Crète jusqu'au cap Malée en Laconie. On disait alors en matière de proverbe : Avant de doubler ce cap, oubliez ce que vous avez de

plus cher au monde. On préféra donc de se rendre aux mers qui se terminent à l'isthme.

Les marchandises d'Italie, de Sicile et des peuples de l'ouest, abordèrent au port de Léchée; celles des îles de la mer Égée, des côtes de l'Asie mineure et des Phéniciens, au port de Cenchrée. Dans la suite on les fit passer par terre d'un port à l'autre, et l'on imagina des moyens pour y transporter les vaisseaux.

Corinthe, devenue l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe, continua de percevoir des droits sur les marchandises étrangères, couvrit la mer de ses vaisseaux, et forma une marine pour protéger son commerce. Ses succès excitèrent son industrie; elle donna une nouvelle forme aux navires, et les premières trirèmes qui parurent, furent l'ouvrage de ses constructeurs. Ses forces navales la faisant respecter, on se hâta de verser dans son sein les productions des autres pays. Nous vîmes étaler sur le rivage des rames de papier et des voiles de vaisseaux apportées de l'Égypte, l'ivoire de la Libye, les cuirs de Cyrène, l'encens de la Syrie, les dattes de la Phénicie, les tapis de Carthage, du blé et des fromages de Syracuse, des poires et des pommes de l'Eubée, des esclaves de Phrygie et de Thessalie, sans parler d'une foule d'autres objets qui arrivent journellement dans les ports de la Grèce, et en particulier dans ceux de Corinthe. L'appât du gain attire les marchands étrangers, et surtout ceux de Phénicie; et

les jeux solennels de l'isthme y rassemblent un nombre infini de spectateurs.

Tous ces moyens ayant augmenté les richesses de la nation, les ouvriers destinés à les mettre en œuvre furent protégés, et s'animèrent d'une nouvelle émulation. Ils s'étaient déjà, du moins à ce qu'on prétend, distingués par des inventions utiles. Je ne les détaille point, parce que je ne puis en déterminer précisément l'objet. Les arts commencent par des tentatives obscures, et essayées en différens endroits; quand ils sont perfectionnés, on donne le nom d'inventeurs à ceux qui, par d'heureux procédés, en ont facilité la pratique. J'en citerai un exemple : cette roue avec laquelle un potier voit un vase s'arrondir sous sa main, l'historien Éphore, si versé dans la connaissance des usages anciens, me disait un jour que le sage Anacharsis l'avait introduite parmi les Grecs. Pendant mon séjour à Corinthe, je voulus en tirer vanité. On me répondit que la gloire en était due à l'un de leurs concitoyens, nommé Hyperbius : un interprète d'Homère nous prouva par un passage de ce poëte, que cette machine était connue avant Hyperbius : Philotas soutint de son côté que l'honneur de l'invention appartenait à Thalos, antérieur à Homère, et neveu de Dédale d'Athènes. Il en est de même de la plupart des découvertes que les peuples de la Grèce s'attribuent à l'envi. Ce qu'on doit conclure de leurs prétentions, c'est qu'ils cultivèrent de bonne heure les arts dont on les croit les auteurs.

Corinthe est pleine de magasins et de manufactures ; on y fabrique, entre autres choses, des couvertures de lit recherchées des autres nations. Elle rassemble à grands frais les tableaux et les statues des bons maîtres ; mais elle n'a produit jusqu'ici aucun de ces artistes qui font tant d'honneur à la Grèce, soit qu'elle n'ait pour les chefs-d'œuvres de l'art qu'un goût de luxe ; soit que la nature, se réservant le droit de placer les génies, ne laisse aux souverains que le soin de les chercher et de les produire au grand jour. Cependant on estime certains ouvrages en bronze et en terre cuite qu'on fabrique en cette ville. Elle ne possède point de mines de cuivre. Ses ouvriers, en mêlant celui qu'ils tirent de l'étranger, avec une petite quantité d'or et d'argent, en composent un métal brillant et presque inaccessible à la rouille. Ils en font des cuirasses, des casques, de petites figures, des coupes, des vases moins estimés encore pour la matière que pour le travail, la plupart enrichis de feuillages, et d'autres ornemens exécutés au ciselé. C'est avec une égale intelligence qu'ils retracent les mêmes ornemens sur les ouvrages de terre. La matière la plus commune reçoit de la forme élégante qu'on lui donne, et des embellissemens dont on a soin de la parer, un mérite qui la fait préférer aux marbres et aux métaux les plus précieux.

Les femmes de Corinthe se font distinguer par leur beauté ; les hommes, par l'amour du gain et

des plaisirs. Ils ruinent leur santé dans les excès de la table, et l'amour n'est plus chez eux qu'une licence effrénée. Loin d'en rougir, ils cherchent à la justifier par une institution qui semble leur en faire un devoir. Vénus est leur principale divinité; ils lui ont consacré des courtisanes chargées de leur ménager sa protection : dans les grandes calamités, dans les dangers éminens, elles assistent aux sacrifices, et marchent en procession avec les autres citoyens, en chantant des hymnes sacrés. A l'arrivée de Xerxès, on implora leur crédit, et j'ai vu le tableau où elles sont représentées adressant des vœux à la déesse. Des vers de Simonide, tracés au bas du tableau, leur attribuent la gloire d'avoir sauvé les Grecs.

Un si beau triomphe multiplia cette espèce de prêtresses. Aujourd'hui, les particuliers qui veulent assurer le succès de leurs entreprises, promettent d'offrir à Vénus un certain nombre de courtisanes qu'ils font venir de divers endroits. On en compte plus de mille dans cette ville. Elles attirent les marchands étrangers ; elles ruinent en peu de jours un équipage entier ; et de là le proverbe : Qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe.

Je dois observer ici que, dans toute la Grèce, les femmes qui exercent un pareil commerce de corruption, n'ont jamais eu la moindre prétention à l'estime publique ; qu'à Corinthe même, où l'on me montrait avec tant de complaisance le tom-

beau de l'ancienne Laïs, les femmes honnêtes célèbrent, en l'honneur de Vénus, une fête particulière à laquelle les courtisanes ne peuvent être admises; et que ses habitans, qui donnèrent de si grandes preuves de valeur dans la guerre des Perses, s'étant laissé amollir par les plaisirs, tombèrent sous le joug des Argiens, furent obligés de mendier tour à tour la protection des Lacédémoniens, des Athéniens et des Thébains, et se sont enfin réduits à n'être plus que la plus riche, la plus efféminée et la plus faible nation de la Grèce.

Il ne me reste plus qu'à donner une légère idée des variations que son gouvernement a éprouvées. Je suis obligé de remonter à des siècles éloignés, mais je ne m'y arrêterai pas long-temps.

Environ cent dix ans après la guerre de Troie, trente ans après le retour des Héraclides, Alétas, qui descendait d'Hercule, obtint le royaume de Corinthe, et sa maison le posséda pendant l'espace de quatre cent dix-sept ans. L'aîné des enfans succédait toujours à son père. La royauté fut ensuite abolie, et le pouvoir souverain remis entre les mains de deux cents citoyens qui ne s'alliaient qu'entr'eux, et qui devaient être tous du sang des Héraclides. On en choisissait un tous les ans pour administrer les affaires, sous le nom de Prytane. Ils établirent sur les marchandises qui passaient par l'isthme un droit qui les enrichit, et se perdirent par l'excès du luxe. Quatre-vingt-dix ans après leur institution, Cypsélus ayant mis le

peuple dans ses intérêts, se revêtit de leur autorité, et rétablit la royauté qui subsista dans sa maison pendant soixante-treize ans six mois.

Il marqua les commencemens de son règne par des proscriptions et des cruautés. Il poursuivit ceux des habitans dont le crédit lui faisait ombrage, exila les uns, dépouilla les autres de leurs possessions, en fit mourir plusieurs. Pour affaiblir encore le parti des gens riches, il préleva pendant dix ans le dixième de tous les biens, sous prétexte, disait-il, d'un vœu qu'il avait fait avant de parvenir au trône, et dont il crut s'acquitter en plaçant auprès du temple d'Olympie une très-grande statue dorée. Quand il cessa de craindre, il voulut se faire aimer, et se montra sans gardes et sans appareil. Le peuple, touché de cette confiance, lui pardonna facilement des injustices dont il n'avait pas *été* la victime, et le laissa mourir en paix, après un règne de trente ans.

Périandre son fils commença comme son père avait fini; il annonça des jours heureux et un calme durable. On admirait sa douceur, ses lumières, sa prudence; les règlemens qu'il fit contre ceux qui possédaient trop d'esclaves, ou dont la dépense excédait le revenu; contre ceux qui se souillaient par des crimes atroces, ou par des mœurs dépravées: il forma un sénat, n'établit aucun nouvel impôt, se contenta des droits prélevés sur les marchandises, construisit beaucoup de vaisseaux, et pour donner plus d'activité au commerce, ré-

solut de percer l'isthme, et de confondre les deux mers. Il eut des guerres à soutenir, et ses victoires donnèrent une haute idée de sa valeur. Que ne devait-on pas, d'ailleurs, attendre d'un prince dont la bouche semblait être l'organe de la sagesse? qui disait quelquefois : « L'amour désordonné des « richesses est une calomnie contre la nature : les « plaisirs ne font que passer, les vertus sont éter« nelles : la vraie liberté ne consiste que dans une « conscience pure. »

Dans une occasion critique, il demanda des conseils à Thrasybule qui régnait à Milet, et avec qui il avait des liaisons d'amitié. Thrasybule mena le député dans un champ, et, se promenant avec lui au milieu d'une moisson abondante, il l'interrogeait sur l'objet de sa mission; chemin faisant, il abattait les épis qui s'élevaient au-dessus des autres. Le député ne comprit pas que Thrasybule venait de mettre sous ses yeux un principe adopté dans plusieurs gouvernemens, même républicains, où l'on ne permet pas à de simples particuliers d'avoir trop de mérite ou trop de crédit. Périandre entendit ce langage, et continua d'user de modération.

L'éclat de ses succès et les louanges de ses flatteurs développèrent enfin son caractère, dont il avait toujours réprimé la violence. Dans un accès de colère, excité peut-être par sa jalousie, il donna la mort à Mélisse son épouse qu'il aimait éperdument. Ce fut là le terme de son bonheur

et de ses vertus. Aigri par une longue douleur, il ne le fut pas moins, quand il apprit que, loin de le plaindre, on l'accusait d'avoir autrefois souillé le lit de son père. Comme il crut que l'estime publique se refroidissait, il osa la braver; et, sans considérer qu'il est des injures dont un roi ne doit se venger que par la clémence, il appesantit son bras sur tous ses sujets, s'entoura de satellites, sévit contre ceux que son père avait épargnés; dépouilla, sous un léger prétexte, les femmes de Corinthe de leurs bijoux et de ce qu'elles avaient de plus précieux; accabla le peuple de travaux, pour le tenir dans la servitude : agité lui-même, sans interruption, de soupçons et de terreurs; punissant le citoyen qui se tenait tranquillement assis dans la place publique, et condamnant comme coupable tout homme qui pouvait le devenir.

Des chagrins domestiques augmentèrent l'horreur de sa situation. Le plus jeune de ses fils, nommé Lycophron, instruit, par son aïeul maternel, de la malheureuse destinée de sa mère, en conçut une si forte haine contre le meurtrier, qu'il ne pouvait plus soutenir sa vue, et ne daignait pas même répondre à ses questions. Les caresses et les prières furent vainement prodiguées. Périandre fut obligé de le chasser de sa maison, de défendre à tous les citoyens, non-seulement de le recevoir, mais de lui parler, sous peine d'une amende applicable au temple d'Apollon. Le jeune homme se réfugia sous un des por-

tiques publics, sans ressources, sans se plaindre, et résolu de tout souffrir plutôt que d'exposer ses amis à la fureur du tyran. Quelques jours après, son père l'ayant aperçu par hasard, sentit toute sa tendresse se réveiller : il courut à lui, et n'oublia rien pour le fléchir; mais n'ayant obtenu que ces paroles : Vous avez transgressé votre loi et encouru l'amende, il prit le parti de l'exiler dans l'île de Corcyre, qu'il avait réunie à ses domaines.

Les dieux irrités accordèrent à ce prince une longue vie, qui se consumait lentement dans les chagrins et dans les remords. Ce n'était plus le temps de dire, comme il disait auparavant, qu'il vaut mieux faire envie que pitié; le sentiment de ses maux le forçait de convenir que la démocratie était préférable à la tyrannie. Quelqu'un osa lui représenter qu'il pouvait quitter le trône : Hélas ! répondit-il, il est aussi dangereux pour un tyran d'en descendre que d'en tomber.

Comme le poids des affaires l'accablait de plus en plus, et qu'il ne trouvait aucune ressource dans l'aîné de ses fils qui était imbécile, il résolut d'appeler Lycophron, et fit diverses tentatives qui furent toutes rejetées avec indignation. Enfin il proposa d'abdiquer, et de se reléguer lui-même à Corcyre, tandis que son fils quitterait cette île et viendrait régner à Corinthe. Ce projet allait s'exécuter, lorsque les Corcyréens, redoutant la présence de Périandre, abrégèrent les jours de Lycophron. Son père n'eut pas même la consolation

d'achever la vengeance que méritait un si lâche attentat. Il avait fait embarquer sur un de ses vaisseaux trois cents enfans enlevés aux premières maisons de Corcyre, pour les envoyer au roi de Lydie. Le vaisseau ayant abordé à Samos, les habitans furent touchés du sort de ces victimes infortunées, et trouvèrent moyen de les sauver et de les renvoyer à leurs parens. Périandre, dévoré d'une rage impuissante, mourut âgé d'environ quatre-vingts ans, après en avoir régné quarante-quatre.

Dès qu'il eut les yeux fermés, on fit disparaître les monumens et jusqu'aux moindres traces de la tyrannie. Il eut pour successeur un prince peu connu, qui ne régna que trois ans. Après ce court intervalle de temps, les Corinthiens, ayant joint leurs troupes à celles de Sparte, établirent un gouvernement qui a toujours subsisté, parce qu'il tient plus de l'oligarchie que de la démocratie, et que les affaires importantes n'y sont point soumises à la décision arbitraire de la multitude. Corinthe, plus qu'aucune ville de la Grèce, a produit des citoyens habiles dans l'art de gouverner. Ce sont eux qui, par leur sagesse et leurs lumières, ont tellement soutenu la constitution, que la jalousie des pauvres contre les riches n'est jamais parvenue à l'ébranler.

La distinction entre ces deux classes de citoyens, Lycurgue la détruisit à Lacédémone : Phidon, qui semble avoir vécu dans le même temps, crut de-

voir la conserver à Corinthe, dont il fut un des législateurs. Une ville située sur la grande route du commerce, et forcée d'admettre sans cesse des étrangers dans ses murs, ne pouvait être astreinte au même régime qu'une ville reléguée dans un coin du Péloponèse : mais Phidon, en conservant l'inégalité des fortunes, n'en fut pas moins attentif à déterminer le nombre des familles et des citoyens. Cette loi était conforme à l'esprit de ces siècles éloignés où les hommes, distribués en petites peuplades, ne connaissaient d'autre besoin que celui de subsister, d'autre ambition que celle de se défendre : il suffisait à chaque nation d'avoir assez de bras pour cultiver les terres, assez de force pour résister à une invasion subite. Ces idées n'ont jamais varié parmi les Grecs. Leurs philosophes et leurs législateurs, persuadés qu'une grande population n'est qu'un moyen d'augmenter les richesses et de perpétuer les guerres, loin de la favoriser, ne se sont occupés que du soin d'en prévenir l'excès. Les premiers ne mettent pas assez de prix à la vie, pour croire qu'il soit nécessaire de multiplier l'espèce humaine ; les seconds, ne portant leur attention que sur un petit état, ont toujours craint de le surchager d'habitans qui l'épuiseraient bientôt.

Telle fut la principale cause qui fit autrefois sortir des ports de la Grèce ces nombreux essaims de colons, qui allèrent au loin s'établir sur des côtes désertes. C'est à Corinthe que durent leur

origine, Syracuse qui fait l'ornement de la Sicile, Corcyre qui fut pendant quelque temps la souveraine des mers, Ambracie en Épire dont j'ai déjà parlé, et plusieurs autres villes plus ou moins florissantes.

Sicyone n'est qu'à une petite distance de Corinthe. Nous traversâmes plusieurs rivières pour nous y rendre. Ce canton, qui produit en abondance du blé, du vin et de l'huile, est un des plus beaux et des plus riches de la Grèce.

Comme les lois de Sicyone défendent avec sévérité d'enterrer qui que ce soit dans la ville, nous vîmes, à droite et à gauche du chemin, des tombeaux dont la forme ne dépare pas la beauté de ces lieux. Un petit mur d'enceinte, surmonté de colonnes qui soutiennent un toit, circonscrit un terrain dans lequel on creuse la fosse; on y dépose le mort; on le couvre de terre; et, après les cérémonies accoutumées, ceux qui l'ont accompagné l'appellent de son nom, et lui disent le dernier adieu.

Nous trouvâmes les habitans occupés des préparatifs d'une fête qui revient tous les ans, et qu'ils célébrèrent la nuit suivante. On tira d'une espèce de cellule où on les tient en réserve, plusieurs statues anciennes qu'on promena dans les rues, et qu'on déposa dans le temple de Bacchus. Celle de ce dieu ouvrait la marche; les autres la suivirent de près : un grand nombre de flambeaux

éclairaient cette cérémonie, et l'on chantait des hymnes sur des airs qui ne sont pas connus ailleurs.

Les Sicyoniens placent la fondation de leur ville à une époque qui ne peut guère se concilier avec les traditions des autres peuples. Aristrate, chez qui nous étions logés, nous montrait une longue liste de princes qui occupèrent le trône pendant mille ans, et dont le dernier vivait à peu près au temps de la guerre de Troie. Nous le priâmes de ne pas nous élever à cette hauteur de temps, et de ne s'éloigner que de trois ou quatre siècles. Ce fut alors, répondit-il, que parut une suite de souverains connus sous le nom de tyrans, parce qu'ils jouissaient d'une autorité absolue : ils n'eurent d'autre secret, pour la conserver pendant un siècle entier, que de la contenir dans de justes bornes en respectant les lois. Orthagoras fut le premier, et Clisthène le dernier. Les dieux, qui appliquent quelquefois des remèdes violens à des maux extrêmes, firent naître ces deux princes pour nous ôter une liberté plus funeste que l'esclavage. Orthagoras, par sa modération et sa prudence, réprima la fureur des factions : Clisthène se fit adorer par ses vertus, et redouter par son courage.

Lorsque la diète des amphictyons résolut d'armer les nations de la Grèce contre les habitans de Cirrha, coupables d'impiété envers le temple de Delphes, elle choisit pour un des chefs de l'armée Clisthène, qui fut assez grand pour défé-

rer souvent aux avis de Solon, présent à cette expédition. La guerre fut bientôt terminée, et Clisthène employa la portion qui lui revenait du butin, à construire un superbe portique dans la capitale de ses états.

La réputation de sa sagesse s'accrut dans une circonstance particulière. Il venait de remporter à Olympie le prix de la course des chars à quatre chevaux. Dès que son nom eut été proclamé, un héraut, s'avançant vers la multitude immense des spectateurs, annonça que tous ceux qui pouvaient aspirer à l'hymen d'Agariste, fille de Clisthène, n'avaient qu'à se rendre à Sicyone dans l'espace de soixante jours, et qu'un an après l'expiration de ce terme, l'époux de la princesse serait déclaré.

On vit bientôt accourir des diverses parties de la Grèce et de l'Italie, des prétendans qui tous croyaient avoir des titres suffisans pour soutenir l'éclat de cette alliance. De ce nombre était Smindyride, le plus riche et le plus voluptueux des Sybarites. Il arriva sur une galère qui lui appartenait, traînant à sa suite mille de ses esclaves, pêcheurs, oiseleurs et cuisiniers. C'est lui qui, voyant un paysan soulever sa bêche avec effort, sentait ses entrailles se déchirer; et qui ne pouvait dormir si, parmi les feuilles de rose dont son lit était jonché, une seule venait de se plier par hasard. Sa mollesse ne pouvait être égalée que par son faste, et son faste que par son insolence. Le soir de son arrivée, quand il fut question de

se mettre à table, il prétendit que personne n'avait le droit de se placer auprès de lui, excepté la princesse, quand elle serait devenue son épouse.

Parmi ses rivaux, on comptait Laocéde, de l'ancienne maison d'Argos; Laphanès d'Arcadie, descendant d'Euphorion qui, à ce qu'on prétend, avait donné l'hospitalité aux dioscures Castor et Pollux; Mégaclès, de la maison des Alcméonides, la plus puissante d'Athènes; Hippoclide, né dans la même ville, distingué par son esprit, ses richesses et sa beauté. Les huit autres méritaient par différentes qualités, de lutter contre de pareils adversaires.

La cour de Sicyone n'était plus occupée que de fêtes et de plaisirs; la lice était sans cesse ouverte aux concurrens: on s'y disputait le prix de la course et des autres exercices. Clisthène, qui avait déjà pris des informations sur leurs familles, assistait à leurs combats, il étudiait avec soin leur caractère, tantôt dans des conversations générales, tantôt dans des entretiens particuliers. Un secret penchant l'avait d'abord entraîné vers l'un ou l'autre des deux Athéniens; mais les agrémens d'Hippoclide avaient fini par le séduire.

Le jour qui devait manifester son choix, commença par un sacrifice de cent bœufs, suivi d'un repas où tous les Sicyoniens furent invités avec les concurrens. On sortit de table, on continua de boire; on disputa sur la musique et sur d'autres objets. Hippoclide, qui conservait partout sa su-

périorité, prolongeait la conversation : tout à coup il ordonne au joueur de flûte de jouer un certain air, et se met à danser une danse lascive avec une satisfaction dont Clisthène paraissait indigné : un moment après il fait apporter une table, saute dessus, exécute d'abord les danses de Lacédémone, ensuite celles d'Athènes. Clisthène, blessé de tant d'indécence et de légèreté, faisait des efforts pour se contenir ; mais quand il le vit la tête en bas, et s'appuyant sur ses mains, figurer divers gestes avec ses pieds : « Fils de Tisandre, « lui cria-t-il, vous venez de danser la rupture « de votre mariage. — Ma foi, seigneur, répondit « l'Athénien, Hippoclide ne s'en soucie guère. » A ce mot, qui a passé en proverbe, Clisthène, ayant imposé silence, remercia tous les concurrens, les pria de vouloir bien accepter chacun un talent d'argent, et déclara qu'il donnait sa fille à Mégaclès, fils d'Alcméon. C'est de ce mariage que descendait, par sa mère, le célèbre Périclès.

Aristrate ajouta que depuis Clisthène la haine réciproque des riches et des pauvres, cette maladie éternelle des républiques de la Grèce, n'avait cessé de déchirer sa patrie ; et qu'en dernier lieu un citoyen nommé Euphron, ayant eu l'adresse de réunir toute l'autorité entre ses mains, la conserva pendant quelque temps, la perdit ensuite, et fut assassiné en présence des magistrats de Thèbes, dont il était allé implorer la protection. Les Thébains n'osèrent punir les meurtriers d'un

homme accusé de tyrannie; mais le peuple de Sicyone qu'il avait toujours favorisé, lui éleva un tombeau au milieu de la place publique, et l'honore encore comme un excellent citoyen, et l'un de ses protecteurs. Je le condamne, dit Aristrate, parce qu'il eut souvent recours à la perfidie, et qu'il ne ménagea pas assez le parti des riches; mais enfin la république a besoin d'un chef. Ces dernières paroles nous dévoilèrent ses intentions; et nous apprîmes quelques années après, qu'il s'était emparé du pouvoir suprême.

Nous visitâmes la ville, le port et la citadelle. Sicyone figurera, dans l'histoire des nations, par les soins qu'elle a pris de cultiver les arts. Je voudrais pouvoir fixer d'une manière précise, jusqu'à quel point elle a contribué à la naissance de la peinture, au développement de la sculpture; mais je l'ai déjà insinué, les arts marchent pendant des siècles entiers dans des routes obscures; une grande découverte n'est que la combinaison d'une foule de petites découvertes qui l'ont précédée, et, comme il est impossible d'en suivre les traces, il suffit d'observer celles qui sont plus sensibles, et de se borner à quelques résultats.

Le dessin dut son origine au hasard, la sculpture à la religion, la peinture aux progrès des autres arts.

Dès les plus anciens temps, quelqu'un s'avisa de suivre et de circonscrire sur le terrain, ou sur un mur, le contour de l'ombre que projetait un

de Crissa. Ses rivages sont presque partout hérissés de rochers qui les rendent inabordables : dans l'intérieur du pays, le sol est maigre et ne produit qu'avec peine ; cependant on y trouve de bons vignobles en quelques endroits.

L'Achaïe fut occupée autrefois par ces Ioniens qui sont aujourd'hui sur la côte de l'Asie. Ils en furent chassés par les Achéens, lorsque ces derniers se trouvèrent obligés de céder aux descendans d'Hercule les royaumes d'Argos et de Lacédémone.

Établis dans leurs nouvelles demeures, les Achéens ne se mêlèrent point des affaires de la Grèce, pas même lorsque Xerxès la menaçait d'un long esclavage. La guerre du Péloponèse les tira d'un repos qui faisait leur bonheur ; il s'unirent tantôt avec les Lacédémoniens, tantôt avec les Athéniens, pour lesquels ils eurent plus de penchant. Ce fut alors qu'Alcibiade, voulant persuader à ceux de Patræ de prolonger les murs de la ville jusqu'au port, afin que les flottes d'Athènes pussent les secourir, un des assistans s'écria au milieu de l'assemblée : « Si vous suivez ce conseil, « les Athéniens finiront par vous avaler. Cela « peut être, répondit Alcibiade, mais avec cette » différence que les Athéniens commenceront par « les pieds, et les Lacédémoniens par la tête. » Les Achéens ont depuis contracté d'autres alliances : quelques années après notre voyage, ils envoyèrent deux mille hommes aux Phocéens, et

leurs troupes se distinguèrent à la bataille de Chéronée.

Pellène, ville aussi petite que toutes celles de l'Achaïe, est bâtie sur les flancs d'une colline dont la forme est si irrégulière, que les deux quartiers de la ville, placés sur les côtés opposés de la colline, n'ont presque point de communication entre eux. Son port est à la distance de soixante stades. La crainte des pirates obligeait autrefois les habitans d'un canton de se réunir sur des hauteurs plus ou moins éloignées de la mer : toutes les anciennes villes de la Grèce sont ainsi disposées.

En sortant de Pellène, nous vîmes un temple de Bacchus, où l'on célèbre tous les ans, pendant la nuit, la fête des Lampes ; on en allume une très-grande quantité, et l'on distribue en abondance du vin à la multitude. En face est le bois sacré de Diane conservatrice, où il n'est permis d'entrer qu'aux ministres sacrés. Nous vîmes ensuite, dans un temple de Minerve, sa statue en or et en ivoire, d'un si beau travail, qu'on la disait de Phidias.

Nous nous rendîmes à Égire, distante de la mer d'environ douze stades. Pendant que nous en parcourions les monumens, on nous dit qu'autrefois les habitans, ne pouvant opposer des forces suffisantes à ceux de Sicyone qui étaient venus les attaquer, s'avisèrent de rassembler un grand nombre de chèvres, de lier des torches allumées à leurs

de Crissa. Ses rivages sont presque partout hérissés de rochers qui les rendent inabordables : dans l'intérieur du pays, le sol est maigre et ne produit qu'avec peine ; cependant on y trouve de bons vignobles en quelques endroits.

L'Achaïe fut occupée autrefois par ces Ioniens qui sont aujourd'hui sur la côte de l'Asie. Ils en furent chassés par les Achéens, lorsque ces derniers se trouvèrent obligés de céder aux descendans d'Hercule les royaumes d'Argos et de Lacédémone.

Établis dans leurs nouvelles demeures, les Achéens ne se mêlèrent point des affaires de la Grèce, pas même lorsque Xerxès la menaçait d'un long ... La guerre du Péloponèse les tira d' ... il s'uni- ... tantôt avec ... plus de ... voulant per- ... les murs de ... d'Athènes ... s'écria au ... ce conseil, ... avalez ...

Chéronée.

Pellène, ville aussi petite que toutes celles de l'Achaïe, est bâtie sur les flancs d'une colline dont la forme est si irrégulière, que les deux quartiers de la ville, placés sur les côtés opposés de la colline, n'ont presque point de communication entre eux. Son port est à la distance de soixante stades. La crainte des pirates obligeait autrefois les habitans d'un canton de se réunir sur des hauteurs plus ou moins éloignées de la mer : toutes les anciennes villes de la Grèce sont ainsi disposées.

En sortant de Pellène, nous vîmes un temple de [illegible] tous les ans, pendant
[illegible] on en allume une
[illegible] l'on distribue en abon-
[illegible] En face est le bois
[illegible] où il n'est permis
[illegible] Nous vîmes en-
[illegible] inerve, sa statue en
[illegible] travail, qu'on la di-

[illegible] nte de la mer
[illegible] ous en par-
[illegible] d'autrefois
[illegible] ées suffi-
[illegible] les at-
[illegible] nombre
[illegible] leurs

cornes, et de les faire avancer pendant la nuit l'ennemi crut que c'étaient des troupes alliée d'Égire, et prit le parti de se retirer.

Plus loin nous entrâmes dans une grotte, sé jour d'un oracle qui emploie la voie du sort pou manifester l'avenir. Auprès d'une statue d'Her cule s'élève un tas de dès, dont chaque face a une marque particulière ; on en prend quatre au hasard, et on les fait rouler sur une table, où les mêmes marques sont figurées avec leur interprétation. Cet oracle est aussi sûr et aussi fréquenté que les autres.

Plus loin encore, nous visitâmes les ruines d'Hélice, autrefois éloignée de la mer de douze stades, détruite de nos jours par un tremblement de terre. Ces terribles catastrophes se font sentir surtout dans les lieux voisins de la mer, et sont assez souvent précédées de signes effrayans : on voit pendant plusieurs mois les eaux du ciel inonder la terre, ou se refuser à son attente ; le soleil ternir l'éclat de ses rayons, ou rougir comme un brasier ardent ; des vents impétueux ravager les campagnes ; des sillons de flamme étinceler dans les airs ; et d'autres phénomènes avant-coureurs d'un désastre épouvantable.

Après le malheur d'Hélice, on se rappela divers prodiges qui l'avaient annoncé. L'île de Délos fut ébranlée ; une immense colonne de feu s'éleva jusqu'aux cieux. Quoi qu'il en soit, ce fut très-peu de temps avant la bataille de Leuctres, en hiver,

pendant la nuit, que le vent du nord soufflant d'un côté, et celui du midi de l'autre, la ville, après des secousses violentes et rapides qui se multiplièrent jusqu'à la naissance du jour, fut renversée de fond en comble, et aussitôt ensevelie sous les flots de la mer qui venait de franchir ses limites. L'inondation fut si forte, qu'elle s'éleva jusqu'à la sommité d'un bois consacré à Neptune. Insensiblement les eaux se retirèrent en partie; mais elles couvrent encore les ruines d'Hélice, et n'en laissent entrevoir que quelques faibles vestiges. Tous les habitans périrent, et ce fut en vain que les jours suivans on entreprit de retirer leurs corps pour leur donner la sépulture.

Les secousses, dit-on, ne se firent pas sentir dans la ville d'Égium, qui n'était qu'à quaranté stades d'Hélice; mais elles se propagèrent de l'autre côté; et dans la ville de Bura, qui n'était guère plus éloignée d'Hélice qu'Égium, murailles, maisons, temples, statues, hommes, animaux, tout fut détruit ou écrasé. Les citoyens absens bâtirent à leur retour la ville qui subsiste aujourd'hui. Celle d'Hélice fut remplacée par un petit bourg, où nous prîmes un bateau pour voir de près quelques débris épars sur le rivage. Nos guides firent un détour, dans la crainte de se briser contre un Neptune de bronze qui est à fleur d'eau, et qui se maintient encore sur sa base.

Après la destruction d'Hélice, Égium hérita de son territoire, et devint la principale cité de l'A-

chaïe. C'est dans cette ville que sont convoqués les états de la province; ils s'assemblent au voisinage, dans un bois consacré à Jupiter, auprès du temple de ce dieu, et sur le rivage de la mer.

L'Achaïe fut dès les plus anciens temps, divisée en douze villes, qui renferment chacune sept à huit bourgs dans leur district. Toutes ont le droit d'envoyer des députés à l'assemblée ordinaire, qui se tient au commencement de leur année, vers le milieu du printemps. On y fait les réglemens qu'exigent les circonstances; on y nomme les magistrats qui doivent les faire exécuter, et qui peuvent indiquer une assemblée extraordinaire, lorsqu'il survient une guerre ou qu'il faut délibérer sur une alliance.

Le gouvernement va, pour ainsi dire, de soi-même. C'est une démocratie qui doit son origine et son maintien à des circonstances particulières: comme le pays est pauvre, sans commerce, et presque sans industrie, les citoyens y jouissent en paix de l'égalité et de la liberté que leur procure une sage législation: comme il ne s'est point élevé parmi eux de génies inquiets, ils ne connaissent pas l'ambition des conquêtes: comme ils ont peu de liaisons avec les nations corrompues, ils n'emploient jamais le mensonge ni la fraude, même contre leurs ennemis: enfin, comme toutes les villes ont les mêmes lois et les mêmes magistratures, elles forment un seul corps, un seul état, et il règne entre elles une harmonie qui se distri-

bue dans les différentes classes des citoyens. L'excellence de leur constitution et la probité de leurs magistrats sont tellement reconnues, qu'on vit autrefois les villes grecques de l'Italie, lasses de leurs dissensions, s'adresser à ce peuple pour les terminer, et quelques-unes d'entre elles former une confédération semblable à la sienne. Dernièrement encore les Lacédémoniens et les Thébains, s'appropriant de part et d'autre le succès de la bataille de Leuctres, le choisirent pour arbitre d'un différend qui intéressait leur honneur, et dont la décision exigeait la plus grande impartialité.

Nous vîmes plus d'une fois, sur le rivage, des enfans lancer au loin des cailloux avec leurs frondes. Les Achéens s'adonnent volontiers à cet exercice, et s'y sont tellement perfectionnés, que le plomb, assujéti d'une manière particulière dans la courroie, part, vole, et frappe à l'instant le point contre lequel on le dirige.

En allant à Patræ, nous traversâmes quantité de villes et de bourgs ; car l'Achaïe est fort peuplée. A Pharæ, nous vîmes dans la place publique trente pierres carrées, qu'on honore comme autant de divinités dont j'ai oublié les noms. Près de ces pierres est un Mercure terminé en gaîne, et affublé d'une longue barbe, en face d'une statue de Vesta, entourée d'un cordon de lampes de bronze. On nous avertit que le Mercure rendait des oracles, et qu'il suffisait de lui dire quelques mots à l'oreille pour avoir sa réponse. Dans ce

moment, un paysan vint le consulter : il lui fal-
lut offrir de l'encens à la déesse, verser de l'huile
dans les lampes et les allumer, déposer sur l'autel
une petite pièce de monnaie, s'approcher du Mer-
cure, l'interroger tout bas, sortir de la place en se
bouchant les oreilles, et recueillir ensuite les pre-
mières paroles qu'il entendrait, et qui devaient
éclaircir ses doutes. Le peuple le suivit, et nous
rentrâmes chez nous.

Avant que d'arriver à Patræ, nous mîmes pied à
terre dans un bois charmant, où plusieurs jeunes
gens s'exerçaient à la course. Dans une des allées,
nous rencontrâmes un enfant de douze à treize
ans, vêtu d'une jolie robe, et couronné d'épis de
blé. Nous l'interrogeâmes; il nous dit : C'est au-
jourd'hui la fête de Bacchus Esymnète, c'est son
nom; tous les enfans de la ville se rendent sur les
bords du Milichus. Là nous nous mettrons en pro-
cession, pour aller à ce temple de Diane que vous
voyez là-bas; nous déposerons cette couronne aux
pieds de la déesse; et après nous être lavés dans le
ruisseau, nous en prendrons une de lierre, et
nous irons au temple de Bacchus qui est par-delà.
Je lui dis : Pourquoi cette couronne d'épis? —
C'est ainsi qu'on parait nos têtes, quand on nous
immolait sur l'autel de Diane. — Comment! on
vous immolait? — Vous ne savez-donc pas l'his-
toire du beau Ménalippe et de la belle Cométho,
prêtresse de la déesse? Je vais vous la raconter.

Ils s'aimaient tant, qu'ils se cherchaient tou-

jours, et quand ils n'étaient plus ensemble, ils se voyaient encore. Ils demandèrent enfin à leurs parens la permission de se marier, et ces méchans la leur refusèrent. Peu de temps après il arriva de grandes disettes, de grandes maladies dans le pays. On consulta l'oracle; il répondit que Diane était fâchée de ce que Mélanippe et Cométho s'étaient mariés dans son temple même, la nuit de sa fête, et que, pour l'apaiser, il fallait lui sacrifier tous les ans un jeune garçon et une jeune fille de la plus grande beauté. Dans la suite, l'oracle nous promit que cette barbare coutume cesserait, lorsqu'un inconnu apporterait ici une certaine statue de Bacchus : il vint; on plaça la statue dans ce temple, et le sacrifice fut remplacé par la procession et les cérémonies dont je vous ai parlé. Adieu, étranger.

Ce récit, qui nous fut confirmé par des personnes éclairées, nous étonna d'autant moins, que pendant long-temps on ne connut pas de meilleure voie pour détourner la colère céleste, que de répandre sur les autels le sang des hommes, et surtout celui d'une jeune fille. Les conséquences qui réglaient ce choix étaient justes, mais elles découlaient de ce principe abominable, que les dieux sont plus touchés du prix des offrandes, que de l'intention de ceux qui les présentent. Cette fatale erreur une fois admise, on dut successivement leur offrir les plus belles productions de la terre et les plus superbes victimes; et,

moment, un paysan vint le cor
lui offrir de l'encens à la déesse
dans les lampes et les allumer,
une petite pièce de monnaie, s'a
cure, l'interroger tout bas, sorti
bouchant les oreilles, et recueilli
mières paroles qu'il entendrait
éclaircir ses doutes. Le peuple l
rentrâmes chez nous.

Avant que d'arriver à Patræ,
terre dans un bois charmant, o
gens s'exerçaient à la course. D
nous rencontrâmes un enfant
ans, vêtu d'une jolie robe, et
blé. Nous l'interrogeâmes; il
jourd'hui la fête de Bacchus E
nom; tous les enfans de la vill
bords du Milichus. Là nous no
cession, pour aller à ce temple
voyez là-bas; nous déposerons
pieds de la déesse; et après no
ruisseau, nous en prendrons
nous irons au temple de Bacchu
Je lui dis : Pourquoi cette co
C'est ainsi qu'on parait nos tête
immolait sur l'autel de Diane.
vous immolait? — Vous ne save
toire du beau Ménalippe et de la
prêtresse de la déesse? Je vais vou

Ils s'aimaient tant, qu'ils se c

CHAPITRE XXXVIII

cette prérogative ; ce-
es passagères auxquelles
dans ces derniers temps,
fermentent encore dans
st de tous les cantons du
lant et le mieux peuplé.
toutes fertiles, sont cou-
ux ; l'agriculture y fleu-
nement a pour les labou-
ritent ces citoyens utiles :
ribunaux qui jugent leurs
ort, et ne sont pas obligés
avaux pour venir dans les
ment inique, ou trop long-
urs familles riches coulent
ours à la campagne ; et j'en
d'Élis, où personne, depuis
rations, n'avait mis le pied

vernement monarchique eut
s s'associèrent par une ligue
le d'Élis, plus puissante que
nsiblement assujéties, et ne
ırd'hui que les apparences de
ment ensemble huit tribus,
ps de quatre-vingt-dix séna-
sont à vie, et qui, dans les
onnent par leur crédit les as-
: il arrive de là que l'auto-
ıns un très-petit nombre de

comme le sang des hommes est plus précieux que celui des animaux, on fit couler celui d'une fille qui réunissait la jeunesse, la beauté, la naissance, enfin tous les avantages que les hommes estiment le plus.

Après avoir examiné les monumens de Patræ et d'une autre ville nommée Dymé, nous passâmes le Larissus, et nous entrâmes dans l'Élide.

CHAPITRE XXXVIII.

Voyage de l'Élide. Les Jeux Olympiques.

L'ÉLIDE est un petit pays dont les côtes sont baignées par la mer Ionienne, et qui se divise en trois vallées. Dans la plus septentrionale est la ville d'Élis, située sur le Pénée, fleuve de même nom, mais moins considérable que celui de Thessalie : la vallée du milieu est célèbre par le temple de Jupiter, placé auprès du fleuve Alphée : la dernière s'appelle Triphylie.

Les habitans de cette contrée jouirent pendant long-temps d'une tranquillité profonde. Toutes les nations de la Grèce étaient convenues de les regarder comme consacrés à Jupiter, et les respectaient au point que les troupes étrangères déposaient leurs armes en entrant dans ce pays, et ne les reprenaient qu'à leur sortie. Ils jouissent

rarement aujourd'hui de cette prérogative ; cependant, malgré les guerres passagères auxquelles ils se sont trouvés exposés dans ces derniers temps, malgré les divisions qui fermentent encore dans certaines villes, l'Élide est de tous les cantons du Péloponèse le plus abondant et le mieux peuplé. Ses campagnes, presque toutes fertiles, sont couvertes d'esclaves laborieux ; l'agriculture y fleurit, parce que le gouvernement a pour les laboureurs les égards que méritent ces citoyens utiles : ils ont chez eux des tribunaux qui jugent leurs causes en dernier ressort, et ne sont pas obligés d'interrompre leurs travaux pour venir dans les villes mendier un jugement inique, ou trop long-temps différé. Plusieurs familles riches coulent paisiblement leurs jours à la campagne ; et j'en ai vu aux environs d'Élis, où personne, depuis deux ou trois générations, n'avait mis le pied dans la capitale.

Après que le gouvernement monarchique eut été détruit, les villes s'associèrent par une ligue fédérative ; mais celle d'Élis, plus puissante que les autres, les a insensiblement assujéties, et ne leur laisse plus aujourd'hui que les apparences de la liberté. Elles forment ensemble huit tribus, dirigées par un corps de quatre-vingt-dix sénateurs dont les places sont à vie, et qui, dans les cas de vacance, se donnent par leur crédit les associés qu'ils désirent : il arrive de là que l'autorité ne réside que dans un très-petit nombre de

personnes, et que l'oligarchie s'est introduite dans l'oligarchie; ce qui est un des vices destructeurs de ce gouvernement. Aussi a-t-on fait dans ces derniers temps des efforts pour établir la démocratie.

La ville d'Élis est assez récente : elle s'est formée, à l'exemple de plusieurs villes de la Grèce, et surtout du Péloponèse, par la réunion de plusieurs hameaux; car dans les siècles d'ignorance on habitait des bourgs ouverts et accessibles : dans des temps plus éclairés, on s'enferme dans des villes fortifiées.

En arrivant, nous rencontrâmes une procession qui se rendait au temple de Minerve. Elle faisait partie d'une cérémonie où les jeunes gens de l'Élide s'étaient disputé le prix de la beauté. Les vainqueurs étaient menés en triomphe; le premier, la tête ceinte de bandelettes, portait les armes que l'on consacrait à la déesse; le second conduisait la victime; un troisième était chargé des autres offrandes.

J'ai vu souvent dans la Grèce de pareils combats, tant pour les garçons que pour les femmes et les filles. J'ai vu de même, chez des peuples éloignés, les femmes admises à des concours publics; avec cette différence pourtant, que les Grecs décernent le prix à la plus belle, et les barbares à la plus vertueuse.

La ville est décorée par des temples, par des édifices somptueux, par quantité de statues dont

quelques-unes sont de la main de Phidias. Parmi ces derniers monumens, nous en vîmes où l'artiste n'avait pas montré moins d'esprit que d'habileté; tel est le groupe des Grâces dans le temple qui leur est consacré. Elles sont couvertes d'une draperie légère et brillante : la première tient un rameau de myrte en l'honneur de Vénus, la seconde une rose pour désigner le printemps, la troisième un osselet, symbole des jeux de l'enfance; et pour qu'il ne manque rien aux charmes de cette composition, la figure de l'amour est sur le même piédestal que les Grâces.

Rien ne donne plus d'éclat à cette province que les jeux olympiques, célébrés de quatre en quatre ans en l'honneur de Jupiter. Chaque ville de la Grèce a des fêtes qui en réunissent les habitans; quatre grandes solennités réunissent tous les peuples de la Grèce : ce sont les jeux pythiques ou de Delphes, les jeux isthmiques ou de Corinthe, ceux de Némée, et ceux d'Olympie. J'ai parlé des premiers dans mon voyage de la Phocide; je vais m'occuper des derniers : je passerai les autres sous silence, parce qu'ils offrent tous à peu près les mêmes spectacles.

Les jeux olympiques, institués par Hercule, furent, après une longue interruption, rétablis par les conseils du célèbre Lycurgue, et par les soins d'Iphitus, souverain d'un canton de l'Élide. Cent huit ans après, on inscrivit pour la première fois sur le registre public des Éléens, le nom de

celui qui avait remporté le prix à la course du stade; il s'appelait Corébus. Cet usage continua, et de là cette suite de vainqueurs dont les noms indiquant les différentes olympiades, forment autant de points fixes pour la chronologie. On allait célébrer les jeux pour la cent sixième fois lorsque nous arrivâmes à Élis.

Tous les habitans de l'Élide se préparaient à cette solennité auguste. On avait déjà promulgué le décret qui suspend toutes les hostilités. Des troupes qui entreraient alors dans cette terre sacrée, seraient condamnées à une amende de deux mines par soldat.

Les Eléens ont l'administration des jeux olympiques depuis quatre siècles; ils ont donné à ce spectacle toute la perfection dont il était susceptible, tantôt en introduisant de nouvelles espèces de combats, tantôt en supprimant ceux qui ne remplissaient point l'attente de l'assemblée. C'est à eux qu'il appartient d'écarter les manœuvres et les intrigues, d'établir l'équité dans les jugemens, et d'interdire le concours aux nations étrangères à la Grèce, et même aux villes grecques accusées d'avoir violé les règlemens faits pour maintenir l'ordre pendant les fêtes. Ils ont une si haute idée de ces règlemens, qu'ils envoyèrent autrefois des députés chez les Égyptiens, pour savoir des sages de cette nation si en les rédigeant on n'avait rien oublié. Un article essentiel, répondirent ces derniers: Dès que les juges sont des Éléens, les Éléens

devraient être exclus du concours. Malgré cette réponse, ils y sont encore admis aujourd'hui, et plusieurs d'entre eux ont remporté des prix, sans que l'intégrité des juges ait été soupçonnée. Il est vrai que, pour la mettre plus à couvert, on a permis aux athlètes d'appeler au sénat d'Olympie du décret qui les prive de la couronne.

A chaque Olympiade, on tire au sort les juges ou présidens des jeux : ils sont au nombre de huit, parce qu'on en prend un de chaque tribu. Ils s'assemblent à Élis avant la célébration des jeux, et pendant l'espace de dix mois ils s'instruisent en détail des fonctions qu'ils doivent remplir ; ils s'en instruisent sous des magistrats qui sont les dépositaires et les interprètes des règlemens dont je viens de parler : afin de joindre l'expérience aux préceptes, ils exercent, pendant le même intervalle de temps, les athlètes qui sont venus se faire inscrire pour disputer le prix de la course et de la plupart des combats à pieds. Plusieurs de ces athlètes étaient accompagnés de leurs parens, de leurs amis, et surtout des maîtres qui les avaient élevés : le désir de la gloire brillait dans leurs yeux, et les habitans d'Elis paraissaient livrés à la joie la plus vive. J'aurais été surpris de l'importance qu'ils mettaient à la célébration de leurs jeux, si je n'avais connu l'ardeur que les Grecs ont pour les spectacles, et l'utilité réelle que les Éléens retirent de cette solennité.

Après avoir vu tout ce qui pouvait nous inté-

resser, soit dans la ville d'Élis, soit dans celle de Cyllène qui lui sert de port, et qui n'en est éloignée que de cent vingt stades, nous partîmes pour Olympie. Deux chemins y conduisent, l'un par la plaine, long d'environ trois cents stades; l'autre par les montagnes, et par le bourg d'Alésiéum, où se tient tous les mois une foire considérable. Nous choisîmes le premier : nous traversâmes des pays fertiles, bien cultivés, arrosés par diverses rivières; et, après avoir vu en passant les villes de Dyspontium et de Létrines, nous arrivâmes à Olympie.

Cette ville, également connue sous le nom de Pise, est située sur la rive droite de l'Alphée, au pied d'une colline qu'on appelle mont de Saturne. L'Alphée prend sa source en Arcadie: il disparaît et reparaît par intervalles : après avoir reçu les eaux de plusieurs rivières, il va se jeter dans la mer voisine.

L'Altis renferme dans son enceinte les objets les plus intéressans : c'est un bois sacré fort étendu, entouré de murs, et dans lequel se trouvent le temple de Jupiter et celui de Junon, le sénat, le théâtre, et quantité de beaux édifices, au milieu d'une foule innombrable de statues.

Le temple de Jupiter fut construit, dans le siècle dernier, des dépouilles enlevées par les Éléens à quelques peuples qui s'étaient révoltés contre eux; et il est d'ordre dorique, entouré de colonnes, et construit d'une pierre tirée des carrières voisines,

mais aussi éclatante et aussi dure, quoique plus légère, que le marbre de Paros. Il a de hauteur, soixante-huit pieds; de longueur, deux cent trente; de largeur, quatre-vingt-quinze.

Un architecte habile, nommé Libon, fut chargé de la construction de cet édifice. Deux sculpteurs non moins habiles enrichirent, par de savantes compositions, les frontons des deux façades. Dans l'un de ces frontons on voit, au milieu d'un grand nombre de figures, Œnomaüs et Pélops prêts à se disputer, en présence de Jupiter, le prix de la course; dans l'autre, le combat des Centaures et des Lapithes. La porte d'entrée est de bronze, ainsi que la porte de côté opposé. On a gravé sur l'une et sur l'autre une partie des travaux d'Hercule. Des pièces de marbre taillées en forme de tuiles, couvrent le toit : au sommet de chaque fronton s'élève une Victoire en bronze doré; à chaque angle, un grand vase du même métal, également doré.

Le temple est divisé par des colonnes en trois nefs. On y trouve, de même que dans le vestibule, quantité d'offrandes que la piété et la reconnaissance ont consacrées au dieu; mais, loin de se fixer sur ces objets, les regards se portent rapidement sur la statue et sur le trône de Jupiter. Ce chef-d'œuvre de Phidias et de la sculpture fait au premier aspect une impression que l'examen ne sert qu'à rendre plus profonde.

La figure de Jupiter est en or et en ivoire; et,

quoique assise, elle s'élève presque jusqu'au plafond du temple. De la main droite, elle tient une victoire également d'or et d'ivoire; de la gauche, un sceptre travaillé avec goût, enrichi de diverses espèces de métaux, et surmonté d'un aigle. La chaussure est en or, ainsi que le manteau, sur lequel on a gravé des animaux, des fleurs, et surtout des lis.

Le trône porte sur quatre pieds, ainsi que sur des colonnes intermédiaires de même hauteur que les pieds. Les matières les plus riches, les arts les plus nobles, concoururent à l'embellir. Il est tout brillant d'or, d'ivoire, d'ébène et de pierres précieuses, partout décoré de peintures et de bas-reliefs.

Quatre de ces bas-reliefs sont appliqués sur la face antérieure de chacun des pieds de devant. Le plus haut représente quatre Victoires dans l'attitude de danseuses; le second, des Sphinx qui enlèvent les enfans des Thébains; le troisième, Apollon et Diane perçant de leurs traits les enfans de Niobé; le dernier enfin, deux autres Victoires.

Phidias profita des moindres espaces pour multiplier les ornemens. Sur les quatre traverses qui lient les pieds du trône, je comptai trente-sept figures, les unes représentant des lutteurs, les autres le combat d'Hercule contre les Amazones. (3) Au dessus de la tête de Jupiter, dans la partie supérieure du trône, on voit d'un côté les trois

Grâces qu'il eut d'Eurynome, et les trois Saisons qu'il eut de Thémis. On distingue quantité d'autres bas-reliefs, tant sur le marche-pied, que sur la base ou l'estrade qui soutient cette masse énorme, la plupart exécutés en or, et représentant les divinités de l'Olympe. Aux pieds de Jupiter on lit cette inscription : JE SUIS L'OUVRAGE DE PHIDIAS, ATHÉNIEN, FILS DE CHARMIDÈS. Outre son nom, l'artiste, pour éterniser la mémoire et la beauté d'un jeune homme de ses amis, appelé Pantarcès, grava son nom sur un des doigts de Jupiter.

On ne peut approcher du trône, autant qu'on le désirerait : à une certaine distance on est arrêté par une balustrade qui règne tout autour, et qui est ornée de peintures excellentes de la main de Panénus, élève et frère de Phidias. C'est le même qui, conjointement avec Colotès, autre disciple de ce grand homme, fut chargé des principaux détails de cet ouvrage surprenant. On dit qu'après l'avoir achevé, Phidias ôta le voile dont il l'avait couvert, consulta le goût du public, et se réforma lui-même d'après les avis de la multitude.

On est frappé de la grandeur de l'entreprise, de la richesse de la matière, de l'excellence du travail, de l'heureux accord de toutes les parties ; mais on l'est bien plus encore de l'expression sublime que l'artiste a su donner à la tête de Jupiter. La divinité même y paraît empreinte avec tout

l'éclat de la puissance, toute la profondeur de la sagesse, toute la douceur de la bonté. Auparavant, les artistes ne représentaient le maître des dieux qu'avec des traits communs, sans noblesse et sans caractère distinctif; Phidias fut le premier qui atteignit, pour ainsi dire, la majesté divine, et sut ajouter un nouveau motif au respect des peuples, en leur rendant sensible ce qu'ils avaient adoré. Dans quelle source avait-il donc puisé ces hautes idées? Des poètes diraient qu'il était monté dans le ciel, ou que le dieu était descendu sur la terre; mais il répondit d'une manière plus simple et plus noble à ceux qui lui faisaient la même question: il cita les vers d'Homère, où ce poëte dit qu'un regard de Jupiter suffit pour ébranler l'Olympe. Ces vers, en réveillant dans l'âme de Phidias l'image du vrai beau, de ce beau qui n'est aperçu que par l'homme de génie, produisirent le Jupiter d'Olympie; et, quel que soit le sort de la religion qui domine dans la Grèce, le Jupiter d'Olympie servira toujours de modèle aux artistes qui voudront représenter dignement l'être suprême.

Les Éléens connaissent le prix du monument qu'ils possèdent; ils montrent encore aux étrangers l'atelier de Phidias. Ils ont répandu leurs bienfaits sur les descendans de ce grand artiste, et les ont chargés d'entretenir la statue dans tout son éclat. Comme le temple et l'enceinte sacrée sont dans un endroit marécageux, un des moyens

qu'on emploie pour défendre l'ivoire contre l'humidité, c'est de verser fréquemment de l'huile au pied du trône, sur une partie du pavé destinée à la recevoir.

Du temple de Jupiter nous passâmes à celui de Junon : il est également d'ordre dorique, entouré de colonnes, mais beaucoup plus ancien que le premier. La plupart des statues qu'on y voit, soit en or, soit en ivoire, décèlent un art encore grossier, quoiqu'elles n'aient pas trois cents ans d'antiquité. On nous montra le coffre de Cypsélus, où ce prince, qui depuis se rendit maître de Corinthe, fut dans sa plus tendre enfance renfermé par sa mère, empressée de le dérober aux poursuites des ennemis de sa maison. Il est de bois de cèdre; le dessus et les quatre faces sont ornés de bas-reliefs, les uns exécutés dans le cèdre même, les autres en ivoire et en or; ils représentent des batailles, des jeux et d'autres sujets relatifs aux siècles héroïques, et sont accompagnés d'inscriptions en caractères anciens. Nous parcourûmes avec plaisir les détails de cet ouvrage, parce qu'ils montrent l'état informe où se trouvaient les arts en Grèce il y a trois siècles.

On célèbre auprès de ce temple des jeux auxquels président seize femmes choisies parmi les huit tribus des Eléens, et respectables par leur vertu ainsi que par leur naissance. Ce sont elles qui entretiennent deux chœurs de musique pour chanter des hymnes en l'honneur de Junon, qu

brodent le voile superbe qu'on déploie le jour de la fête, et qui décernent le prix de la course aux filles de l'Élide. Dès que le signal est donné, ces jeunes émules s'élancent dans la carrière, presque à demi nues, et les cheveux flottans sur leurs épaules : celle qui remporte la victoire reçoit une couronne d'olivier, et la permission, plus flatteuse encore, de placer son portrait dans le temple de Junon.

En sortant de là, nous parcourûmes les routes de l'enceinte sacrée. A travers les platanes et les oliviers qui ombragent ces lieux, s'offraient à nous de tous côtés, des colonnes, des trophées, des chars de triomphe, des statues sans nombre, en bronze, en marbre, les unes pour les dieux, les autres pour les vainqueurs : car ce temple de la gloire n'est ouvert que pour ceux qui ont des droits à l'immortalité.

Plusieurs de ces statues sont adossées à des colonnes, ou placées sur des piédestaux ; toutes sont accompagnées d'inscriptions contenant les motifs de leur consécration. Nous y distinguâmes plus de quarante figures de Jupiter de différentes mains, offertes par des peuples ou par des particuliers, quelques-unes ayant jusqu'à vingt-sept pieds de hauteur. Celles des athlètes forment une collection immense ; elles ont été placées dans ces lieux, ou par eux-mêmes, ou par les villes qui leur ont donné le jour, ou par les peuples de qui ils avaient bien mérité.

Ces monumens, multipliés depuis quatre siècles, rendent présens à la postérité ceux qui les ont obtenus. Ils sont exposés tous les quatre ans aux regards d'une foule innombrable de spectateurs de tous pays, qui viennent dans ce séjour s'occuper de la gloire des vainqueurs, entendre le récit de leurs combats, et se montrer avec transport, les uns aux autres, ceux dont leur patrie s'enorgueillit. Quel bonheur pour l'humanité, si un pareil sanctuaire n'était ouvert qu'aux hommss vertueux! Non, je me trompe, il serait bientôt violé par l'intrigue et l'hypocrisie, auxquelles les hommages du peuple sont bien plus nécessaires qu'à la vertu.

Pendant que nous admirions ces ouvrages de sculpture, et que nous y suivions le développement et les derniers efforts de cet art, nos interprètes nous faisaient de longs récits, et nous racontaient des anecdotes relatives à ceux dont ils nous montraient les portraits. Après avoir arrêté nos regards sur deux chars de bronze, dans l'un desquels était Gélon, roi de Syracuse, et dans l'autre, Hiéron, son frère et son successeur: Près de Gélon, ajoutaient-ils, vous voyez la statue de Cléomède. Cet Athlète ayant eu le malheur de tuer son adversaire au combat de la lutte, les juges, pour le punir, le privèrent de la couronne: il en fut affligé au point de perdre la raison. Quelque temps après il entra dans une maison destinée à l'éducation de la jeunesse, saisit une

colonne qui soutenait le toit, et la renversa. Près de soixante enfans périrent sous les ruines de l'édifice.

Voici la statue d'un autre athlète nommé Timanthe. Dans sa vieillesse il s'exerçait tous les jours à tirer de l'arc : un voyage qu'il fit l'obligea de suspendre cet exercice : il voulut le reprendre à son retour; mais, voyant que sa force était diminuée, il dressa lui-même son bûcher, et se jeta dans les flammes.

Cette jument que vous voyez, fut surnommée le Vent, à cause de son extrême légèreté. Un jour qu'elle courait dans la carrière, Philotas qui la montait se laissa tomber : elle continua sa course, doubla la borne, et vint s'arrêter devant les juges, qui décernèrent la couronne à son maître, et lui permirent de se faire représenter ici avec l'instrument de sa victoire.

Ce lutteur s'appelait Glaucus ; il était jeune et labourait la terre. Son père s'aperçut avec surprise, que, pour enfoncer le soc qui s'était détaché de la charrue, il se servait de sa main comme d'un marteau. Il le conduisit dans ces lieux, et le proposa pour le combat du ceste. Glaucus, pressé par un adversaire qui employait tour à tour l'adresse et la force, était sur le point de succomber, lorsque son père lui cria : Frappe, mon fils, comme sur la charrue. Aussitôt le jeune homme redoubla ses coups, et fut proclamé vainqueur.

Voici Théagène qui, dans les différens jeux de la

Grèce, remporta, dit-on, douze cents fois le prix, soit à la course, soit à la lutte, soit à d'autres exercices. Après sa mort, la statue qu'on lui avait élevée dans la ville de Thasos sa patrie, excitait encore la jalousie d'un rival de Théagène : il venait toutes les nuits assouvir ses fureurs contre ce bronze, et l'ébranla tellement à force de coups, qu'il le fit tomber, et en fut écrasé : la statue fut traduite en jugement, et jetée dans la mer. La famine ayant ensuite affligé la ville de Thasos, l'oracle, consulté par les habitans, répondit qu'ils avaient négligé la mémoire de Théagène. On lui décerna des honneurs divins, après avoir retiré des eaux et replacé le monument qui le représentait.

Cet autre athlète porta la statue sur ses épaules, et la posa lui-même dans ces lieux. C'est le célèbre Milon; c'est lui qui, dans la guerre des habitans de Crotone sa patrie contre ceux de Sybaris, fut mis à la tête des troupes, et remporta une victoire signalée : il parut dans la bataille avec une massue et les autres attributs d'Hercule dont il rappelait le souvenir. Il triompha souvent dans nos jeux et dans ceux de Delphes; il y faisait souvent des essais de sa force prodigieuse. Quelquefois il se plaçait sur un palet qu'on avait huilé pour le rendre plus glissant, et les plus fortes secousses ne pouvaient l'ébranler : d'autres fois il empoignait une grenade, et, sans l'écraser, la tenait si serrée, que les plus vigoureux athlètes

ne pouvaient écarter ses doigts pour la lui arracher; mais sa maîtresse l'obligeait à lâcher prise. On raconte encore de lui, qu'il parcourut le Stade portant un bœuf sur ses épaules; que se trouvant un jour dans une maison avec les disciples de Pythagore, il leur sauva la vie en soutenant la colonne sur laquelle portait le plafond qui était près de tomber; enfin, que dans sa vieillesse il devint la proie des bêtes féroces, parce que ses mains se trouvèrent prises dans un tronc d'arbre que des coins avaient fendu en partie, et qu'il voulait achever de diviser.

Nous vîmes ensuite des colonnes où l'on avait gravé des traités d'alliance entre divers peuples de la Grèce : on les avait déposés dans ces lieux pour les rendre plus sacrés. Mais tous ces traités ont été violés avec les sermens qui en garantissaient la durée, et les colonnes, qui subsistent encore, attestent une vérité effrayante : c'est que les peuples policés ne sont jamais plus de mauvaise foi, que lorsqu'ils s'engagent à vivre en paix les uns avec les autres.

Au nord du temple de Junon, au pied du mont de Saturne, est une chaussée qui s'étend jusqu'à la carrière, et sur laquelle plusieurs nations grecques et étrangères ont construit des édifices connus sous le nom de Trésors. On en voit de semblables à Delphes; mais ces derniers sont remplis d'offrandes précieuses, tandis que ceux d'Olympie ne contiennent presque que des statues, et des monu-

mens de mauvais goût ou de peu de valeur. Nous demandâmes la raison de cette différence. L'un des interprètes nous dit : Nous avons un oracle, mais il n'est pas assez accrédité, et peut-être cessera-t-il bientôt. Deux ou trois prédictions justifiées par l'évènement, ont attiré à celui de Delphes la confiance de quelques souverains; et leurs libéralités, celles de toutes les nations.

Cependant les peuples abordaient en foule à Olympie. Par mer, par terre, de toutes les parties de la Grèce, des pays les plus éloignés, on s'empressait de se rendre à ces fêtes dont la célébrité surpasse infiniment celles des autres solennités, et qui néanmoins sont privées d'un agrément qui les rendrait plus brillantes. Les femmes n'y sont pas admises, sans doute à cause de la nudité des athlètes. La loi qui les en exclut est si sévère, qu'on précipite du haut d'un rocher celles qui osent la violer. Cependant les prêtresses d'un temple ont une place marquée, et peuvent assister à certains exercices.

Le premier jour des fêtes tombe au onzième jour du mois hécatombéon, qui commence à la nouvelle lune après le solstice d'été : elles durent cinq jours : à la fin du dernier, qui est celui de la pleine lune, se fait la proclamation solennelle des vainqueurs. Elles s'ouvrirent le soir par plusieurs sacrifices que l'on offrit sur des autels élevés en l'honneur de différentes divinités, soit dans le temple de Jupiter, soit dans les environs. Tous

étaient ornés de festons et de guirlandes ; tous furent successivement arrosés du sang des victimes. On avait commencé par le grand autel de Jupiter, placé entre le temple de Junon et l'enceinte de Pélops. C'est le principal objet de la dévotion des peuples : c'est là que les Éléens offrent tous les jours des sacrifices, et les étrangers dans tous les temps de l'année. Il porte sur un grand soubassement carré, au dessus duquel on monte par des marches de pierre. Là se trouve une espèce de terrasse où l'on sacrifie les victimes ; au milieu s'élève l'autel, dont la hauteur est de vingt-deux pieds : on parvient à sa partie supérieure par des marches qui sont construites de la cendre des victimes, qu'on a pétrie avec l'eau de l'Alphée.

Les cérémonies se prolongèrent fort avant dans la nuit, et se firent au son des instrumens, à la clarté de la lune qui approchait de son plein, avec un ordre et une magnificence qui inspiraient à la fois de la surprise et du respect. A minuit, dès qu'elles furent achevées, la plupart des assistans, par un empressement qui dure pendant toutes les fêtes, allèrent se placer dans la carrière, pour mieux jouir du spectacle des jeux qui devaient commencer avec l'aurore.

La carrière olympique se divise en deux parties, qui sont le Stade et l'Hippodrome. Le Stade est une chaussée de six cents pieds de long, et d'une largeur proportionnée : c'est là que se font les courses à pied, et que se donnent la plupart des

combats. L'Hippodrome est destiné aux courses des chars et des chevaux. Un de ses côtés s'étend sur une colline; l'autre côté, un peu plus long, est formé par une chaussée : sa largeur est de six cents pieds, sa longueur du double : il est séparé du Stade par un édifice qu'on appelle Barrière. C'est un portique devant lequel est une cour spacieuse, faite en forme de proue de navire, dont les murs vont en se rapprochant l'un de l'autre, et laissent à leur extrémité une ouverture assez grande pour que plusieurs chars y passent à la fois. Dans l'intérieur de cette cour, on a construit, sur différentes lignes parallèles, des remises pour les chars et pour les chevaux; on les tire au sort, parce que les unes sont plus avantageusement situées que les autres. Le Stade et l'Hippodrome sont ornés de statues, d'autels, et d'autres monumens sur lesquels on avait affiché la liste et l'ordre des combats qui devaient se donner pendant les fêtes.

L'ordre des combats a varié plus d'une fois; (4) la règle générale qu'on suit à présent, est de consacrer les matinées aux exercices qu'on appelle légers, tels que les différentes courses; et les après-midi, à ceux qu'on nomme graves ou violens, tels que la lutte, le pugilat, etc.

A la petite pointe du jour nous nous rendîmes au Stade. Il était déjà rempli d'athlètes qui préludaient aux combats, et entouré de quantité de spectateurs : d'autres, en plus grand nombre, se plaçaient confusément sur la colline qui se présente

en amphithéâtre au dessus de la carrière. Des Chars volaient dans la plaine; le bruit des trompettes, le hennissement des chevaux, se mêlaient aux cris de la multitude; et lorsque nos yeux pouvaient se distraire de ce spectacle, et qu'aux mouvemens tumultueux de la joie publique nous comparions le repos et le silence de la nature, alors quelle impression ne faisaient pas sur nos âmes la sérénité du ciel, la fraîcheur délicieuse de l'air, l'Alphée qui forme en cet endroit un superbe canal, et ses campagnes fertiles qui s'embellissaient des premiers rayons du soleil?

Un moment après nous vîmes les athlètes interrompre leurs exercices, et prendre le chemin de l'enceinte sacrée. Nous les y suivîmes, et nous trouvâmes dans la chambre du sénat les huit présidens des jeux, avec des habits magnifiques et toutes les marques de leur dignité. Ce fut là qu'au pied d'une statue de Jupiter, et sur les membres sanglans des victimes, les athlètes prirent les dieux à témoin qu'ils s'étaient exercés pendant dix mois aux combats qu'ils allaient livrer. Ils promirent aussi de ne point user de supercherie et de se conduire avec honneur : leurs parens et leurs instituteurs firent le même serment.

Après cette cérémonie, nous revînmes au Stade. Les athlètes entrèrent dans la barrière qui le précède, s'y dépouillèrent entièrement de leurs habits, mirent à leurs pieds des brodequins, et se firent frotter d'huile par tout le corps. Des ministres

subalternes se montraient de tous côtés, soit dans la carrière, soit à travers les rangs multipliés des spectateurs, pour y maintenir l'ordre.

Quand les présidens eurent pris leurs places, un héraut s'écria : « Que les coureurs du Stade se « présentent. » Il en parut aussitôt un grand nombre qui se placèrent sur une ligne, suivant le rang que le sort leur avait assigné. Le héraut récita leurs noms et ceux de leur patrie. Si ces noms avaient été illustrés par des victoires précédentes, ils étaient accueillis avec des applaudissemens redoublés. Après que le héraut eut ajouté. « Quel« qu'un peut-il reprocher à ces athlètes d'avoir « été dans les fers, ou d'avoir mené une vie irré« gulière? » il se fit un silence profond; et je me sentis entraîné par cet intérêt qui remuait tous les cœurs, et qu'on n'éprouve pas dans les spectacles des autres nations. Au lieu de voir, au commencement de la lice, des hommes du peuple prêts à se disputer quelques feuilles d'olivier, je ne vis plus que des hommes libres, qui, par le consentement unanime de toute la Grèce, chargés de la gloire ou de la honte de leur patrie, s'exposaient à l'alternative du mépris ou de l'honneur, en présence de plusieurs milliers de témoins qui rapportaient chez eux les noms des vainqueurs et des vaincus. L'espérance et la crainte se peignaient dans les regards inquiets des spectateurs; elles devenaient plus vives à mesure qu'on approchait de l'instant qui devait les dissiper. Cet ins-

tant arriva. La trompette donna le signal; les coureurs partirent, et dans un clin-d'œil parvinrent à la borne où se tenaient les présidens des jeux. Le héraut proclama le nom de Porus de Cyrêne, et mille bouches le répétèrent.

L'honneur qu'il obtenait est le premier et le plus brillant de ceux qu'on décerne aux jeux olympiques, parce que la course du Stade simple est la plus ancienne de celles qui ont été admises dans ces fêtes. Elle s'est dans la suite des temps diversifiée de plusieurs manières. Nous la vîmes successivement exécuter par des enfans qui avaient à peine atteint leur douzième année, et par des hommes qui couraient avec un casque, un bouclier et des espèces de bottines.

Les jours suivans, d'autres champions furent appelés pour parcourir le double Stade, c'est-à-dire, qu'après avoir atteint le but et doublé la borne, ils devaient retourner au point du départ. Ces derniers furent remplacés par des athlètes qui fournirent douze fois la longueur du Stade. Quelques-uns concoururent dans plusieurs de ces exercices et remportèrent plus d'un prix. Parmi les incidens qui réveillèrent à diverses reprises l'attention de l'assemblée, nous vîmes des coureurs s'éclipser et se dérober aux insultes des spectateurs; d'autres, sur le point de parvenir au terme de leurs désirs, tomber tout à coup sur un terrain glissant. On nous en fit remarquer dont les pas s'imprimaient à peine sur la poussière. Deux Cro-

toniates tinrent long-temps l'esprit en suspens : ils devançaient leurs adversaires de bien loin ; mais l'un d'eux ayant fait tomber l'autre en le poussant, un cri général s'éleva contre lui, et il fut privé de l'honneur de la victoire : car il est expressément défendu d'user de pareilles voies pour se la procurer ; on permet seulement aux assistans d'animer par leurs cris les coureurs auxquels ils s'intéressent.

Les vainqueurs ne devaient être couronnés que dans le dernier jour des fêtes ; mais à la fin de leur course ils reçurent, ou plutôt enlevèrent une palme qui leur était destinée. Ce moment fut pour eux le commencement d'une suite de triomphes. Tout le monde s'empressait de les voir, de les féliciter : leurs parens, leurs amis, leurs compatriotes, versant des larmes de tendresse et de joie, les soulevaient sur leurs épaules pour les montrer aux assistans, et les livraient aux applaudissemens de toute l'assemblée, qui répandait sur eux des fleurs à pleines mains.

Le lendemain nous allâmes de bonne heure à l'Hippodrome, où devaient se faire la course des chevaux et celle des chars. Les gens riches peuvent seuls livrer ces combats, qui exigent en effet la plus grande dépense. On voit dans toute la Grèce des particuliers se faire une occupation et un mérite de multiplier l'espèce des chevaux propres à la course, de les dresser, et de les présenter au concours dans les jeux publics. Comme

ceux qui aspirent aux prix ne sont pas obligés de les disputer eux-mêmes, souvent les souverains et les républiques se mettent au nombre des concurrens, et confient leur gloire à des écuyers habiles. On trouve sur la liste des vainqueurs, Théron, roi d'Agrigente; Gélon et Hiéron, rois de Syracuse; Archélaüs, roi de Macédoine; Pausanias, roi de Lacédémone; Clisthène, roi de Sicyone; et quantité d'autres, ainsi que plusieurs villes de la Grèce. Il est aisé de juger que de pareils rivaux doivent exciter la plus vive émulation. Ils étalent une magnificence que les particuliers cherchent à égaler, et qu'ils surpassent quelquefois. On se rappelle encore que dans les jeux où Alcibiade fut couronné, sept chars se présentèrent dans la carrière au nom de ce célèbre Athénien, et que trois de ces chars obtinrent le premier, le second et le quatrième prix.

Pendant que nous attendions le signal, on nous dit de regarder attentivement un dauphin de bronze placé au commencement de la lice, et un aigle de même métal posé sur un autel au milieu de la barrière. Bientôt nous vîmes le dauphin s'abaisser et se cacher dans la terre, l'aigle s'élever les ailes éployées, et se montrer aux spectateurs; un grand nombre de cavaliers s'élancer dans l'Hippodrome, passer devant nous avec la rapidité d'un éclair, tourner autour de la borne qui est à l'extrémité, les uns ralentir leur course, les autres la précipiter, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, redoublant

ses efforts, eut laissé derrière lui ses concurrens affligés.

Le vainqueur avait disputé le prix au nom de Philippe, roi de Macédoine, qui aspirait à toutes les espèces de gloire, et qui en fut tout à coup si rassasié, qu'il demandait à la Fortune de tempérer ses bienfaits par une disgrâce. En effet, dans l'espace de quelques jours, il remporta cette victoire aux jeux olympiques; Parménion, un de ses généraux, battit les Illyriens; Olympias, son épouse, accoucha d'un fils: c'est le célèbre Alexandre.

Après que des athlètes à peine sortis de l'enfance eurent fourni la même carrière, elle fut remplie par quantité de chars qui se succédèrent les uns aux autres. Ils étaient attelés de deux chevaux dans une course, de deux poulains dans une autre enfin de quatre chevaux dans la dernière, qui est la plus brillante et le plus glorieuse de toutes.

Pour en voir les préparatifs, nous entrâmes dans la barrière; nous y trouvâmes plusieurs chars magnifiques, retenus par des cables qui s'étendaient le long de chaque file, et qui devaient tomber l'un après l'autre. Ceux qui les conduisaient n'étaient vêtus que d'une étoffe légère. Leurs coursiers, dont ils pouvaient à peine modérer l'ardeur, attiraient tous les regards par leur beauté, quelques-uns par les victoires qu'ils avaient déjà remportées. Dès que le signal fut donné, ils s'avancèrent jusqu'à la seconde ligne, et, s'étant ainsi réunis

avec les autres lignes, ils se présentèrent tous de front au commencement de la carrière. Dans l'instant on les vit, couverts de poussière, se croiser, se heurter, entraîner les chars avec une rapidité que l'œil avait peine à suivre. Leur impétuosité redoublait, lorsqu'ils se trouvaient en présence de la statue d'un génie qui, dit-on, les pénètre d'une terreur secrète; elle redoublait, lorsqu'ils entendaient le son bruyant des trompettes placées auprès d'une borne fameuse par les naufrages qu'elle occasionne. Posée dans la largeur de la carrière, elle ne laisse pour le passage des chars qu'un défilé assez étroit, où l'habileté des guides vient très-souvent échouer. Le péril est d'autant plus redoutable, qu'il faut doubler la borne jusqu'à douze fois; car on est obligé de parcourir douze fois la longueur de l'Hippodrome, soit en allant, soit en revenant.

A chaque évolution, il survenait quelque accident qui excitait des sentimens de pitié ou des rires insultans de la part de l'assemblée. Des chars avaient été emportés hors de la lice; d'autres s'étaient brisés en se choquant avec violence : la carrière était parsemée de débris qui rendaient la course plus périlleuse encore. Il ne restait plus que cinq concurrens, un Thessalien, un Libyen, un Syracusain, un Corinthien et un Thébain. Les trois premiers étaient sur le point de doubler la borne pour la dernière fois. Le Thessalien se brise contre cet écueil : il tombe embarrassé dans les

rênes ; et tandis que ses chevaux se renversent sur ceux du Lybien qui le serrait de près, que ceux du Syracusain se précipitent dans une ravine qui borde en cet endroit la carrière, que tout retentit de cris perçans et multipliés, le Corinthien et le Thébain arrivent, saisissent le moment favorable, dépassent la borne, pressent de l'aiguillon leurs coursiers fougueux, et se présentent aux juges, qui décernent le premier prix au Corinthien et le second au Thébain.

Pendant que durèrent les fêtes, et dans certains intervalles de la journée, nous quittions le spectacle, et nous parcourions les environs d'Olympie. Tantôt nous nous amusions à voir arriver des théories ou députations, chargées d'offrir à Jupiter les hommages de presque tous les peuples de la Grèce ; tantôt nous étions frappés de l'intelligence et de l'activité des commerçans étrangers qui venaient dans ces lieux étaler leurs marchandises. D'autres fois nous étions témoins des marques de distinction que certaines villes s'accordaient les unes aux autres. C'étaient des décrets par lesquels elles se décernaient mutuellement des statues et des couronnes, et qu'elles faisaient lire dans les jeux olympiques, afin de rendre la reconnaissance aussi publique que le bienfait.

Nous promenant un jour le long de l'Alphée, dont les bords ombragés d'arbres de toute espèce étaient couverts de tentes de différentes couleurs, nous vîmes un jeune homme, d'une jolie figure,

jeter dans le fleuve des fragmens d'une palme qu'il tenait dans sa main, et accompagner cette offrande de vœux secrets : il venait de remporter le prix à la course, et il avait à peine atteint son troisième lustre. Nous l'interrogeâmes. Cet Alphée, nous dit-il, dont les eaux abondantes et pures fertilisent cette contrée, était un chasseur d'Arcadie, il soupirait pour Aréthuse qui le fuyait, et qui, pour se dérober à ses poursuites, se sauva en Sicile : elle fut métamorphosée en fontaine; il fut changé en fleuve; mais comme son amour n'était point éteint, les dieux, pour couronner sa constance, lui ménagèrent une route dans le sein des mers, et lui permirent enfin de se réunir avec Aréthuse. Le jeune homme soupira en finissant ces mots.

Nous revenions souvent dans l'enceinte sacrée. Ici, des athlètes qui n'étaient pas encore entrés en lice, cherchaient dans les entrailles des victimes la destinée qui les attendait. Là, des trompettes, posés sur un grand autel, se disputaient le prix, unique objet de leur ambition. Plus loin, une foule d'étrangers, rangés autour d'un portique, écoutaient un écho qui répétait jusqu'à sept fois les paroles qu'on lui adressait. Partout s'offraient à nous des exemples frappans de faste et de vanité; car ces jeux attirent tout ceux qui ont acquis de la célébrité, ou qui veulent en acquérir par leurs talens, leur savoir ou leurs richesses. Ils viennent s'exposer aux regards de la multitude, toujours

empressée auprès de ceux qui ont ou qui affectent de la supériorité.

Après la bataille de Salamine, Thémistocle parut au milieu du Stade, qui retentit aussitôt d'applaudissemens en son honneur. Loin de s'occuper des jeux, les regards furent arrêtés sur lui pendant toute la journée ; on montrait aux étrangers, avec des cris de joie et d'admiration, cet homme qui avait sauvé la Grèce ; et Thémistocle fut forcé d'avouer que ce jour avait été le plus beau de sa vie.

Nous apprîmes qu'à la dernière olympiade, Platon obtint un triomphe à peu près semblable. S'étant montré à ces jeux, toute l'assemblée fixa les yeux sur lui, et témoigna par les expressions les plus flatteuses la joie qu'inspirait sa présence.

Nous fûmes témoins d'une scène plus touchante encore. Un vieillard cherchait à se placer : après avoir parcouru plusieurs gradins, toujours repoussé par des plaisanteries offensantes, il parvint à celui des Lacédémoniens. Tous les jeunes gens, et la plupart des hommes, se levèrent avec respect et lui offrirent leurs places. Des battemens de mains sans nombre éclatèrent à l'instant ; et le vieillard attendri ne put s'empêcher de dire : « Les Grecs « connaissent les règles de la bienséance ; les « Lacédémoniens les pratiquent. »

Je vis dans l'enceinte un peintre, élève de Zeuxis, qui, à l'exemple de son maître, se promenait revêtu d'une superbe robe de pourpre, sur

laquelle son nom était tracé en lettres d'or. On lui disait de tous côtés : Tu imites la vanité de Zeuxis, mais tu n'es pas Zeuxis.

J'y vis un Cyrénéen et un Corinthien, dont l'un faisait l'énumération de ses richesses, et l'autre de ses aïeux. Le Cyrénéen s'indignait du faste de son voisin ; celui-ci riait de l'orgueil du Cyrénéen.

J'y vis un Ionien qui, avec des talens médiocres, avait réussi dans une petite négociation dont sa patrie l'avait chargé. Il avait pour lui la considération que les sots ont pour les parvenus. Un de ses amis le quitta pour me dire à l'oreille : Il n'aurait jamais cru qu'il fût si aisé d'être un grand homme.

Non loin de là, un sophiste tenait un vase à parfums et une étrille, comme s'il allait aux bains. Après s'être moqué des prétentions des autres, il monta sur un des côtés du temple de Jupiter, se plaça au milieu de la colonnade, et de cet endroit élevé il criait au peuple : Vous voyez cet anneau, c'est moi qui l'ai gravé ; ce vase et cette étrille, c'est moi qui les ai faits : ma chaussure, mon manteau, ma tunique, et la ceinture qui l'assujétit, tout cela est mon ouvrage ; je suis prêt à vous lire des poëmes héroïques, des tragédies, des dithyrambes, toutes sortes d'ouvrages en prose, en vers, que j'ai composés sur toutes sortes de sujets : je suis prêt à discourir sur la musique, sur la grammaire ; prêt à répondre à toutes sortes de questions.

Pendant que ce sophiste étalait avec complaisance sa vanité, des peintres exposaient à tous les yeux des tableaux qu'ils venaient d'achever ; des rhapsodes chantaient des fragmens d'Homère et d'Hésiode : l'un d'entre eux nous fit entendre un poëme entier d'Empédocle. Des poëtes, des orateurs, des philosophes, des historiens, placés aux péristyles des temples et dans les endroits éminens, récitaient leurs ouvrages : les uns traitaient des sujets de morale ; d'autres faisaient l'éloge des jeux olympiques ; ou de leur patrie, ou des princes dont ils mendiaient la protection.

Environ trente ans auparavant, Denys, tyran de Syracuse, avait voulu s'attirer l'admiration de l'assemblée. On y vit arriver de sa part, et sous la direction de son frère Théaridès, une députation solennelle, chargée de présenter des offrandes à Jupiter ; plusieurs chars attelés de quatre chevaux, pour disputer le prix de la course ; quantité de tentes somptueuses qu'on dressa dans la campagne, et une foule d'excellens déclamateurs qui devaient réciter publiquement les poésies de ce prince. Leur talent et la beauté de leurs voix fixèrent d'abord l'attention des Grecs, déjà prévenus par la magnificence de tant d'apprêts ; mais bientôt, fatigués de cette lecture insipide, ils lancèrent contre Denys les traits les plus sanglans ; et leur mépris alla si loin, que plusieurs d'entre eux renversèrent ses tentes et les pillèrent. Pour comble de disgrâce, les chars sortirent de la lice, ou se brisèrent les

uns contre les autres ; et le vaisseau qui ramenait ce cortège fut jeté par la tempête sur les côtes d'Italie. Tandis qu'à Syracuse le peuple disait que les vers de Denys avaient porté malheur aux déclamateurs, aux chevaux et au navire, on soutenait à la cour que l'envie s'attache toujours au talent. Quatre ans après, Denys envoya de nouveaux ouvrages et des acteurs plus habiles, mais qui tombèrent encore plus honteusement que les premiers. A cette nouvelle, il se livra aux excès de la frénésie ; et n'ayant, pour soulager sa douleur, que la ressource des tyrans, il exila, et fit couper des têtes.

Nous suivions avec assiduité les lectures qui se faisaient à Olympie. Les présidens des jeux y assistaient quelquefois, et le peuple s'y portait avec empressement. Un jour qu'il paraissait écouter avec une attention plus marquée, on entendit retentir de tous côtés le nom de Polydamas. Aussitôt la plupart des assistans coururent après Polydamas. C'était un athlète de Thessalie, d'une grandeur et d'une force prodigieuses. On racontait de lui, qu'étant sans armes sur le mont Olympe, il avait abattu un lion énorme sous ses coups; qu'ayant saisi un taureau furieux, l'animal ne put s'échapper qu'en laissant la corne de son pied entre les mains de l'athlète ; que les chevaux les plus vigoureux ne pouvaient faire avancer un char qu'il retenait par derrière d'une seule main. Il avait remporté plusieurs victoires dans les jeux publics ; mais comme il était venu trop tard à Olympie, il

ne put être admis au concours. Nous apprîmes dans la suite la fin tragique de cet homme extraordinaire : il était entré, avec quelques-uns de ses amis, dans une caverne pour se garantir de la chaleur; la voûte de la caverne s'entr'ouvrit; ses amis s'enfuirent; Polydamas voulut soutenir la montagne, et en fut écrasé. (5)

Plus il est difficile de se distinguer parmi les nations policées, plus la vanité y devient inquiète, et capable des plus grands excès. Dans un autre voyage que je fis à Olympie, j'y vis un médecin de Syracuse appelé Ménécrate, traînant à sa suite plusieurs de ceux qu'il avait guéris, et qui s'étaient obligés, avant le traitement, de le suivre partout. L'un paraissait avec les attributs d'Hercule, un autre avec ceux d'Apollon, d'autres avec ceux de Mercure ou d'Esculape. Pour lui, revêtu d'une robe de pourpre, ayant une couronne d'or sur la tête et un sceptre à la main, il se donnait en spectacle sous le nom de Jupiter, et courait le monde escorté de ces nouvelles divinités. Il écrivit un jour au roi de Macédoine la lettre suivante :

« Ménécrate-Jupiter à Philippe, salut. Tu rè« gnes dans la Macédoine, et moi dans la méde« cine; tu donnes la mort à ceux qui se portent « bien, je rends la vie aux malades; ta garde « est formée de Macédoniens, les dieux compo« sent la mienne. » Philippe lui répondit en deux mots qu'il lui souhaitait un retour de raison.

Quelque temps après, ayant appris qu'il était en Macédoine, il le fit venir, et le pria à souper. Ménécrate et ses compagnons furent placés sur des lits superbes et exhaussés : devant eux était un autel chargé des prémices des moissons ; et pendant qu'on présentait un excellent repas aux autres convives, on n'offrit que des parfums et des libations à ces nouveaux dieux, qui, ne pouvant supporter cet affront, sortirent brusquement de la salle, et ne reparurent plus depuis.

Un autre trait ne sert pas moins à peindre les mœurs des Grecs, et la légèreté de leur caractère. Il se donna un combat dans l'enceinte sacrée, pendant qu'on célébrait les jeux, il y a huit ans. Ceux de Pise en avaient usurpé l'intendance sur les Éléens, qui voulaient reprendre leurs droits. Les uns et les autres, soutenus de leurs alliés, pénétrèrent dans l'enceinte : l'action fut vive et meurtrière. On vit les spectateurs sans nombre que les fêtes avaient attirés, et qui étaient presque tous couronnés de fleurs, se ranger tranquillement autour du champ de bataille, témoigner dans cette occasion la même espèce d'intérêt que pour les combats des athlètes, et applaudir tour à tour, avec les mêmes transports, aux succès de l'une et de l'autre armée.

Il me reste à parler des exercices qui demandent plus de force que les précédens, tels que la lutte, le pugilat, le pancrace et le pantathle. Je

ne suivrai point l'ordre dans lequel ces combats furent donnés, et je commencerai par la lutte.

On se propose dans cet exercice de jeter son adversaire par terre, et de le forcer à se déclarer vaincu. Les athlètes qui devaient concourir, se tenaient dans un portique voisin : ils furent appelés à midi. Ils étaient au nombre de sept : on jeta autant de bulletins dans une boîte placée devant les présidens des jeux. Deux de ces bulletins étaient marqués de la lettre A, deux autres de la lettre B, deux autres d'un C, et le septième d'un D. On les agita dans la boîte ; chaque athlète prit le sien, et l'un des présidens appareilla ceux qui avaient tiré la même lettre. Ainsi il y eut trois couples de lutteurs, et le septième fut réservé pour combattre contre les vainqueurs des autres. Ils se dépouillèrent de tout vêtement, et, après s'être frottés d'huile, ils se roulèrent dans le sable, afin que leurs adversaires eussent moins de prise en voulant les saisir.

Aussitôt un Thébain et un Argien s'avancent dans le Stade : ils s'approchent, se mesurent des yeux, et s'empoignent par les bras. Tantôt, appuyant leur front l'un contre l'autre, ils se poussent avec une action égale, paraissent immobiles, et s'épuisent en efforts superflus ; tantôt ils s'ébranlent par des secousses violentes, s'entrelacent comme des serpens, s'allongent, se raccourcissent, se plient en avant, en arrière, sur les côtés : une sueur abondante coule de leurs mem-

bres affaiblis : ils respirent un moment, se prennent par le milieu du corps, et, après avoir employé de nouveau la ruse et la force, le Thébain enlève son adversaire; mais il plie sous le poids : ils tombent, se roulent dans la poussière, et reprennent tour à tour le dessus. A la fin le Thébain, par l'entrelacement de ses jambes et de ses bras, suspend tous les mouvemens de son adversaire qu'il tient sous lui, le serre à la gorge, et le force à lever la main pour marque de sa défaite. Ce n'est pas assez néanmoins pour obtenir la couronne; il faut que le vainqueur terrasse au moins deux fois son rival, et communément ils en viennent trois fois aux mains. L'Argien eut l'avantage dans la seconde action, et le Thébain reprit le sien dans la troisième.

Après que les deux autres couples de lutteurs eurent achevé leurs combats, les vaincus se retirèrent accablés de honte et de douleur. Il restait trois vainqueurs, un Agrigentin, un Ephésien, et le Thébain dont j'ai parlé. Il restait aussi un Rhodien que le sort avait réservé. Il avait l'avantage d'entrer tout frais dans la lice; mais il ne pouvait remporter le prix sans livrer plus d'un combat. Il triompha de l'Agrigentin, fut terrassé par l'Éphésien, qui succomba sous le Thébain : ce dernier obtint la palme. Ainsi une première victoire doit en amener d'autres; et, dans un concours de sept athlètes, il peut arriver que le vainqueur soit obligé de lutter contre quatre an-

tagonistes, et d'engager avec chacun d'eux jusqu'à trois actions différentes.

Il n'est pas permis dans la lutte de porter des coups à son adversaire; dans le pugilat, il n'est permis que de le frapper. Huit athlètes se présentèrent pour ce dernier exercice, et furent, ainsi que les lutteurs, appareillés par le sort. Ils avaient la tête couverte d'une calotte d'airain, et leurs poings étaient assujétis par des espèces de gantelets, formés de lanières de cuir qui se croisaient en tous sens.

Les attaques furent aussi variées que les accidens qui les suivirent. Quelquefois on voyait deux athlètes faire divers mouvemens pour n'avoir pas le soleil devant les yeux, passer des heures entières à s'observer, à épier chacun l'instant où son adversaire laisserait une partie de son corps sans défense, à tenir leurs bras élevés et tendus de manière à mettre leur tête à couvert, à les agiter rapidement pour empêcher l'ennemi d'approcher. Quelquefois ils s'attaquaient avec fureur et faisaient pleuvoir l'un sur l'autre une grêle de coups. Nous en vîmes qui, se précipitant les bras levés sur leur ennemi prompt à les éviter, tombaient pesamment sur la terre, et se brisaient tout le corps; d'autres qui, épuisés et couverts de blessures mortelles, se soulevaient tout à coup, et prenaient de nouvelles forces dans leur désespoir; d'autres enfin, qu'on retirait du champ de bataille n'ayant sur le visage aucun trait qu'on pût

reconnaître, et ne donnant d'autre signe de vie que le sang qu'ils vomissaient à gros bouillons.

Je frémissais à la vue de ce spectacle; et mon âme s'ouvrait toute entière à la pitié, quand je voyais de jeunes enfans faire l'apprentissage de tant de cruautés : car on les appelait aux combats de la lutte et du ceste avant que d'appeler les hommes faits. Cependant les Grecs se repaissaient avec plaisir de ces horreurs, ils animaient par leurs cris ces malheureux acharnés les uns contre les autres; et les Grecs sont doux et humains! Certes, les dieux nous ont accordé un pouvoir bien funeste et bien humiliant, celui de nous accoutumer à tout, et d'en venir au point de nous faire un jeu de la barbarie ainsi que du vice.

Les exercices cruels auxquels on élève ces enfans les épuisent de si bonne heure, que, dans les listes des vainqueurs aux jeux olympiques, on en trouve à peine deux ou trois qui aient remporté le prix dans leur enfance et dans un âge plus avancé.

Dans les autres exercices, il est aisé de juger du succès : dans le pugilat, il faut que l'un des combattans avoue sa défaite. Tant qu'il lui reste un degré de force, il ne désespère pas de la victoire, parce qu'elle peut dépendre de ses efforts et de sa fermeté. On nous raconta qu'un athlète, ayant eu les dents brisées par un coup terrible, prit le parti de les avaler; et que son rival, voyant son

attaque sans effet, se crut perdu sans ressource, et se déclara vaincu.

Cet espoir fait qu'un athlète cache ses douleurs sous un air menaçant et une contenance fière ; qu'il risque souvent de périr, qu'il périt en effet quelquefois, malgré l'attention du vainqueur, et la sévérité des lois qui défendent à ce dernier de tuer son adversaire, sous peine d'être privé de la couronne. La plupart, en échappant à ce danger, restent estropiés toute leur vie, ou conservent des cicatrices qui les défigurent. De là vient peut-être que cet exercice est le moins estimé de tous, et qu'il est presque entièrement abandonné aux gens du peuple.

Au reste, ces hommes durs et féroces supportent plus facilement les coups et les blessures que la chaleur qui les accable : car ces combats se donnent dans le canton de la Grèce, dans la saison de l'année, dans l'heure du jour où les feux du soleil sont si ardens, que les spectateurs ont de la peine à les soutenir.

Ce fut dans le moment qu'ils semblaient redoubler de violence, que se donna le combat du pancrace, exercice composé de la lutte et du pugilat ; à cette différence près, que les athlètes ne devant pas se saisir au corps, n'ont point les mains armées de gantelets, et portent des coups moins dangereux. L'action fut bientôt terminée : il était venu la veille un Sicyonien nommé Sostraste, célèbre

par quantité de couronnes qu'il avait recueillies, et par les qualités qui les lui avaient procurées. La plupart de ses rivaux furent écartés par sa présence; les autres, par ses premiers essais : car, dans ces préliminaires où les athlètes préludent en se prenant par les mains, il serrait et tordait avec tant de violence les doigts de ses adversaires, qu'il décidait sur-le-champ la victoire en sa faveur.

Les athlètes dont j'ai fait mention ne s'étaient exercés que dans ce genre; ceux dont je vais parler, s'exercent dans toutes les espèces de combats. En effet, le pentathle comprend non-seulement la course à pied, la lutte, le pugilat et le pancrace, mais encore le saut, le jet du disque et celui du javelot.

Dans ce dernier exercice, il suffit de lancer le javelot, et de frapper au but proposé. Les disques ou palets sont des masses de métal ou de pierre, de forme lenticulaire, c'est-à-dire rondes, et plus épaisses dans le milieu que vers les bords, très-lourdes, d'une surface très-polie, et par là même très difficiles à saisir. On en conserve trois à Olympie, qu'on présente à chaque renouvellement des jeux, et dont l'un est percé d'un trou pour y passer une courroie. L'athlète, placé sur une petite élévation pratiquée dans le Stade, tient le palet avec sa main, ou par le moyen d'une courroie, l'agite circulairement, et le lance de toutes ses forces : le palet vole dans les airs, tombe, et roule dans la lice. On marque l'endroit où il s'arrête; et c'est à

le dépasser que tendent les efforts successifs des autres athlètes.

Il faut obtenir le même avantage dans le saut, exercice dont tous les mouvemens s'exécutent au son de la flûte. Les athlètes tiennent dans leurs mains des contre-poids qui, dit-on, leur facilitent les moyens de franchir un plus grand espace. Quelques-uns s'élancent au delà de cinquante pieds.

Les athlètes qui disputent le prix du pentathle, doivent, pour l'obtenir, triompher au moins dans les trois premiers combats auxquels ils s'engagent. Quoiqu'ils ne puissent pas se mesurer en particulier avec les athlètes de chaque profession, ils sont néanmoins très-estimés, parce qu'en s'appliquant à donner au corps la force, la souplesse et la légèreté dont il est susceptible, ils remplissent tous les objets qu'on s'est proposés dans l'institution des jeux et de la gymnastique.

Le dernier jour des fêtes fut destiné à couronner les vainqueurs. Cette cérémonie glorieuse pour eux se fit dans le bois sacré, et fut précédé par des sacrifices pompeux. Quand ils furent achevés, les vainqueurs, à la suite des présidens des jeux, se rendirent au théâtre, parés de riches habits, et tenant une palme à la main. Ils marchaient dans l'ivresse de la joie, au son des flûtes, entourés d'un peuple immense dont les applaudissemens faisaient retentir les airs. On voyait ensuite paraître d'autres athlètes montés sur des chevaux et sur des chars. Leurs coursiers superbes se montraient

avec toute la fierté de la victoire : ils étaient ornés de fleurs, et semblaient participer au triomphe.

Parvenus au théâtre, les présidens des jeux firent commencer l'hymne composé autrefois par le poëte Archiloque, et destiné à relever la gloire des vainqueurs et l'éclat de cette cérémonie. Après que les spectateurs eurent joint, à chaque reprise, leurs voix à celles des musiciens, le héraut se leva, et annonça que Porus de Cyrène avait remporté le prix du Stade. Cet athlète se présenta devant le chef des présidens, qui lui mit sur la tête une couronne d'olivier sauvage, cueillie, comme toutes celles qu'on distribue à Olympie, sur un arbre qui est derrière le temple de Jupiter, et qui est devenu par sa destination l'objet de la vénération publique. Aussitôt toutes ces expressions de joie et d'admiration dont on l'avait honoré dans le moment de sa victoire, se renouvelèrent avec tant de force et de profusion, que Porus me parut au comble de la gloire. C'est en effet à cette hauteur que tous les assistans le voyaient placé; et je n'étais plus surpris des épreuves laborieuses auxquelles se soumettent les athlètes, ni des effets extraordinaires que ce concert de louanges a produits plus d'une fois. On nous disait, à cette occasion, que le sage Chilon expira de joie en embrassant son fils qui venait de remporter la victoire, et que l'assemblée des jeux olympiques se fit un devoir d'assister à ses funérailles. Dans le siècle dernier, ajoutait-on, nos

pères furent témoins d'une scène encore plus intéressante.

Diagoras de Rhodes, qui avait rehaussé l'éclat de sa naissance par une victoire remportée dans nos jeux, amena dans ces lieux deux de ses enfans qui concoururent et méritèrent la couronne. A peine l'eurent-ils reçue, qu'ils la posèrent sur la tête de leur père, et, le prenant sur leurs épaules, le menèrent en triomphe au milieu des spectateurs, qui le félicitaient en jetant des fleurs sur lui, et dont quelques-uns lui disaient : Mourez, Diagoras, car vous n'avez plus rien à désirer. Le vieillard, ne pouvant suffire à son bonheur, expira aux yeux de l'assemblée attendrie de ce spectacle, baigné des pleurs de ses enfans qui le pressaient entre leurs bras.

Ces éloges donnés aux vainqueurs sont quelquefois troublés ou plutôt honorés par les fureurs de l'envie. Aux acclamations publiques, j'entendis quelquefois se mêler des sifflemens, de la part de plusieurs particuliers nés dans les villes ennemies de celles qui avaient donné le jour aux vainqueurs.

A ces traits de jalousie je vis succéder des traits non moins frappans d'adulation ou de générosité. Quelques-uns de ceux qui avaient remporté le prix à la course des chevaux et des chars, faisaient proclamer à leur place des personnes dont ils voulaient se ménager la faveur ou conserver l'amitié. Les athlètes qui triomphent dans les autres combats, ne pouvant se substituer personne,

ont aussi des ressources pour satisfaire leur avarice; ils se disent, au moment de la proclamation, originaires d'une ville de laquelle ils ont reçu des présens, et risquent ainsi d'être exilés de leur patrie, dont ils ont sacrifié la gloire. Le roi Denys, qui trouvait plus facile d'illustrer sa capitale que de la rendre heureuse, envoya plus d'une fois des agens à Olympie, pour engager les vainqueurs des jeux à se déclarer Syracusains; mais, comme l'honneur ne s'acquiert pas à prix d'argent, ce fut une égale honte pour lui d'avoir corrompu les uns, et de n'avoir pu corrompre les autres.

La voix de séduction est souvent employée pour écarter un concurrent redoutable, pour l'engager à céder la victoire en ménageant ses forces, pour tenter l'intégrité des juges; mais les athlètes convaincus de ces manœuvres sont fouettés avec des verges, ou condamnés à de fortes amendes. On voit ici plusieurs statues de Jupiter, en bronze, construites des sommes provenues de ces amendes. Les inscriptions dont elles sont accompagnées, éternisent la nature du délit et le nom des coupables.

Le jour même du couronnement, les vainqueurs offrirent des sacrifices en action de grâces. Ils furent inscrits dans les registres Éléens, et magnifiquement traités dans une des salles du Prytanée. Les jours suivans, ils donnèrent eux-mêmes des repas, dont la musique et la danse augmentèrent les agrémens. La poésie fut ensuite chargée d'immortaliser leurs noms; et la sculpture, de les re-

présenter sur le marbre ou sur l'airain, quelques-uns dans la même attitude où ils avaient remporté la victoire.

Suivant l'ancien usage, ces hommes, déja comblés d'honneurs sur le champ de bataille, rentrent dans leur patrie avec tout l'appareil du triomphe, précédés et suivis d'un cortège nombreux, vêtus d'une robe teinte en pourpre, quelquefois sur un char à deux ou à quatre chevaux, et par une brèche pratiquée dans le mur de la ville. On cite encore l'exemple d'un citoyen d'Agrigente en Sicile, nommé Exénète, qui parut dans cette ville sur un char magnifique, et accompagné de quantité d'autres chars, parmi lesquels on en distinguait trois cents attelés de chevaux blancs.

En certains endroits, le trésor public leur fournit une subsistance honnête; en d'autres, ils sont exempts de toute charge: à Lacédémone, ils ont l'honneur, dans un jour de bataille, de combattre auprès du roi: presque partout ils ont la préséance à la représentation des jeux; et le titre de vainqueur olympique, ajouté à leur nom, leur concilie une estime et des égards qui font le bonheur de leur vie.

Quelques-uns font rejaillir les distinctions qu'ils reçoivent, sur les chevaux qui les leur ont procurées; ils leur ménagent une vieillesse heureuse; ils leur accordent une sépulture honorable, et quelquefois même ils élèvent des pyramides sur leurs tombeaux.

CHAPITRE XXXIX.

SUITE DU VOYAGE DE L'ÉLIDE.

Xénophon à Scillonte.

XÉNOPHON avait une habitation à Scillonte, petite ville située à vingt stades d'Olympie. Quelques années auparavant, les troubles du Péloponèse l'avaient obligé de s'en éloigner, et d'aller s'établir à Corinthe, où je le trouvai lorsque j'arrivai en Grèce. Dès qu'ils furent apaisés, il revint à Scillonte; (6) et le lendemain des fêtes nous nous rendîmes chez lui avec Diodore son fils, qui ne nous avait pas quittés pendant tout le temps qu'elles durèrent.

Le domaine de Xénophon était considérable. Il en devait une partie à la générosité des Lacédémoniens; il avait acheté l'autre pour la consacrer à Diane, et s'acquitter ainsi d'un vœu qu'il fit en revenant de Perse. Il réservait le dixième du produit pour l'entretien d'un temple qu'il avait construit en l'honneur de la déesse, et pour un pompeux sacrifice qu'il renouvelait tous les ans.

Auprès du temple, s'élève un verger qui donne diverses espèces de fruits. Le Sélinus, petite rivière abondante en poissons, promène avec lenteur ses eaux limpides au pied d'une riche colline,

à travers des prairies où paissent tranquillement les animaux destinés aux sacrifices. Au dedans, au dehors de la terre sacrée, des bois distribués dans la plaine ou sur les montagnes, servent de retraite aux chevreuils, aux cerfs et aux sangliers.

C'est dans cet heureux séjour que Xénophon avait composé le plupart de ses ouvrages, et que depuis une longue suite d'années il coulait des jours consacrés à la philosophie, à la bienfaisance, à l'agriculture, à la chasse, à tous les exercices qui entretiennent la liberté de l'esprit et la santé du corps. Ses premiers soins furent de nous procurer les amusemens assortis à notre âge, et ceux que la campagne offre à un âge plus avancé. Il nous montrait ses chevaux, ses plantations, les détails de son ménage; et nous vîmes presque partout, réduits en pratique, les préceptes qu'il avait semés dans ses différens ouvrages. D'autres fois il nous exhortait d'aller à la chasse, qu'il ne cessait de recommander aux jeunes gens, comme l'exercice le plus propre à les accoutumer aux travaux de la guerre.

Diodore nous menait souvent à celle des cailles, des perdrix, et de plusieurs sortes d'oiseaux. Nous en tirions de leurs cages pour les attacher au milieu de nos filets. Les oiseaux de même espèce attirés, par leurs cris, tombaient dans le piège, et perdaient la vie ou la liberté.

Ces jeux en amenaient d'autres plus vifs et plus variés. Diodore avait plusieurs meutes de chiens,

l'une pour le lièvre, une autre pour le cerf, une troisième, tirée de la Laconie ou de la Locride, pour le sanglier. Il les connaissait tous par leurs noms, leurs défauts et leurs bonnes qualités. Il savait mieux que personne la tactique de cette espèce de guerre, et il en parlait aussi bien que son père en avait écrit. Voici comment se faisait la chasse du lièvre.

On avait tendu des filets de différentes grandeurs, dans les sentiers et dans les issues secrètes par où l'animal pouvait s'échapper. Nous sortîmes habillés à la légère, un bâton à la main. Le piqueur détacha un des chiens; et dès qu'il le vit sur la voie, il découpla les autres, et bientôt le lièvre fut lancé. Dans ce moment tout sert à redoubler l'intérêt, les cris de la meute, ceux des chasseurs qui l'animent, les courses et les ruses du lièvre, qu'on voit dans un clin-d'œil parcourir la plaine et les collines, franchir les fossés, s'enfoncer dans des taillis, paraître et disparaître plusieurs fois, et finir par s'engager dans l'un des pièges qui l'attendent au passage. Un garde placé tout auprès s'empare de la proie, et la présente aux chasseurs qu'il appelle de la voix et du geste. Dans la joie du triomphe, on commence une nouvelle battue. Nous en faisions plusieurs dans la journée. Quelquefois le lièvre nous échappait, en passant le Sélinus à la nage.

A l'occasion du sacrifice que Xénophon offrait tous les ans à Diane, ses voisins, hommes et fem-

mes, se rendaient à Scillonte. Il traitait lui-même ses amis. Le trésor du temple était chargé de l'entretien des autres spectateurs. On leur fournissait du vin, du pain, de la farine, des fruits, et une partie des victimes immolées; on leur distribuait aussi les sangliers, les cerfs et les chevreuils qu'avait fait tomber sous ses coups la jeunesse des environs, qui, pour se trouver aux différentes chasses, s'était rendue à Scillonte quelques jours avant la fête.

Pour la chasse du sanglier, nous avions des pieux, des javelots et de gros filets. Les pieds de l'animal récemment gravés sur le terrain, l'impression de ses dents restée sur l'écorce des arbres, et d'autres indices, nous menèrent auprès d'un taillis fort épais. On détacha un chien de Laconie; il suivit la trace, et, parvenu au fort où se tenait l'animal, il nous avertit, par un cri, de sa découverte. On le retira aussitôt; on dressa les filets dans les refuites; nous prîmes nos postes. Le sanglier arriva de mon côté. Loin de s'engager dans le filet, il s'arrêta, et soutint pendant quelques momens l'attaque de la meute entière dont les aboiemens faisaient retentir la forêt, et celle des chasseurs qui s'approchaient pour lui lancer des traits et des pierres. Bientôt après, il fondit sur Moschion, qui l'attendit de pied ferme dans le dessein de l'enferrer; mais l'épieu glissa sur l'épaule, et tomba des mains du chasseur, qui sur-le-champ prit le parti de se coucher la face contre terre.

Je crus sa perte assurée. Déja le sanglier ne trouvant point de prise pour le soulever, le foulait aux pieds, lorsqu'il vit Diodore qui accourait au secours de son compagnon : il s'élança aussitôt sur ce nouvel ennemi, qui, plus adroit ou plus heureux, lui plongea son épieu à la jointure de l'épaule. Nous eûmes alors un exemple effrayant de la férocité de cet animal. Quoique atteint d'un coup mortel, il continua de s'avancer avec fureur contre Diodore, et s'enfonça lui-même le fer jusqu'à la garde. Plusieurs de nos chiens furent tués ou blessés dans cette action, moins pourtant que dans une seconde où le sanglier se fit battre pendant toute une journée. D'autres sangliers, poursuivis par les chiens, tombèrent dans des pièges qu'on avait couverts de branches.

Les jours suivans, des cerfs périrent de la même manière. Nous en lançâmes plusieurs autres, et notre meute les fatigua tellement, qu'ils s'arrêtaient à la portée de nos traits, ou se jetaient tantôt dans des étangs, et tantôt dans la mer.

Pendant tout le temps que durèrent les chasses, la conversation n'avait pas d'autre objet. On racontait les moyens imaginés par différens peuples pour prendre les lions, les panthères, les ours, et les diverses espèces d'animaux féroces. En certains endroits, on mêle du poison aux eaux stagnantes et aux alimens dont ils apaisent leur faim ou leur soif : en d'autres, des cavaliers forment une enceinte pendant la nuit autour de l'animal,

et l'attaquent au point du jour, souvent au risque de leur vie. Ailleurs, on creuse une fosse large et profonde ; on y laisse en réserve une colonne de terre, sur laquelle on attache une chèvre : tout autour est construite une palissade impénétrable et sans issue : l'animal sauvage, attiré par les cris de la chèvre, saute par dessus la barrière, tombe dans la fosse, et ne peut plus en sortir.

On disait encore qu'il s'est établi, entre les éperviers et les habitans d'un canton de la Thrace, une espèce de societé ; que les premiers poursuivent les petits oiseaux, et les forcent de se rabattre sur la terre ; que les seconds les tuent à coups de bâton, les prennent aux filets, et partagent la proie avec leurs associés. Je doute du fait : mais après tout, ce ne serait pas la première fois que des ennemis irréconciliables se seraient réunis pour ne laisser aucune ressource à la faiblesse.

Comme rien n'est si intéressant que d'étudier un grand homme dans sa retraite, nous passions une partie de la journée à nous entretenir avec Xénophon, à l'écouter, à l'interroger, à le suivre dans les détails de sa vie privée. Nous retrouvions dans ses conversations la douceur et l'élégance qui règnent dans ses écrits. Il avait tout à la fois le courage des grandes choses, et celui des petites beaucoup plus rare et plus nécessaire que le premier : il devait à l'un une fermeté inébranlable, à l'autre une patience invincible.

Quelques années auparavant, sa fermeté fut

mise à la plus rude épreuve pour un cœur sensible. Gryllus, l'aîné de ses fils, qui servait dans la cavalerie athénienne, ayant été tué à la bataille de Mantinée, cette nouvelle fut annoncée à Xénophon au moment qu'entouré de ses amis et de ses domestiques, il offrait un sacrifice. Au milieu des cérémonies, un murmure confus et plaintif se fait entendre; le courrier s'approche : Les Thébains ont vaincu, lui dit-il, et Gryllus.... Des larmes abondantes l'empêchent d'achever. Comment est-il mort? répond ce malheureux père, en ôtant la couronne qui lui ceignait le front. Après les plus beaux exploits, avec les regrets de toute l'armée, reprit le courrier. A ces mots, Xénophon remit la couronne sur sa tête, et acheva le sacrifice. Je voulus un jour lui parler de cette perte, et il se contenta de me répondre : Hélas ! je savais qu'il était mortel, et il détourna la conversation.

Une autre fois, nous lui demandâmes comment il avait connu Socrate. J'étais bien jeune, dit-il; je le rencontrai dans une rue d'Athènes fort étroite: il me barra le chemin avec son bâton, et me demanda où l'on trouvait les choses nécessaires à la vie. Au marché, lui répondis-je. Mais, répliqua-t-il, où trouve-t-on à devenir honnête homme? Comme j'hésitais, il me dit : Suivez-moi, et vous l'apprendrez. Je le suivis, et ne le quittai que pour me rendre à l'armée de Cyrus. A mon retour, j'appris que les Athéniens avaient fait mourir le

plus juste des hommes. Je n'eus d'autre consolation que de transmettre par mes écrits les preuves de son innocence aux nations de la Grèce, et peut-être même à la postérité. Je n'en ai pas de plus grande maintenant, que de rappeler sa mémoire et de m'entretenir de ses vertus.

Comme nous partagions un intérêt si vif et si tendre, il nous instruisait en détail du système de vie que Socrate avait embrassé, et nous exposa sa doctrine, telle qu'elle était en effet, bornée uniquement à la morale, sans mélange de dogmes étrangers, sans toutes ces discussions de physique que Platon a prêtées à son maître. Comment pourrais-je blâmer Platon, pour qui je conserve une vénération profonde? Cependant, il faut l'avouer, c'est moins dans ses dialogues que dans ceux de Xénophon, qu'on doit étudier les opinions de Socrate. Je tâcherai de les développer dans la suite de cet ouvrage, enrichi presque partout des lumières que je dois aux conversations de Scillonte.

L'esprit orné de connaissances utiles, et depuis long-temps exercé à la réflexion, Xénophon écrivit pour rendre les hommes meilleurs en les éclairant; et tel était son amour pour la vérité, qu'il ne travailla sur la politique qu'après avoir approfondi la nature des gouvernemens; sur l'histoire, que pour raconter des faits qui, pour la plupart, s'étaient passés sous ses yeux; sur l'art de la guerre, qu'après avoir servi et commandé avec la

dit Cyrus, on ne le serait pas moins de le secouer. Cependant j'ai vu des amans verser des larmes de douleur sur la perte de leur liberté, et s'agiter dans des chaînes qu'ils ne pouvaient ni rompre ni porter.

C'étaient, répondit le jeune homme, de ces cœurs lâches qui font un crime à l'amour de leur propre faiblesse. Les âmes généreuses soumettent leurs passions à leur devoir.

Araspe! Araspe! dit Cyrus en le quittant, ne voyez pas si souvent la princesse.

Panthée joignait aux avantages de la figure, des qualités que le malheur rendait encore plus touchantes. Araspe crut devoir lui accorder des soins, qu'il multipliait sans s'en apercevoir; et, comme elle y répondait par des attentions qu'elle ne pouvait lui refuser, il confondit ces expressions de reconnaissance avec le désir de plaire, et conçut insensiblement pour elle un amour si effréné, qu'il ne put le contenir dans le silence. Panthée en rejeta l'aveu sans hésiter; mais elle n'en avertit Cyrus que lorsque Araspe l'eut menacée d'en venir aux dernières extrémités.

Cyrus fit dire aussitôt à son favori qu'il devait employer auprès de la princesse les voies de la persuasion et non celles de la violence. Cet avis fut un coup de foudre pour Araspe. Il rougit de sa conduite; et la crainte d'avoir déplu à son maître le remplit tellement de honte et de douleur, que Cyrus, touché de son état, le fit venir en sa

présence. « Pourquoi, lui dit-il, craignez-vous de « m'aborder ? Je sais trop bien que l'amour se « joue de la sagesse des hommes et de la puis-« sance des dieux. Moi-même ce n'est qu'en l'é-« vitant que je me soustrais à ses coups. Je ne « vous impute point une faute dont je suis le pre-« mier auteur ; c'est moi qui, en vous confiant la « princesse, vous ai exposé à des dangers au-« dessus de vos forces. Eh quoi ! s'écria le jeune « Mède, tandis que mes ennemis triomphent, « que mes amis consternés me conseillent de me « dérober à votre colère, que tout le monde se « réunit pour m'accabler, c'est mon roi qui dai-« gne me consoler ! O Cyrus ! vous êtes toujours « semblable à vous-même, toujours indulgent « pour des faiblesses que vous ne partagez pas, « et que vous excusez, parce que vous connaissez « les hommes.

« Profitons, reprit Cyrus, de la disposition des « esprits. Je veux être instruit des forces et des « projets de mes ennemis : passez dans leur camp ; « votre fuite simulée aura l'air d'une disgrâce, et « vous attirera leur confiance. J'y vole, répondit « Araspe, trop heureux d'expier ma faute par « un si faible service. Mais pourrez-vous, dit « Cyrus, vous séparer de la belle Panthée ? Je « l'avouerai, répliqua le jeune Mède, mon cœur « est déchiré, et je ne sens que trop aujourd'hui « que nous avons en nous-mêmes deux âmes, « dont l'une nous porte sans cesse vers le mal, et

« l'autre vers le bien. Je m'étais livré jusqu'à pré-
« sent à la première; mais, fortifiée de votre se-
« cours, la seconde va triompher de sa rivale. »
Araspe reçut ensuite des ordres secrets, et partit
pour l'armée des Assyriens.

Ayant achevé ces mots, Xénophon garda le silence. Nous en parûmes surpris. La question n'est-elle pas résolue, nous dit-il? Oui, répondit Philotas; mais l'histoire n'est pas finie, et elle nous intéresse plus que la question. Xénophon sourit, et continua de cette manière.

Panthée, instruite de la retraite d'Araspe, fit dire à Cyrus qu'elle pouvait lui ménager un ami plus fidèle et peut-être plus utile que ce jeune favori. C'était Abradate, qu'elle voulait détacher du service du roi d'Assyrie, dont il avait lieu d'être mécontent. Cyrus ayant donné son agrément à cette négociation, Abradate, à la tête de deux mille cavaliers, s'approcha de l'armée des Perses, et Cyrus le fit aussitôt conduire à l'appartement de Panthée. Dans ce désordre d'idées et de sentimens que produit un bonheur attendu depuis long-temps et presque sans espoir, elle lui fit le récit de sa captivité, de ses souffrances, des projets d'Araspe, de la générosité de Cyrus; et son époux, impatient d'exprimer sa reconnaissance, courut auprès de ce prince, et, lui serrant la main : « Ah, Cyrus! lui dit-il, pour tout ce
« que je vous dois, je ne puis vous offrir que mon
« amitié, mes services et mes soldats. Mais soyez

bien assuré que, quels que soient vos projets, Abradate en sera toujours le plus ferme soutien. » Cyrus reçut ses offres avec transport, t ils concertèrent ensemble les dispositions de a bataille.

Les troupes des Assyriens, des Lydiens, et l'une grande partie de l'Asie, étaient en présence le l'armée de Cyius. Abradate devait attaquer la redoutable phalange des Égyptiens : c'était le sort qui l'avait placé dans ce poste dangereux, qu'il avait demandé lui-même, et que les autres généraux avaient d'abord refusé de lui céder.

Il allait monter sur son char, lorsque Panthée vint lui présenter des armes qu'elle avait fait préparer en secret, et sur lesquelles on remarquait les dépouilles des ornemens dont elle se parait quelquefois. « Vous m'avez donc sacrifié jusqu'à « votre parure ! lui dit le prince attendri. Hélas ! « répondit-elle, je n'en veux pas d'autre, si ce « n'est que vous paraissiez aujourd'hui à tout le « monde, tel que vous me paraissez sans cesse à « moi-même. » En disant ces mots, elle le cou« vrait de ces armes brillantes, et ses yeux ver« saient des pleurs qu'elle s'empressait de cacher.

Quand elle le vit saisir les rênes, elle fit écarter les assistans, et lui tint ce discours : « Si ja« mais femme a mille fois plus aimé son époux « qu'elle-même, c'est la vôtre sans doute, et sa « conduite doit vous le prouver mieux que ses « paroles. Eh bien ! malgré la violence de ce sen-

« timent, j'aimerais mieux, et j'en jure par l
« liens qui nous unissent, j'aimerais mieux e
« pirer avec vous dans le sein de l'honneur, qu
« de vivre avec un époux dont j'aurais à partage
« la honte. Souvenez-vous des obligations qu
« nous avons à Cyrus : souvenez-vous que j'étai
« dans les fers, et qu'il m'en a tirée; que j'étais
« exposée à l'insulte, et qu'il a pris ma défense :
« souvenez-vous enfin que je l'ai privé de son
« ami, et qu'il a cru, sur mes promesses, en
« trouver un plus vaillant, et sans doute plus
« fidèle, dans mon cher Abradate. »

Le prince, ravi d'entendre ces paroles, étendit la main sur la tête de son épouse; et levant les « yeux au ciel : « Grands dieux! s'écria-t-il, fai- « tes que je me montre aujourd'hui digne ami de « Cyrus, et surtout digne époux de Panthée. » Aussitôt il s'élança dans le char, sur lequel cette princesse éperdue n'eut que le temps d'appliquer sa bouche tremblante. Dans l'égarement de ses esprits, elle le suivit à pas précipités dans la plaine; mais Abradate s'en étant aperçu, la conjura de se retirer et de s'armer de courage. Ses eunuques et ses femmes s'approchèrent alors, et la dérobèrent aux regards de la multitude, qui, toujours fixés sur elle, n'avaient pu contempler ni la beauté d'Abradate, ni la magnificence de ses vêtemens.

La bataille se donna près du Pactole. L'armée de Crœsus fut entièrement défaite; le vaste em-

pire des Lydiens s'écroula dans un instant, et celui des Perses s'éleva sur ses ruines.

Le jour qui suivit la victoire, Cyrus, étonné de n'avoir pas revu Abradate, en demanda des nouvelles avec inquiétude ; et l'un de ses officiers lui apprit que ce prince, abandonné presque au commencement de l'action par une partie de ses troupes n'en avait pas moins attaqué avec la plus grande valeur la phalange égyptienne ; qu'il avait été tué, après avoir vu périr tous ses amis autour de lui ; que Panthée avait fait transporter son corps sur les bords du Pactole, et qu'elle était occupée à lui élever un tombeau.

Cyrus, pénétré de douleur, ordonne aussitôt de porter en ce lieu les préparatifs des funérailles qu'il destine au héros : il les devance lui-même : il arrive ; il voit la malheureuse Panthée assise par terre auprès du corps sanglant de son mari. Ses yeux se remplissent de larmes : il veut serrer cette main qui vient de combattre pour lui : mais elle reste entre les siennes ; le fer tranchant l'avait abattue au plus fort de la mêlée. L'émotion de Cyrus redouble, et Panthée fait entendre des cris déchirans. Elle reprend la main, et, après l'avoir couverte de larmes abondantes et de baisers enflammés, elle tâche de la rejoindre au reste du bras, et prononce enfin ces mots qui expirent sur ses lèvres : « Eh bien ! Cyrus, vous voyez le malheur « qui me poursuit ; et pourquoi voulez-vous en être « le témoin ? C'est pour moi, c'est pour vous qu'il

« a perdu le jour. Insensée que j'étais, je voulai « qu'il méritât votre estime; et, trop fidèle à me « conseils, il a moins songé à ses intérêts qu'au « vôtres. Il est mort dans le sein de la gloire, je « le sais; mais enfin il est mort, et je vis encore! »

Cyrus, après avoir pleuré quelque temps en silence, lui répondit: « La victoire a couronné sa « vie, et sa fin ne pouvait être plus glorieuse. Ac- « ceptez ces ornemens qui doivent l'accompagner « au tombeau, et ces victimes qu'on doit immoler « en son honneur. J'aurai soin de consacrer à sa « mémoire un monument qui l'éternisera. Quant « à vous, je ne vous abandonnerai point; je res- « pecte trop vos vertus et vos malheurs. Indiquez- « moi seulement les lieux où vous voulez être « conduite. »

Panthée l'ayant assuré qu'il en serait bientôt instruit, et ce prince s'étant retiré, elle fit éloigner ses eunuques, et approcher une femme qui avait élevé son enfance: « Ayez soin, lui dit-elle, dès « que mes yeux seront fermés, de couvrir d'un « même voile le corps de mon époux et le mien. » L'esclave voulut la fléchir par des prières; mais, comme elles ne faisaient qu'irriter une douleur trop légitime, elle s'assit, fondant en larmes, auprès de sa maîtresse. Alors Panthée saisit un poignard, s'en perça le sein, et eut encore la force, en expirant, de poser sa tête sur le cœur de son époux.

Ses femmes et toute sa suite poussèrent aussitôt

des cris de douleur et de désespoir. Trois de ses eunuques s'immolèrent eux-mêmes aux mânes de leur souveraine ; et Cyrus, qui était accouru à la première annonce de ce malheur, pleura de nouveau le sort de ces deux époux, et leur fit élever un tombeau où leurs cendres furent confondues.

CHAPITRE XL.

Voyage de Messénie.

Nous partîmes de Scillonte ; et, après avoir traversé la Triphylie, nous arrivâmes sur les bords de la Néda, qui sépare l'Élide de la Messénie.

Dans le dessein où nous étions de parcourir les côtes de cette dernière province, nous allâmes nous embarquer au port de Cyparissia ; et le lendemain nous abordâmes à Pylos, situé sur le mont Ægalée. Les vaisseaux trouvent une retraite paisible dans sa rade, presque entièrement fermée par l'île Sphactérie. Les environs n'offrent de tous côtés que des bois, des roches escarpées, un terrain stérile, une solitude profonde. Les Lacédémoniens, maîtres de la Messénie pendant la guerre du Péloponèse, les avaient absolument négligés ; mais les Athéniens s'en étant rendus maîtres, se hatèrent de les fortifier, et repoussèrent par mer et par terre les troupes de Lacédémone et celles de leurs

alliés. Depuis cette époque, Pylos, ainsi que tous les lieux où les hommes se sont égorgés, excite la curiosité des voyageurs.

On nous fit voir une statue de la Victoire qu'y laissèrent les Athéniens ; et de là remontant aux siècles lointains, on nous disait que le sage Nestor avait gouverné cette contrée. Nous eûmes beau représenter que, suivant Homère, il régnait dans la Triphylie : pour toute réponse, on nous montra la maison de ce prince, son portrait, et la grotte où il renfermait ses bœufs. Nous voulûmes insister; mais nous nous convainquîmes bientôt que les peuples et les particuliers, fiers de leur origine, n'aiment pas toujours qu'on discute leurs titres.

En continuant de raser la côte jusqu'au *fond du* golfe de Messénie, nous vîmes à Mothone un puits dont l'eau, naturellement imprégnée de particules de poix, a l'odeur et la couleur du baume du Cysique; à Colonides, des habitans qui, sans avoir ni les mœurs ni la langue des Athéniens, prétendent descendre de ce peuple, parce qu'auprès d'Athènes est un bourg nommé Colone; plus loin, un temple d'Apollon, aussi célèbre qu'ancien, où les malades viennent chercher et croient trouver leur guérison; plus loin encore, la ville de Coronée, récemment construite par ordre d'Épaminondas; enfin l'embouchure du Pamisus, où nous entrâmes à pleines voiles : car les vaisseaux peuvent le remonter jusqu'à dix stades.

Ce fleuve est le plus grand de ceux du Péloponèse, quoique depuis sa source jusqu'à la mer on ne compte que cent stades environ. Sa carrière est bornée, mais il la fournit avec distinction : il donne l'idée d'une vie courte et remplie de beaux jours. Ses eaux pures ne semblent couler que pour le bonheur de tout ce qui l'environne. Les meilleurs poissons de la mer s'y plaisent dans toutes les saisons, et, au retour du printemps, ils se hâtent de remonter ce fleuve pour y déposer leur frai.

Pendant que nous abordions, nous vîmes des vaisseaux qui nous parurent de construction étrangère, et qui venaient à rames et à voiles. Ils approchent ; des passagers de tout âge et de tout sexe se précipitent sur le rivage, se prosternent, et s'écrient : Heureux, mille et mille fois heureux le jour qui vous rend à nos désirs ! Nous vous arrosons de nos pleurs, terre chérie que nos pères ont possédée, terre sacrée qui renfermez les cendres de nos pères ! Je m'approchai d'un vieillard qui se nommait Xénoclès, et qui paraissait être le chef de cette multitude ; je lui demandai qui ils étaient, d'où ils venaient. Vous voyez, répondit-il, les descendans de ces Messéniens que la barbarie de Lacédémone força autrefois de quitter leur patrie, et qui, sous la conduite de Comon, un de mes aïeux, se réfugièrent aux extrémités de la Lybie, dans un pays qui n'a point de commerce avec les nations de la Grèce. Nous avons long-temps ignoré qu'Épaminondas avait, il y a environ quinze ans,

rendu la liberté à la Messénie, et rappelé ses anciens habitans. Quand nous en fûmes instruits, des obstacles invincibles nous arrêtèrent. La mort d'Épaminondas suspendit encore notre retour. Nous venons enfin jouir de ses bienfaits.

Nous nous joignîmes à ces étrangers; et, après avoir traversé des plaines fertiles, nous arrivâmes à Messène, située comme Corinthe au pied d'une montagne, et devenue comme cette ville un des boulevards du Péloponèse.

Les murs de Messène, construits de pierres de taille, couronnés de créneaux, et flanqués de tours, sont plus forts et plus élevés que ceux de Byzance, de Rhodes, et des autres villes de la Grèce. Ils embrassent dans leur circuit le mont Ithome. Au dedans, nous vîmes une grande place ornée de temples, de statues, et d'une fontaine abondante. De toutes parts s'élevaient de beaux édifices, et l'on pouvait juger, d'après ces premiers essais, de la magnificence que Messène étalerait dans la suite.

Les nouveaux habitans furent reçus avec autant de distinction que d'empressement; et le lendemain ils allèrent offrir leurs hommages au temple de Jupiter, placé sur le sommet de la montagne, au milieu d'une citadelle qui réunit les ressources de l'art aux avantages de la position.

Le mont est un des plus élevés, et le temple un des plus anciens du Péloponèse; c'est là, dit-

on, que des nymphes prirent soin de l'enfance de Jupiter. La statue de ce dieu, ouvrage d'Agéladas, est déposée dans la maison d'un prêtre qui n'exerce le sacerdoce que pendant une année, et ne l'obtient que par la voie de l'élection. Celui qui l'occupait alors s'appelait Célénus : il avait passé la plus grande partie de sa vie en Sicile.

Ce jour-là même, on célébrait en l'honneur de Jupiter une fête annuelle, qui attire les peuples des provinces voisines. Les flancs de la montagne étaient couverts d'hommes et de femmes qui s'empressaient d'atteindre son sommet. Nous fûmes témoins des cérémonies saintes; nous assistâmes à des combats de musique, institués depuis une longue suite de siècles. La joie des Messéniens de Libye offrait un spectacle touchant, et dont l'intérêt fut augmenté par une circonstance imprévue: Célénus, le prêtre de Jupiter, reconnut un frère dans le chef de ces familles infortunées, et il ne pouvait s'arracher de ses bras. Ils se rappelèrent les funestes circonstances qui les séparèrent autrefois l'un de l'autre. Nous passâmes quelques jours avec ces deux respectables vieillards, avec plusieurs de leurs parens et de leurs amis.

De la maison de Célénus, l'œil pouvait embrasser la Messénie entière, et en suivre les limites dans un espace d'environ huit cents stades. La vue s'étendait au nord, sur l'Arcadie et sur l'Élide, à l'ouest et au sud, sur la mer et sur les îles voisines; à l'est, sur une chaîne de montagnes qui,

sous le nom de Taygète, séparent cette province de celle de Laconie. Elle se reposait ensuite sur le tableau renfermé dans cette enceinte. On nous montrait, à diverses distances, de riches campagnes entrecoupées de collines et de rivières, couvertes de troupeaux et de poulains qui font la richesse des habitans. Je dis alors : Au petit nombre de cultivateurs que nous avons aperçus en venant ici, il me paraît que la population de cette province n'est pas en proportion avec sa fertilité. Ne vous en prenez, répondit Xénoclès, qu'aux barbares dont ces montagnes nous dérobent l'aspect odieux. Pendant quatre siècles entiers, les Lacédémoniens ont ravagé la Messénie, et laissé pour tout partage à ses habitans la guerre ou l'exil, la mort ou l'esclavage.

Nous n'avions qu'une légère idée de ces funestes révolutions; Xénoclès s'en aperçut, il en gémit, et, adressant la parole à son fils : Prenez votre lyre, dit-il, et chantez ces trois élégies conservées dans ma famille, les deux premières composées par Comon, et la troisième par Euclète mon père, pour soulager leur douleur, et perpétuer le souvenir des maux que votre patrie avait essuyés. (7) Le jeune homme obéit, et commença de cette manière.

PREMIÈRE ÉLÉGIE.

Sur la première Guerre de Messénie.

BANNIS de la Grèce, étrangers aux autres peuples, nous ne tenions aux hommes que par la stérile pitié qu'ils daignaient quelquefois accorder à nos malheurs. Qui l'eût dit, qu'après avoir si long-temps erré sur les flots, nous parviendrions au port des Évespérides, dans une contrée que la nature et la paix enrichissent de leurs dons précieux? ici la terre, comblant les vœux du laboureur, rend le centuple des grains qu'on lui confie; des rivières paisibles serpentent dans la plaine, près d'un vallon ombragé de lauriers, de myrtes, de grenadiers et d'arbres de toute espèce. Au delà sont des sables brûlans, des peuples barbares, des animaux féroces : mais nous n'avons rien à redouter; il n'y a point de Lacédémoniens parmi eux.

Les habitans de ces belles retraites, attendris sur nos maux, nous ont généreusement offert un asile. Cependant la douleur consume nos jours, et nos faibles plaisirs rendent nos regrets plus amers. Hélas! combien de fois, errant dans ces vergers délicieux, j'ai senti mes larmes couler au souvenir de la Messénie! O bords fortunés du Pamisus, temples augustes, bois sacrés, campagnes si souvent abreuvées du sang de nos aïeux!

non, je ne saurais vous oublier. Et vous, féroces Spartiates, je vous jure, au nom de cinquante mille Messéniens que vous avez dispersés sur la terre, une haine aussi implacable que votre cruauté; je vous la jure au nom de leurs descendans, au nom des cœurs sensibles de tous les temps et de tous les lieux.

Restes malheureux de tant de héros plus malheureux encore, puissent mes chants, modelés sur ceux de Tyrtée et d'Archiloque, gronder sans cesse à vos oreilles, comme la trompette qui donne le signal au guerrier, comme le tonnerre qui trouble le sommeil du lâche! Puissent-ils, offrant nuit et jour à vos yeux les ombres menaçantes de vos pères, laisser dans vos âmes une blessure qui saigne nuit et jour!

Les Messéniens jouissaient depuis plusieurs siècles d'une tranquillité profonde, sur une terre qui suffisait à leurs besoins, sous les douces influences d'un ciel toujours serein. Ils étaient libres; ils avaient des lois sages, des mœurs simples, des rois qui les aimaient, et des fêtes riantes qui les délassaient de leurs travaux.

Tout à coup l'alliance qui les avait unis avec les Lacédémoniens, reçoit des atteintes mortelles; on s'accuse, on s'aigrit de part et d'autre; aux plaintes succèdent les menaces. L'ambition, jusqu'alors enchaînée par les lois de Lycurgue, saisit ce moment pour briser ses fers, appelle à grands cris l'injustice et la violence, se glisse avec

ce cortège infernal dans le cœur des Spartiates, et leur fait jurer sur les autels, de ne pas déposer les armes jusqu'à ce qu'ils aient asservi la Messénie. Fière de ce premier triomphe, elle les mène à l'un des sommets du mont Taygète, et de là leur montrant les riches campagnes exposées à leurs yeux, elle les introduit dans une place forte qui appartenait à leurs anciens alliés, et qui servait de barrière aux deux empires.

A cette nouvelle, vos aïeux, incapables de supporter un outrage, accourent en foule au palais de nos rois. Euphaès occupait alors le trône : il écoute les avis des principaux de la nation ; sa bouche est l'organe de la sagesse. Il excite l'ardeur des Messéniens, il la suspend jusqu'à ce qu'elle puisse éclater avec succès. Des années entières suffisent à peine pour accoutumer à la discipline un peuple trop familiarisé sans doute avec les douceurs d'une longue paix. Il apprit dans l'intervalle à voir sans murmurer ses moissons enlevées par les Lacédémoniens, à faire lui-même des incursions dans la Laconie.

Deux fois le moment de la vengeance parut s'approcher ; deux fois les forces des deux états luttèrent entre elles : mais la victoire n'osa terminer cette grande querelle, et son indécision accéléra la ruine des Messéniens. Leur armée s'affaiblissait de jour en jour par la perte d'un grand nombre de guerriers, par les garnisons qu'il fallait entretenir dans les différentes places, par

la désertion des esclaves, par une épidémie qui commençait à ravager une contrée autrefois si florissante.

Dans cette extrémité, on résolut de se retrancher sur le mont Ithome, et de consulter l'oracle de Delphes. Les prêtres, et non les dieux, dictèrent cette réponse barbare : Le salut de la Messénie dépend du sacrifice d'une jeune fille tirée au sort, et choisie dans la maison régnante.

D'anciens préjugés ferment les yeux sur l'atrocité de l'obéissance. On apporte l'urne fatale; le sort condamne la fille de Lyciscus, qui la dérobe soudain à tous les regards, et s'enfuit avec elle à Lacédémone. Le guerrier Aristodême s'avance à l'instant; et, malgré le tendre intérêt qui gémit au fond de son cœur, il présente la sienne aux autels. Elle était fiancée à l'un des favoris du roi, qui accourt à sa défense. Il soutient qu'on ne peut sans son aveu disposer de son épouse. Il va plus loin, il flétrit l'innocence pour la sauver, et déclare que l'hymen est consommé. L'horreur de l'imposture, la crainte du déshonneur, l'amour paternel, le salut de la patrie, la sainteté de sa parole, une foule de mouvemens contraires agitent avec tant de violence l'âme d'Aristodême, qu'elle a besoin de se soulager par un coup de désespoir. Il saisit un poignard; sa fille tombe morte à ses pieds; tous les spectateurs frémissent. Le prêtre, insatiable de cruautés, s'écrie : « Ce « n'est pas la piété, c'est la fureur qui a guidé le

« bras du meurtrier; les dieux demandent une « autre victime. » Il en faut une, répond le peuple en fureur; et il se jette sur le malheureux amant, qui aurait péri si le roi n'eût calmé les esprits, en leur persuadant que les conditions de l'oracle étaient remplies.

Sparte s'endurcissait de plus en plus dans ses projets de conquête; elle les annonçait par des hostilités fréquentes, par des combats sanglans. Dans l'une de ces batailles, le roi Euphaès fut tué, et remplacé par Aristodême : dans une autre, où plusieurs peuples du Péloponèse s'étaient joints aux Messéniens, nos ennemis furent battus, et trois cents d'entre eux, pris les armes à la main, arrosèrent nos autels de leur sang.

Le siège d'Ithome continuait avec la même vigueur. Aristodême en prolongeait la durée par sa vigilance, son courage, la confiance de ses troupes, et le cruel souvenir de sa fille. Dans la suite, des oracles imposteurs, des prodiges effrayans ébranlèrent sa constance. Il désespéra du salut de la Messénie; et, s'étant percé de son épée, il rendit les derniers soupirs sur le tombeau de sa fille.

Les assiégés se défendirent encore pendant plusieurs mois; mais, après avoir perdu leurs généraux et leurs braves soldats, se voyant sans provisions et sans ressources, ils abandonnèrent la place. Les uns se retirèrent chez les nations voisines; les autres dans leurs anciennes demeures,

où les vainqueurs les forcèrent de jurer l'exécution des articles suivans : « Vous n'entreprendrez « rien contre notre autorité ; vous cultiverez vos « terres, mais vous nous apporterez tous les ans « la moitié de leur produit. A la mort des rois et « des principaux magistrats de Sparte, vous pa- « raîtrez, hommes et femmes, en habit de deuil. » Telles furent les conditions humiliantes qu'après une guerre de vingt ans Lacédémone prescrivit à vos ancêtres.

SECONDE ÉLÉGIE.

Sur la seconde Guerre de Messénie.

Je rentre dans la carrière ; je vais chanter la gloire d'un héros qui combattit long-temps sur les ruines de sa patrie. Ah ! s'il était permis aux mortels de changer l'ordre des destinées, ses mains triomphantes auraient sans doute réparé les outrages d'une guerre et d'une paix également odieuses.

Quelle paix, juste ciel ! Elle ne cessa, pendant l'espace de trente-neuf ans, d'appesantir un joug de fer sur la tête des vaincus, et de fatiguer leur constance par toutes les formes de la servitude. Assujétis à des travaux pénibles, courbés sous le poids des tributs qu'ils transportaient à Lacédémone, forcés de pleurer aux funérailles de leurs tyrans, et ne pouvant même exhaler une haine impuissante, ils ne laissaient à leurs enfans que

des malheurs à souffrir, et des insultes à venger. Les maux parvinrent au point que les vieillards n'avaient plus rien à craindre de la mort, et les jeunes gens plus rien à espérer de la vie.

Leurs regards toujours attachés à la terre, se levèrent enfin vers Aristomène, qui descendait de nos anciens rois, et qui, dès son aurore, avait montré sur son front, dans ses paroles et dans ses actions, les traits et le caractère d'une grande âme. Ce prince, entouré d'une jeunesse impatiente dont tour à tour il enflammait ou tempérait le courage, interrogea les peuples voisins; et ayant appris que ceux d'Argos et d'Arcadie étaient disposés à lui fournir des secours, il souleva sa nation; et dès ce moment elle fit entendre les cris de l'oppression et de la liberté.

Le premier combat se donna dans un bourg de la Messénie. Le succès en fut douteux. Aristomène y fit tellement briller sa valeur, que d'une commune voix on le proclama roi sur le champ de bataille; mais il refusa un honneur auquel il avait des droits par sa naissance, et encore plus par ses vertus.

Placé à la tête des troupes, il voulut effrayer les Spartiates par un coup d'éclat, et déposer dans le sein de leur capitale le gage de la haine qu'il leur avait vouée depuis son enfance. Il se rend à Lacédémone; il pénètre furtivement dans le temple de Minerve, et suspend au mur un bouclier sur lequel étaient écrits ces mots: «C'est des dé-

« pouilles des Lacédémoniens qu'Aristomène a « consacré ce monument à la déesse. »

Sparte, conformément à la réponse de l'oracle de Delphes, demandait alors aux Athéniens un chef pour la diriger dans cette guerre. Athènes, qui craignit de concourir à l'agrandissement de sa rivale, lui proposa Tyrtée, poëte obscur, qui rachetait les désagrémens de sa figure et les disgràces de la fortune, par un talent sublime que les Athéniens regardaient comme une espèce de frénésie.

Tyrtée, appelé au secours d'une nation guerrière qui le mit bientôt au nombre de ses citoyens, sentit ses esprits s'élever, et s'abandonna tout entier à sa haute destinée. Ses chants enflammés inspiraient le mépris des dangers et de la mort; il les fit entendre, et les Lacédémoniens volèrent au combat.

Ce n'est pas avec des couleurs communes qu'on doit exprimer la rage sanguinaire qui anima les deux nations; il faut en créer de nouvelles. Telles que les feux du tonnerre, lorsqu'ils tombent dans les gouffres de l'Etna, et les embrasent : le volcan s'ébranle et mugit; il soulève ses flots bouillonnans; il les vomit de ses flancs qu'il entr'ouvre; il les lance contre les cieux qu'il ose braver : indignée de son audace, la foudre, chargée de nouveaux feux qu'elle a puisés dans la nue, redescend plus vite que l'éclair, frappe à coups redoublés le sommet de la montagne; et, après avoir fait

voler en éclats ses roches fumantes, elle impose silence à l'abîme, et le laisse couvert de cendres et de ruines éternelles : tel Aristomène, à la tête des jeunes Messéniens, fond avec impétuosité sur l'élite des Spartiates, commandée par le roi Anaxandre. Ses guerriers, à son exemple, s'élancent comme des lions ardens; mais leurs efforts se brisent contre cette masse immobile et hérissée de fers, où les passions les plus violentes se sont enflammées, et d'où les traits de la mort s'échappent sans interruption. Couverts de sang et de blessures, ils désespéraient de vaincre, lorsqu'Aristomène, se multipliant dans lui-même et dans ses soldats, fait plier le brave Anaxandre et sa redoutable cohorte; parcourt rapidement les bataillons ennemis; écarte les uns par sa valeur et les autres par sa présence; les disperse, les poursuit, et les laisse dans leur camp, ensevelis dans une consternation profonde.

Les femmes de Messénie célébrèrent cette victoire par des chants que nous répétons encore. Leurs époux levèrent une tête altière, et sur leur front menaçant le dieu de la guerre imprima la vengeance et l'audace.

Ce serait à toi maintenant, déesse de mémoire, de nous dire comment de si beaux jours se couvrirent tout à coup d'un voile épais et sombre; mais tes tableaux n'offrent presque toujours que des traits informes et des couleurs éteintes: les années ne ramènent dans le présent que les débris

des faits mémorables ; semblables aux flots qui ne vomissent sur le rivage que les restes d'un vaisseau autrefois souverain des mers. Écoutez, jeunes Messéniens, un témoin plus fidèle et plus respectable : je le vis, j'entendis sa voix au milieu de cette nuit orageuse qui dispersa la flotte que je conduisais en Lybie.

Jeté sur les côtes inconnues de l'île de Rhodes, je m'écriai : O terre ! tu nous serviras du moins de tombeau, et nos os ne seront point foulés par les Lacédémoniens. A ce nom fatal, je vis des tourbillons de flamme et de fumée s'échapper d'un monument funèbre placé à mes côtés, et du fond de la tombe s'élever une ombre qui proféra ces paroles : Quel est donc ce mortel qui vient troubler le repos d'Aristomène, et rallumer dans ses cendres la haine qu'il conserve encore contre une nation barbare ? C'est un Messénien, répondis-je avec transport ; c'est Comon, c'est l'héritier d'une famille autrefois unie avec la vôtre. O Aristomène ! ô le plus grand des mortels ! il m'est donc permis de vous voir et de vous entendre ! O dieux ! je vous bénis pour la première fois de ma vie, d'avoir conduit à Rhodes Comon et son infortune. Mon fils, répondit le héros, tu les béniras toute ta vie. Ils m'avaient annoncé ton arrivée, et ils me permettent de te révéler les secrets de leur haute sagesse. Le temps approche, où, telle que l'astre du jour, lorsque du sein d'une nuée épaisse il sort étincelant de lumière, la Messénie reparaîtra sur

la scène du monde avec un nouvel éclat : le ciel par des avis secrets guidera le héros qui doit opérer ce prodige ; mais le destin nous dérobe le moment de l'exécution. Adieu, tu peux partir. Tes compagnons t'attendent en Libye ; porte-leur ces grandes nouvelles.

Arrêtez, ombre généreuse, repris-je aussitôt, daignez ajouter à de si douces espérances, des consolations plus douces encore. Nos pères furent malheureux ; il est si facile de les croire coupables ! Le temps a dévoré les titres de leur innocence, et de tous côtés les nations laissent éclater des soupçons qui nous humilient. Aristomène trahi, errant seul de ville en ville, mourant seul dans l'île de Rhodes, est un spectacle offensant pour l'honneur des Messéniens.

Va, pars, vole, mon fils, répondit le héros en élevant la voix ; dis à toute la terre que la valeur de vos pères fut plus ardente que les feux de la canicule, leurs vertus plus pures que la clarté des cieux ; et si les hommes sont encore sensibles à la pitié, arrache-leur des larmes par le récit de nos infortunes. Ecoute-moi.

Sparte ne pouvait supporter la honte de sa défaite ; elle dit à ses guerriers : Vengez-moi ; à ses esclaves : Protégez-moi ; à un esclave plus vil que les siens, et dont la tête était ornée du diadème : Trahis tes alliés. C'était Aristocrate qui régnait sur la puissante nation des Arcadiens ; il avait joint ses troupes aux nôtres.

Les deux armées s'approchèrent comme deux orages qui vont se disputer l'empire des airs. *A* l'aspect de leurs vainqueurs, les ennemis cherchent vainement au fond de leur cœur un reste de courage; et dans leurs regards inquiets, se peint l'intérêt sordide de la vie. Tyrtée se présente alors aux soldats, avec la confiance et l'autorité d'un homme qui tient dans ses mains le salut de la patrie. Des peintures vives et animées brillent successivement à leurs yeux. L'image d'un héros qui vient de repousser l'ennemi, ce mélange confus de cris de joie et d'attendrissement qui honorent son triomphe, ce respect qu'inspire à jamais sa présence, ce repos honorable dont il jouit dans sa vieillesse, l'image plus touchante d'un jeune guerrier expirant dans le champ de la gloire, les cérémonies augustes qui accompagnent ses funérailles, les regrets et les gémissemens d'un peuple entier à l'aspect de son cercueil, les vieillards, les femmes, les enfans qui pleurent et se roulent autour de son tombeau, les honneurs immortels attachés à sa mémoire, tant d'objets et de sentimens divers, retracés avec une éloquence impétueuse, et dans un mouvement rapide, embrasent les soldats d'une ardeur jusqu'alors inconnue. Ils attachent à leurs bras leurs noms et ceux de leurs familles; trop heureux s'ils obtiennent une sépulture distinguée, si la postérité peut dire un jour en les nommant: Les voilà ceux qui sont morts pour la patrie!

Tandis qu'un poëte excitait cette révolution dans l'armée lacédémonienne, un roi consommait sa perfidie dans la nôtre. Des rumeurs sinistres, semées par son ordre, avaient préparé à l'avilissement ses troupes effrayées : le signal de la bataille devient le signal de leur fuite. Aristocrate les conduit lui-même dans la route de l'infamie; et cette route, il la trace à travers nos bataillons, au moment fatal où ils avaient à soutenir tout l'effort de la phalange ennemie. Dans un clin-d'œil, l'élite de nos guerriers fut égorgée, et la Messénie asservie. Non, elle ne le fut pas; la liberté s'était réservé un asile sur le mont Ira. Là s'étaient rendus et les soldats échappés au carnage, et les citoyens jaloux d'échapper à la servitude. Les vainqueurs formèrent une enceinte au pied de la montagne. Ils nous voyaient avec effroi au dessus de leurs têtes, comme les pâles matelots, lorsqu'ils aperçoivent à l'horison ces sombres nuées qui portent les tempêtes dans leur sein.

Alors commença ce siège moins célèbre, aussi digne d'être célébré que celui d'Ilion; alors se reproduisirent ou se réalisèrent tous les exploits des anciens héros : les rigueurs des saisons, onze fois renouvelées, ne purent jamais lasser la féroce obstination des assiégeans, ni la fermeté inébranlable des assiégés.

Trois cents Messéniens d'une valeur distinguée m'accompagnaient dans mes courses : nous franchissions aisément la barrière placée au pied de

la montagne, et nous portions la terreur jusqu'aux environs de Sparte. Un jour, chargés de butin, nous fûmes entourés de l'armée ennemie. Nous fondîmes sur elle sans espoir de la vaincre. Bientôt atteint d'un coup mortel, je perdis l'usage de mes sens; et plût aux dieux qu'il ne m'eût jamais été rendu! Quel réveil, juste ciel! s'il eût tout à coup offert à mes yeux le noir Tartare, il m'eût inspiré moins d'horreur.

Je me trouvai sur un tas de morts et de mourans, dans un séjour ténébreux, où l'on n'entendait que des cris déchirans, des sanglots étouffés: c'étaient mes compagnons, mes amis. Ils avaient été jetés avant moi dans une fosse profonde. Je les appelais; nous pleurions ensemble; ma présence semblait adoucir leurs peines. Celui que j'aimais le mieux, ô souvenir cruel! ô trop funeste image! ô mon fils! tu ne saurais m'écouter sans frémir: c'était un de tes proches parens. Je reconnus, à quelques mots échappés de sa bouche, que ma chute avait hâté le moment de sa mort. Je le pressais entre mes bras; je le couvrais de larmes brûlantes; et n'ayant pu arrêter le dernier souffle de vie errant sur ses lèvres, mon âme, durcie par l'excès de la douleur, cessa de se soulager par des plaintes et des pleurs. Mes amis expiraient successivement autour de moi. Aux divers accens de leurs voix affaiblies, je présageais le nombre des instans qui leur restaient à vivre; je voyais froidement arriver celui qui terminait leurs maux.

J'entendis enfin le dernier soupir du dernier d'entre eux ; et le silence du tombeau règna dans l'abîme.

Le soleil avait trois fois recommencé sa carrière depuis que je n'étais plus compté parmi les vivans. Immobile, étendu sur le lit de douleur, enveloppé de mon manteau, j'attendais avec impatience cette mort qui mettait ses faveurs à si haut prix, lorsqu'un bruit léger vint frapper mon oreille : c'était un animal sauvage, qui s'était introduit dans le souterrain par une issue secrète. Je le saisis : il voulut s'échapper ; je me traînai après lui. J'ignore quel dessein m'animait alors ; car la vie me paraissait le plus cruel des supplices. Un dieu sans doute dirigeait mes mouvemens, et me donnait des forces. Je rampai long-temps dans des détours obliques ; j'entrevis la lumière ; je rendis la liberté à mon guide, et, continuant à m'ouvrir un passage, je sortis de la région des ténèbres. Je trouvai les Messéniens occupés à pleurer ma perte. A mon aspect, la montagne tressaillit de cris de joie ; au récit de mes souffrances, de cris d'indignation.

La vengeance les suivit de près : elle fut cruelle comme celle des dieux. La Messénie, la Laconie, étaient le jour, la nuit, infestées par des ennemis affamés les uns des autres. Les Spartiates se répandaient dans la plaine, comme la flamme qui dévore les moissons ; nous, comme un torrent qui détruit et les moissons et la flamme. Un avis secret nous apprit que les Corinthiens venaient au

secours de Lacédémone; nous nous glissâmes dans leur camp à la faveur des ténèbres, et ils passèrent des bras du sommeil dans ceux de la mort. Vains exploits! trompeuses espérances! Du trésor immense des années et des siècles, le temps fait sortir, au moment précis, ces grandes révolutions conçues dans le sein de l'éternité, et quelquefois annoncées par des oracles. Celui de Delphes avait attaché notre perte à des présages qui se vérifièrent; et le devin Théoclus m'avertit que nous touchions au dénoûment de tant de scènes sanglantes.

Un berger, autrefois esclave d'Empéramus, général des Lacédémoniens, conduisait tous les jours son troupeau sur les bords de la Néda, qui coule au pied du mont Ira. Il aimait une Messénienne dont la maison était située sur le penchant de la montagne, et qui le recevait chez elle toutes les fois que son mari était en faction dans notre camp. Une nuit, pendant un orage affreux, le Messénien paraît tout à coup, et raconte à sa femme, étonnée de son retour, que la tempête et l'obscurité mettent la place à l'abri d'un coup de main, que les postes sont abandonnés, et qu'une blessure me retient au lit. Le berger, qui s'était dérobé aux regards du Messénien, entend ce récit, le rapporte sur-le-champ au général lacédémonien.

Épuisé de douleur et de fatigue, j'avais abandonné mes sens aux douceurs du sommeil, lorsque le génie de la Messénie m'apparut en long habit

le deuil, et la tête couverte d'un voile : Tu dors, Aristomène, me dit-il, tu dors, et déjà les échelles menaçantes se hérissent autour de la place ; déjà les jeunes Spartiates s'élèvent dans les airs à l'appui de ces frêles machines : le génie de Lacédémone l'emporte sur moi ; je l'ai vu du haut des murs appeler ses farouches guerriers, leur tendre la main et leur assigner des postes.

Je m'éveillai en sursaut l'âme oppressée, l'esprit égaré, et dans le même saisissement que si la foudre était tombée à mes côtés. Je me jette sur mes armes ; mon fils arrive. Où sont les Lacédémoniens ? — Dans la place, aux pieds des remparts ; étonnés de leur audace, ils n'osent avancer. C'est assez, repris-je ; suivez-moi. Nous trouvons sur nos pas Théoclus l'interprète des dieux, le vaillant Manticlus son fils, d'autres chefs qui se joignent à nous. Courez, leur dis-je, répandre l'alarme ; annoncez aux Messéniens qu'à la pointe du jour ils verront leurs généraux au milieu des ennemis.

Ce moment fatal arrive : les rues, les maisons, les temples, inondés de sang, retentissent de cris épouvantables. Les Messéniens ne pouvant plus entendre ma voix, n'écoutent que leur fureur. Les femmes les animent au combat, s'arment elles-mêmes de mille instrumens de mort, se précipitent sur l'ennemi, et tombent en expirant sur les corps de leurs époux et de leurs enfans.

Pendant trois jours ces scènes cruelles se renouvelèrent à chaque pas, à chaque moment, à la

lueur sombre des éclairs, au bruit sourd et continu de la foudre, les Lacedémoniens, supérieurs en nombre, prenant tour à tour de nouvelles forces dans des intervalles de repos; les Messéniens combattant sans interruption, luttant à la fois contre la faim, la soif, le sommeil, et le fer de l'ennemi.

Sur la fin du troisième jour, le devin Théoclus m'adressant la parole : « Eh ! de quoi, me dit-il, « vous serviront tant de courage et de travaux ? « C'en est fait de la Messénie, les dieux ont résolu « sa perte. Sauvez-vous, Aristomène; sauvez nos « malheureux amis, c'est à moi de m'ensevelir « sous les ruines de ma patrie. » Il dit, et, se jetant dans la mêlée, il meurt libre et couvert de gloire.

Il m'eût été facile de l'imiter; mais, soumis à la volonté des dieux, je crus que ma vie pouvait être nécessaire à tant d'innocentes victimes que le fer allait égorger. Je rassemblai les femmes et les enfans, je les entourai de soldats. Les ennemis, persuadés que nous méditions une retraite, ouvrirent leurs rangs, et nous laissèrent paisiblement arriver sur les terres des Arcadiens. Je ne parlerai ni du dessein que je formai de marcher à Lacédémone, et de la surprendre pendant que ses soldats s'enrichissaient de nos dépouilles sur le mont Ira; ni de la perfidie du roi Aristocrate qui révéla notre secret aux Lacédémoniens. Le traitre ! il fut convaincu devant l'assemblée de sa nation : ses sujets devinrent ses bourreaux; il expira sous une grêle

de traits ; son corps fut porté dans une terre étrangère, et l'on dressa une colonne qui attestait son infamie et son supplice.

Par ce coup imprévu la fortune s'expliquait assez hautement : il ne s'agissait plus de la fléchir, mais de me mesurer seul avec elle, en n'exposant que ma tête à ses coups. Je donnai des larmes aux Messéniens qui n'avaient pas pu me joindre ; je me refusai à celles des Messéniens qui m'avaient suivi. Ils voulaient m'accompagner aux climats les plus éloignés ; les Arcadiens voulaient partager leurs terres avec eux : je rejetai toutes ces offres : mes fidèles compagnons, confondus avec une nation nombreuse, auraient perdu leur nom et le souvenir de leurs maux. Je leur donnai mon fils, un autre moi-même ; ils allèrent sous sa conduite en Sicile, où ils seront en dépôt jusqu'au jour des vengeances. (8)

Après cette cruelle séparation, n'ayant plus rien à craindre, et cherchant partout des ennemis aux Lacédémoniens, je parcourus les nations voisines. J'avais enfin résolu de me rendre en Asie, et d'intéresser à nos malheurs les puissantes nations des Lydiens et des Mèdes. La mort qui me surprit à Rhodes, arrêta des projets qui, en attirant ces peuples dans le Péloponèse, auraient peut-être changé la face de cette partie de la Grèce.

A ces mots, le héros se tut, et descendit dans la nuit du tombeau. Je partis le lendemain pour la Libye.

TROISIÈME ÉLÉGIE.

Sur la troisième Guerre de Messénie.

Que le souvenir de ma patrie est pénible et douloureux ! il a l'amertume de l'absinthe et le fil tranchant de l'épée ; il me rend insensible au plaisir et au danger. J'ai prévenu ce matin le lever du soleil : mes pas incertains m'ont égaré dans la campagne ; la fraîcheur de l'aurore ne charmait plus mes sens. Deux lions énormès se sont élancés d'une forêt voisine ; leur vue ne m'inspirait aucun effroi. Je ne les insultai point : ils se sont écartés. Cruels Spartiates ! que vous avaient fait nos pères ? Après la prise d'Ira, vous leur distribuâtes des supplices, et, dans l'ivresse du succès, vous voulûtes qu'ils fussent tous malheureux de votre joie.

Aristomène nous a promis un avenir plus favorable ; mais qui pourra jamais étouffer dans nos cœurs le sentiment des maux dont nous avons entendu le récit, dont nous avons été les victimes ? Vous fûtes heureux, Aristomène, de n'en avoir pas été le témoin. Vous ne vîtes pas les habitans de la Messénie traînés à la mort comme des scélérats, vendus comme de vils troupeaux. Vous n'avez pas vu leurs descendans ne transmettre pendant deux siècles à leurs fils que l'opprobre de la naissance. Reposez tranquillement dans le

tombeau, ombre du plus grand des humains, et souffrez que je consigne à la postérité les derniers forfaits des Lacédémoniens.

Leurs magistrats, ennemis du ciel ainsi que de la terre, font mourir des supplians qu'ils arrachent du temple de Neptune. Ce dieu irrité frappe de son trident les côtes de Laconie. La terre ébranlée, des abîmes entr'ouverts, un des sommets du mont Taygète roulant dans les vallées, Sparte renversée de fond en comble, et cinq maisons seules épargnées, plus de vingt mille hommes écrasés sous ses ruines : voilà le signal de notre délivrance, s'écrie à la fois une multitude d'esclaves. Insensés! ils courent à Lacédémone sans ordre et sans chef : à l'aspect d'un corps de Spartiates qu'a rassemblé le roi Archidamus, ils s'arrêtent comme les vents déchaînés par Éole lorsque le dieu des mers leur apparaît : à la vue des Athéniens et des différentes nations qui viennent au secours des Lacédémoniens, la plupart se dissipent comme les vapeurs grossières d'un marais aux premiers rayons du soleil. Mais ce n'est pas en vain que les Messéniens ont pris les armes; un long esclavage n'a point altéré le sang généreux qui coule dans leurs veines; et, tels que l'aigle captif qui, après avoir rompu ses liens, prend son essor vers les cieux, ils se retirent sur le mont Ithome, et repoussent avec vigueur les attaques réitérées des lacédémoniens, bientôt réduits à rappeler les troupes de leurs alliés.

Là paraissent ces Athéniens si exercés dans la conduite des sièges. C'est Cimon qui les commande, Cimon que la victoire a souvent couronné d'un laurier immortel : l'éclat de sa gloire et la valeur de ses troupes inspirent de la crainte aux assiégés, de la terreur aux Lacédémoniens. On ose soupçonner ce grand homme de tramer une perfidie; on l'invite, sous les plus frivoles prétextes, à ramener son armée dans l'Attique. Il part : la Discorde, qui planait sur l'enceinte du camp, s'arrête, prévoit les calamités prêtes à fondre sur la Grèce, et, secouant sa tête hérissée de serpens, elle pousse des hurlemens de joie, d'où s'échappent ces terribles paroles :

Sparte, Sparte, qui ne sais payer les services qu'avec des outrages! contemple ces guerriers qui reprennent le chemin de leur patrie, la honte sur le front et la douleur dans l'âme. Ce sont les mêmes qui, mêlés dernièrement avec les tiens, défirent les Perses à Platée. Ils accouraient à ta défense, et tu les as couverts d'infamie : tu ne les verras plus que parmi tes ennemis. Athènes, blessée dans son orgueil, armera contre toi les nations. Tu les soulèveras contre elle. Ta puissance et la sienne se heurteront sans cesse, comme ces vents impétueux qui se brisent dans la nue. Les guerres enfanteront des guerres. Les trèves ne seront que des suspensions de fureur. Je marcherai avec les Euménides à la tête des armées : de nos torches ardentes nous ferons pleuvoir sur vous la

peste, la famine, la violence, la perfidie, tous les fléaux du courroux céleste et des passions humaines. Je me vengerai de tes antiques vertus, et je me jouerai de tes défaites ainsi que de tes victoires. J'éleverai, j'abaisserai ta rivale. Je te verrai à ses genoux frapper la terre de ton front humilié. Tu lui demanderas la paix, et la paix te sera refusée. Tu détruiras ses murs, tu la fouleras aux pieds, et vous tomberez toutes deux à la fois, comme deux tigres qui, après s'être déchiré les entrailles, expirent à côté l'un de l'autre. Alors je t'enfoncerai si avant dans la poussière, que le voyageur, ne pouvant distinguer tes traits, sera forcé de se baisser pour te reconnaître.

Maintenant voici le signe frappant qui te garantira l'effet de mes paroles. Tu prendras Ithome dans la dixième année du siège. Tu voudras exterminer les Messéniens; mais les dieux, qui les réservent pour accélérer ta ruine, arrêteront ce projet sanguinaire. Tu leur laisseras la vie, à condition qu'ils en jouiront dans un autre climat, et qu'ils seront mis aux fers, s'ils osent reparaître dans leur patrie. Quand cette prédiction sera accomplie, souviens-toi des autres, et tremble.

Ainsi parla le génie malfaisant qui étend son pouvoir depuis les cieux jusqu'aux enfers. Bientôt après nous sortîmes d'Ithome. J'étais encore dans ma plus tendre enfance. L'image de cette fuite précipitée est empreinte dans mon esprit en traits ineffaçables; je les vois toujours ces scènes

d'horreur et d'attendrissement qui s'offraient à mes regards : une nation entière chassée de ses foyers, errante au hasard chez des peuples épouvantés de ses malheurs qu'ils n'osent soulager; des guerriers couverts de blessures, portant sur leurs épaules les auteurs de leurs jours; des femmes assises par terre, expirant de faiblesse avec les enfans qu'elles serrent entre leurs bras ; ici, des larmes, des gémissemens, les plus fortes expressions du désespoir; là, une douleur muette, un silence effrayant. Si l'on donnait ces tableaux à peindre au plus cruel des Spartiates, un reste de pitié ferait tomber le pinceau de ses mains.

Après des courses longues et pénibles, nous nous traînâmes jusqu'à Naupacte, ville située sur la mer de Crissa. Elle appartenait aux Athéniens : ils nous la cédèrent. Nous signalâmes plus d'une fois notre valeur contre les ennemis de ce peuple généreux. Moi-même, pendant la guerre du Péloponèse, je parus avec un détachement sur les côtes de Messénie. Je ravageai ce pays, et coûtai des larmes de rage à nos barbares persécuteurs : mais les dieux mêlent toujours un poison secret à leurs faveurs, et souvent l'espérance n'est qu'un piège qu'ils tendent aux malheureux. Nous commencions à jouir d'un sort tranquille, lorsque la flotte de Lacédémone triompha de celle d'Athènes, et vint nous insulter à Naupacte. Nous montâmes à l'instant sur nos vaisseaux ; on n'invoqua des deux côtés d'autre divinité que la Haine. Ja-

mais la victoire ne s'abreuva de plus de sang impur, de plus de sang innocent. Mais que peut la valeur la plus intrépide contre l'excessive supériorité du nombre ? Nous fûmes vaincus et chassés de la Grèce, comme nous l'avions été du Péloponèse : la plupart se sauvèrent en Italie et en Sicile. Trois mille hommes me confièrent leur destinée ; je les menai, à travers les tempêtes et les écueils, sur ces rivages que nos chants funèbres ne cesseront de faire retentir.

C'est ainsi que finit la troisième élégie. Le jeune homme quitta sa lyre ; et son père Xénoclès ajouta que, peu de temps après l'arrivée des Messéniens en Lybie, une sédition s'étant élevée à Cyrène, capitale de ce canton, ils se joignirent aux exilés, et périrent pour la plupart dans une bataille. Il demanda ensuite comment s'était opérée la révolution qui l'amenait en Messénie.

Célénus répondit : Les Thébains, sous la conduite d'Épaminondas, avaient battu les Lacédémoniens à Leuctres en Béotie. Pour affaiblir à jamais leur puissance, et les mettre hors d'état de tenter des expéditions lointaines, ce grand homme conçut le projet de placer auprès d'eux un ennemi qui aurait de grandes injures à venger. Il envoya de tous côtés inviter les Messéniens à revoir la patrie de leurs pères. Nous volâmes à sa voix : je le trouvai à la tête d'une armée formidable, entouré d'architectes qui traçaient le plan

d'une ville au pied de cette montagne. Un moment après le général des Argiens s'étant approché, lui présenta une urne d'airain, que sur la foi d'un songe il avait tirée de la terre, sous un lierre et un myrte qui entrelaçaient leurs faibles rameaux. Épaminondas l'ayant ouverte, y trouva des feuilles de plomb, roulées en forme de volume, où l'on avait anciennement tracé les rites du culte de Cérès et de Proserpine. Il reconnut le monument auquel était attaché le destin de la Messénie, et qu'Aristomène avait enseveli dans le lieu le moins fréquenté du mont Ithome. Cette découverte, et la réponse favorable des augures, imprimèrent un caractère religieux à son entreprise, d'ailleurs puissamment secondé par les nations voisines, de tout temps jalouses de Lacédémone.

Le jour de la consécration de la ville, les troupes s'étant réunies, les Arcadiens présentèrent les victimes : ceux de Thèbes, d'Argos et de la Messénie, offrirent séparément leurs hommages à leurs divinités tutélaires : tous ensemble appelèrent les héros de la contrée, et les supplièrent de venir prendre possession de leur nouvelle demeure. Parmi ces noms précieux à la nation, celui d'Aristomène excita des applaudissemens universels. Les sacrifices et les prières remplirent les momens de la première journée : dans les suivantes, on jeta, au son de la flûte, les fondemens des murs, des temples et des maisons. La ville fut achevée en peu de temps, et reçut le nom de Messène.

D'autres peuples, ajouta Célénus, ont erré long-temps éloignés de leur patrie; aucun n'a souffert un si long exil : et cependant nous avons conservé sans altération la langue et les coutumes de nos ancêtres. Je dirai même que nos revers nous ont rendu plus sensibles. Les Lacédémoniens avaient livré quelques-unes de nos villes à des étrangers qui, à notre retour, ont imploré notre pitié : peut-être avaient-ils des titres pour l'obtenir; mais, quand ils n'en auraient pas eu, comment la refuser aux malheureux?

Hélas! reprit Xénoclès, c'est ce caractère si doux et si humain qui nous perdit autrefois. Voisins des Lacédémoniens et des Arcadiens, nos aïeux ne succombèrent sous la haine des premiers, que pour avoir négligé l'amitié des seconds. Ils ignoraient sans doute que l'ambition du repos exige autant d'activité que celle des conquêtes.

Je fis aux Messéniens plusieurs questions sur l'état des sciences et des arts; ils n'ont jamais eu le temps de s'y livrer : sur leur gouvernement actuel; il n'avait pas encore pris une forme constante; sur celui qui subsistait pendant leurs guerres avec les Lacédémoniens; c'était un mélange de royauté et d'oligarchie, mais les affaires se traitaient dans l'assemblée générale de la nation : sur l'origine de la dernière maison régnante; on la rapporte à Cresphonte qui vint au Péloponèse avec les autres Héraclides, quatre-vingts ans après la guerre de Troie. La Messénie lui échut en par-

tage. Il épousa Mérope, fille du roi d'Arcadie, et fut assassiné avec presque tous ses enfans par les principaux de sa cour; pour avoir trop aimé le peuple. L'histoire s'est fait un devoir de consacrer sa mémoire, et de condamner à l'exécration celle de ses assassins.

Nous sortîmes de Messène; et après avoir traversé le Pamisus, nous visitâmes la côte orientale de la province. Ici, comme dans le reste de la Grèce, le voyageur est obligé d'essuyer à chaque pas les généalogies des dieux confondues avec celle des hommes. Point de ville, de fleuve, de fontaine, de bois, de montagne, qui ne porte le nom d'une nymphe, d'un héros, d'un personnage plus célèbre aujourd'hui qu'il ne le fut de son temps.

Parmi les familles nombreuses qui possédaient autrefois de petits états en Messénie, celle d'Esculape obtient dans l'opinion publique un rang distingué. Dans la ville d'Abia, on nous montrait son temple; à Gérénia, le tombeau de Machaon son fils; à Phéræ, le temple de Nicomaque et de Gorgasus ses petits-fils, à tous momens honorés par des sacrifices, par des offrandes, par l'affluence des malades de toute espèce.

Pendant qu'on nous racontait quantité de guérisons miraculeuses, un de ces infortunés, près de rendre le dernier soupir, disait: J'avais à peine reçu le jour, que mes parens allèrent s'établir aux sources du Pamisus, où l'on prétend que les

eaux de ce fleuve sont très-salutaires pour les maladies des enfans ; j'ai passé ma vie auprès des divinités bienfaisantes qui distribuent la santé aux mortels, tantôt dans le temple d'Apollon près de la ville de Coronée, tantôt dans les lieux où je me trouve aujourd'hui, me soumettant aux cérémonies prescrites, et n'épargnant ni victimes ni présens : on m'a toujours assuré que j'étais guéri, et je me meurs. Il expira le lendemain.

CHAPITRE XLI.

Voyage de Laconie.

Nous nous embarquâmes à Phéræ, sur un vaisseau qui faisait voile pour le port de Scandée, dans la petite île de Cythère située à l'extrémité de la Laconie. C'est à ce port qu'abordent fréquemment les vaisseaux marchands qui viennent d'Égypte et d'Afrique : de là on monte à la ville, où les Lacédémoniens entretiennent une garnison : ils envoient de plus tous les ans dans l'île un magistrat pour la gouverner.

Nous étions jeunes, et déjà familiarisés avec quelques passagers de notre âge. Le nom de Cythère réveillait dans nos esprits des idées riantes ; c'est là que, de temps immémorial, subsiste avec éclat le plus ancien et le plus respecté des temples con-

sacrés à Vénus; c'est là qu'elle se montra pour la première fois aux mortels, et que les Amours prirent avec elle possession de cette terre, embellie encore aujourd'hui des fleurs qui se hâtaient d'éclore en sa présence. Dès-lors on y connut le charme des doux entretiens et du tendre sourire. Ah! sans doute que dans cette région fortunée les cœurs ne cherchent qu'à s'unir, et que ses habitans passent leurs jours dans l'abondance et dans les plaisirs.

Le capitaine, qui nous écoutait avec la plus grande surprise, nous dit froidement : Ils mangent des figues et des fromages cuits : ils ont aussi du vin et du miel, mais ils n'obtiennent rien de la terre qu'à la sueur de leur front; car c'est un sol aride et hérissé de rochers. D'ailleurs ils aiment si fort l'argent, qu'ils ne connaissent guère le tendre sourire. J'ai vu leur vieux temple, bâti autrefois par les Phéniciens en l'honneur de Vénus Uranie : sa statue ne saurait inspirer des désirs; elle est couverte d'armes depuis la tête jusqu'aux pieds. On m'a dit comme à vous, qu'en sortant de la mer la déesse descendit dans cette île; mais on m'a dit de plus qu'elle s'enfuit aussitôt en Chypre.

De ces dernières paroles, nous conclûmes que des Phéniciens, ayant traversé les mers, abordèrent au port de Scandée; qu'ils y apportèrent le culte de Vénus; que ce culte s'étendit aux pays voisins, et que de là naquirent ces fables absurdes, la naissance de Vénus, sa sortie du sein des flots, son arrivée à Cythère.

Au lieu de suivre notre capitaine dans cette île, nous le priâmes de nous laisser à Ténare, ville de Laconie, dont le port est assez grand pour contenir beaucoup de vaisseaux : elle est située auprès du cap du même nom, surmonté d'un temple, comme le sont les principaux promontoires de la Grèce. Ces objets de vénération attirent les vœux et les offrandes des matelots. Celui de Ténare, dédié à Neptune, entouré d'un bois sacré qui sert d'asile aux coupables : la statue du dieu est à l'entrée ; au fond s'ouvre une caverne immense, et très-renommée parmi les Grecs.

On présume qu'elle fut d'abord le repaire d'un serpent énorme qu'Hercule fit tomber sous ses coups, que l'on avait confondu avec le chien de Pluton, parce que ses blessures étaient mortelles. Cette idée se joignit à celle où l'on était déjà, que l'antre conduisait aux royaumes sombres, par des souterrains dont il nous fut impossible, en les visitant, d'apercevoir les avenues.

Vous voyez, disait le prêtre, une des bouches de l'enfer. Il en existe de semblables en différens endroits, comme dans la ville d'Hermione en Argolide, d'Héraclée au Pont, d'Aorne en Épire, de Cumes auprès de Naples ; mais, malgré les prétentions de ces peuples, nous soutenons que c'est par cet antre sombre qu'Hercule ramena le Cerbère, et Orphée son épouse.

Ces traditions doivent moins nous intéresser, qu'un usage dont je vais parler. A cette caverne

est attaché un privilège dont jouissent plusieurs autres villes; nos devins y viennent évoquer les ombres tranquilles des morts, ou repousser au fond des enfers celles qui troublent le repos des vivans. Des cérémonies saintes opèrent ces effets merveilleux. On emploie d'abord les sacrifices, les libations, les prières, les formules mystérieuses : il faut ensuite passer la nuit dans le temple; et l'ombre, à ce qu'on dit, ne manque jamais d'apparaître en songe.

On s'empresse surtout de fléchir les âmes que le fer ou le poison a séparées de leurs corps. C'est ainsi que Callondas vint autrefois, par ordre de la pythie, apaiser lés mânes irrités du poëte Archiloque, à qui il avait arraché la vie. Je vous citerai un fait plus récent. Pausanias qui commandait l'armée des Grecs à Platée, avait, par une fatale méprise, plongé le poignard dans le sein de Cléonice dont il était amoureux : ce souvenir le déchirait sans cesse; il la voyait dans ses songes, lui adressant toutes les nuits ces terribles paroles : *Le supplice t'attend.* Il se rendit à l'Héraclée du Pont : les devins le conduisirent à l'antre où ils appellent les ombres : celle de Cléonice s'offrit à ses regards, et lui prédit qu'il trouverait à Lacédémone la fin de ses tourmens : il y alla aussitôt; et, ayant été jugé coupable, il se réfugia dans une petite maison, où tous les moyens de subsister lui furent refusés. Le bruit ayant ensuite couru qu'on entendait son ombre gémir dans les

lieux saints, on appela les devins de Thessalie, qui l'apaisèrent par les cérémonies usitées en pareilles occasions. Je raconte ces prodiges, ajouta le prêtre; je ne les garantis pas. Peut-être que, ne pouvant inspirer trop d'horreur contre l'homicide, on a sagement fait de regarder le trouble que le crime traîne à sa suite, comme le mugissement des ombres qui poursuivent les coupables.

Je ne sais pas, dit alors Philotas, jusqu'à quel point on doit éclairer le peuple; mais il faut du moins le prémunir contre l'excès de l'erreur. Les Thessaliens firent, dans le siècle dernier, une triste expérience de cette vérité. Leur armée était en présence de celle des Phocéens qui, pendant une nuit assez claire, détachèrent contre le camp ennemi six cents hommes enduits de plâtre : quelque grossière que fût la ruse, les Thessaliens, accoutumés dès l'enfance au récit des apparitions de fantômes, prirent ces soldats pour des génies célestes accourus au secours des Phocéens, ils ne firent qu'une faible résistance, et se laissèrent égorger comme des victimes.

Une semblable illusion, répondit le prêtre, produisit autrefois le même effet dans notre armée. Elle était en Messénie, et crut voir Castor et Pollux embellir de leur présence la fête qu'elle célébrait en leur honneur. Deux Messéniens, brillans de jeunesse et de beauté, parurent à la tête du camp, montés sur deux superbes chevaux, la lance en arrêt, avec une tunique blanche, un manteau

de pourpre, un bonnet pointu et surmonté d'une étoile, tels enfin qu'on représente les deux héros objets de notre culte. Ils entrent, et, tombant sur les soldats prosternés à leurs pieds, ils en font un carnage horrible, et se retirent tranquillement. Les dieux, irrités de cette perfidie, firent bientôt éclater leur colère sur les Messéniens.

Que parlez-vous de perfidie, lui dis-je; vous, hommes injustes et noircis de tous les forfaits de l'ambition? On m'avait donné une haute idée de vos lois, mais vos guerres en Messénie ont imprimé une tache ineffaçable sur votre nation. Vous en a-t-on fait un récit fidèle? répondit-il. Ce serait la première fois que les vaincus auraient rendu justice aux vainqueurs. Écoutez-moi un instant :

Quand les descendans d'Hercule revinrent au Péloponèse, Cresphonte obtint par surprise le trône de Messénie : il fut assassiné quelque temps après, et ses enfans réfugiés à Lacédémone nous cédèrent les droits qu'ils avaient à l'héritage de leur père. Quoique cette cession fût légitimée par la réponse de l'oracle de Delphes, nous négligeâmes pendant long-temps de la faire valoir.

Sous le règne de Téléchus, nous envoyâmes, suivant l'usage, un chœur de filles, sous la conduite de ce prince, présenter des offrandes au temple de Diane Limnatide, situé sur les confins de la Messénie et de la Laconie. Elles furent déshonorées per de jeunes Messéniens, et se donnèrent la mort pour ne pas survivre à leur honte : le roi lui-

même périt en prenant leur défense. Les Messéniens, pour justifier un si lâche forfait, eurent recours à des suppositions absurdes ; et Lacédémone dévora cet affront, plutôt que de rompre la paix. De nouvelles insultes ayant épuisé sa patience, elle rappela ses anciens droits, et commença les hostilités. Ce fut moins une guerre d'ambition que de vengeance. Jugez en vous-même par le serment qui engagea les jeunes Spartiates à ne pas revenir chez eux avant que d'avoir soumis la Messénie, et par le zèle avec lequel les vieillards poussèrent cette entreprise.

Après la première guerre, les lois de la Grèce nous autorisaient à mettre les vaincus au nombre de nos esclaves ; on se contenta de leur imposer un tribut. Les révoltes fréquentes qu'ils excitaient dans la province, nous forcèrent, après la seconde guerre, à leur donner des fers ; après la troisième, à les éloigner de notre voisinage. Notre conduite parut si conforme au droit public des nations, que, dans les traités antérieurs à la bataille de Leuctres, jamais les Grecs ni les Perses ne nous proposèrent de rendre la liberté à la Messénie. Au reste, je ne suis qu'un ministre de paix : si ma patrie est forcée de prendre les armes, je la plains, si elle fait des injustices, je la condamne. Quand la guerre commence, je frémis des cruautés que vont exercer mes semblables, et je demande pourquoi ils sont cruels. Mais c'est le secret des dieux ; il faut les adorer, et se taire.

Nous quittâmes Ténare, après avoir parcouru, aux environs, des carrières d'où l'on tire une pierre noire, aussi précieuse que le marbre. Nous nous rendîmes à Gythium, ville entourée de murs et très-forte, port excellent, où se tiennent les flottes de Lacédémone, où se trouve réuni tout ce qui est nécessaire à leur entretien. Il est éloigné de la ville de trente stades.

L'histoire des Lacédémoniens a répandu un si grand éclat sur le petit canton qu'ils habitent, que nous visitions les moindres bourgs et les plus petites villes, soit aux environs du golfe de Laconie, soit dans l'intérieur des terres. On nous montrait partout des temples, des statues, des colonnes, et d'autres monumens, la plupart d'un travail grossier, quelques-uns d'une antiquité respectable. Dans le gymnase d'Asopus, des ossemens humains d'une grandeur prodigieuse fixèrent notre attention.

Revenus sur les bords de l'Eurotas, nous le remontâmes d'abord à travers une vallée qu'il arrose, ensuite au milieu de la plaine qui s'étend jusqu'à Lacédémone : il coulait à notre droite; à gauche s'élevait le mont Taygète, au pied duquel la nature a creusé dans le roc quantité de grandes cavernes.

A Brysées, nous trouvâmes un temple de Bacchus dont l'entrée est interdite aux hommes, où les femmes seules ont le droit de sacrifier, et de pratiquer des cérémonies qu'il ne leur est pas per-

mis de révéler. Nous avions vu auparavant une ville de Laconie où les femmes sont exclues des sacrifices que l'on offre au Dieu Mars. De Brysées on nous montrait, sur le sommet de la montagne voisine, un lieu nommé le Talet, où, entre autres animaux, on immole des chevaux au soleil. Plus loin, les habitans d'un petit bourg se glorifient d'avoir inventé les meules à moudre les grains.

Bientôt s'offrit à nos yeux la ville d'Amyclæ, située sur la rive droite de l'Eurotas, éloignée de Lacédémone d'environ vingt stades. Nous vîmes en arrivant, sur une colonne, la statue d'un athlète qui expira un moment après avoir reçu aux jeux olympiques la couronne destinée aux vainqueurs; tout autour sont plusieurs trépieds, consacrés par les Lacédémoniens à différentes divinités, pour leurs victoires sur les Athéniens et sur les Messéniens.

Nous étions impatiens de nous rendre au temple d'Apollon, un des plus fameux de la Grèce. La statue du dieu, haute d'environ trente coudées, est d'un travail grossier, et se ressent du goût des Égyptiens : on la prendrait pour une colonne de bronze à laquelle on aurait attaché une tête couverte d'un casque, deux mains armées d'un arc et d'une lance, deux pieds dont il ne paraît que l'extrémité. Ce monument remonte à une haute antiquité; il fut dans la suite placé, par un artiste nommé Bathyclès, sur une base en

forme d'autel, au milieu d'un trône qui est soutenu par les Heures et les Grâces. Le même artiste a décoré les faces de la base, et toutes les parties du trône, de bas-reliefs qui représentent tant de sujets différens et un si grand nombre de figures, qu'on ne pourrait les décrire sans causer un mortel ennui.

Le temple est desservi par des prêtresses, dont la principale prend le titre de mère. Après sa mort, on inscrit sur le marbre son nom et les années de son sacerdoce. On nous montra les tables qui contiennent la suite de ces époques précieuses à la chronologie, et nous y lûmes le nom de Laodamée, fille d'Amyclas, qui régnait dans ce pays il y a plus de mille ans. D'autres inscriptions, déposées en ces lieux pour les rendre plus vénérables, renferment des traités entre les nations; plusieurs décrets des Lacédémoniens, relatifs soit à des cérémonies religieuses, soit à des expéditions militaires; des vœux adressés au dieu de la part des souverains ou des particuliers.

Non loin du temple d'Apollon, il en existe un second qui, dans œuvre, n'a que dix-sept pieds de long sur dix et demi de large. Cinq pierres brutes et de couleur noire, épaisses de cinq pieds, forment les quatre murs et la couverture, au-dessus de laquelle deux autres pierres sont posées en retraite. L'édifice porte sur trois marches, chacune d'une seule pierre. Sur la porte sont gravés en ca-

ractères très-anciens, ces mots : EUROTAS, ROI DES ICTEUCRATES, A ONGA. Ce prince vivait environ trois siècles avant la guerre de Troie. Le nom d'Icteucrates désigne les anciens habitans de la Laconie; et celui d'Onga, une divinité de Phénicie ou d'Égypte, la même, à ce qu'on pense, que la Minerve des Grecs.

Cet édifice, que nous nous sommes rappelé plus d'une fois dans notre voyage d'Égypte, est antérieur de plusieurs siècles aux plus anciens de la Grèce. Après avoir admiré sa simplicité, sa solidité, nous tombâmes dans une espèce de recueillement dont nous cherchions ensuite à pénétrer la cause. Ce n'est ici qu'un intérêt de surprise, disait Philotas : nous envisageons la somme des siècles écoulés depuis la fondation de ce temple, avec le même étonnement que, parvenus au pied d'une montagne, nous avons souvent mesuré des yeux sa hauteur imposante : l'étendue de la durée produit le même effet que celle de l'espace. Cependant, répondis-je, l'une laisse dans nos âmes une impression de tristesse que nous n'avons jamais éprouvée à l'aspect de l'autre : c'est qu'en effet nous sommes plus attachés à la durée qu'à la grandeur. Or, toutes ces ruines antiques sont les trophées du temps destructeur, et ramènent malgré nous notre attention sur l'instabilité des choses humaines. Ici, par exemple, l'inscription nous a présenté le nom d'un peuple dont vous et moi n'avions aucune notion : il a disparu, et ce petit

temple est le seul témoin de son existence, l'unique débris de son naufrage.

Des prairies riantes, des arbres superbes, embellissent les environs d'Amyclæ; les fruits y sont excellens. C'est un séjour agréable, assez peuplé, et toujours plein d'étrangers attirés par la beauté des fêtes, ou par des motifs de religion. Nous le quittâmes pour nous rendre à Lacédémone.

Nous logeâmes chez Damonax, à qui Xénophon nous avait recommandés. Philotas trouva chez lui des lettres qui le forcèrent de partir le lendemain pour Athènes. Je ne parlerai de Lacédémone, qu'après avoir donné une idée générale de la province.

Elle est bornée à l'est et au sud par la mer; à l'ouest et au nord, par de hautes montagnes, ou par les collines qui en descendent, et qui forment entre elles des vallées agréables. On nomme Taygète les montagnes de l'ouest. De quelques-uns de leurs sommets élevés au-dessus des nues, l'œil peut s'étendre sur tout le Péloponèse. Leurs flancs, presque entièrement couverts de bois, servent d'asiles à quantité de chèvres, d'ours, de sangliers et de cerfs.

La nature qui s'est fait un plaisir d'y multiplier ces espèces, semble y avoir ménagé, pour les détruire, des races de chiens recherchés de tous les peuples, préférables surtout pour la chasse du sanglier : ils sont agiles, vifs, impétueux, doués d'un sentiment exquis. Les lices possèdent

ces avantages au plus haut degré ; elles en ont un autre : leur vie pour l'ordinaire se prolonge jusqu'à la douzième année à peu près ; celle des mâles passe rarement la dixième. Pour en tirer une race plus ardente et plus courageuse, on les accouple avec des chiens molosses. On prétend que, d'elles-mêmes, elles s'unissent quelquefois avec les renards, et que de ce commerce provient une espèce de chiens faibles, difformes, au poil ras, au néz pointu, inférieurs en qualité aux autres.

Parmi les chiens de Laconie, les noirs tachetés de blanc se distinguent par leur beauté ; les fauves par leur intelligence, les castorides et les ménélaïdes par les noms de Castor et de Ménélas qui propagèrent leur espèce : car la chasse fit l'amusement des anciens héros, après qu'elle eut cessé d'être pour eux une nécessité. Il fallut d'abord se défendre contre des animaux redoutables : bientôt on les cantonna dans les régions sauvages. Quand ont les eut mis hors d'état de nuire, plutôt que de languir dans l'oisiveté, on se fit de nouveaux ennemis pour avoir le plaisir de les combattre ; on versa le sang de l'innocente colombe, et il fut reconnu que la chasse était l'image de la guerre.

Du côté de la terre la Laconie est d'un difficile accès ; l'on n'y pénètre que par des collines escarpées, et des défilés faciles à garder. A Lacédémone, la plaine s'élargit ; et en avançant vers le

midi, on trouve des cantons fertiles, quoique en certains endroits, par l'inégalité du terrain, la culture exige de grands travaux. Dans la plaine sont éparses des collines assez élevées, faites de mains d'hommes, plus fréquentes en ce pays que dans les provinces voisines, et construites, avant la naissance des arts, pour servir de tombeaux aux principaux chefs de la nation. Suivant les apparences, de pareilles masses de terre, destinées au même objet, furent ensuite remplacées en Égypte par les pyramides; c'est ainsi que partout, et de tout temps, l'orgueil de l'homme s'est de lui-même associé au néant.

Quant aux productions de la Laconie, nous observerons qu'on y trouve quantité de plantes dont la médecine fait usage; qu'on y recueille un blé léger et peu nourrissant; qu'on y doit fréquemment arroser les figuiers, sans craindre de nuire à la bonté du fruit; que les figues y mûrissent plus tôt qu'ailleurs; enfin, que sur toutes les côtes de la Laconie, ainsi que sur celles de Cythère, il se fait une pêche abondante de ces coquillages d'où l'on tire une teinture de pourpre fort estimée, et approchant de la couleur de rose.

La Laconie est sujette aux tremblemens de terre. On prétend qu'elle contenait autrefois cent villes; mais c'était dans un temps où le plus petit bourg se parait de ce titre: tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle est fort peuplée. L'Eurotas la parcourt dans toute son étendue, et reçoit les

ruisseaux ou plutôt les torrens qui descendent des montagnes voisines. Pendant une grande partie de l'année, on ne saurait le passer à gué : il coule toujours dans un lit étroit; et, dans son élévation même, son mérite est d'avoir plus de profondeur que de superficie.

En certains temps il est couvert de cygnes d'une blancheur éblouissante, presque partout de roseaux très-recherchés, parce qu'ils sont droits, élevés, et variés dans leurs couleurs. Outre les autres usages auxquels on applique cet arbrisseau, les Lacédémoniens en font des nattes, et s'en couronnent dans quelques-unes de leurs fêtes. Je me souviens à cette occasion qu'un Athénien déclamant un jour contre la vanité des hommes, me disait : Il n'a fallu que de faibles roseaux pour les soumettre, les éclairer et les adoucir. Je le priai de s'expliquer ; il ajouta : C'est avec cette frêle matière qu'on a fait des flèches, des plumes à écrire, et des instrumens de musique.

A la droite de l'Eurotas, à une petite distance du rivage, est la ville de Lacédémone, autrement nommée Sparte. Elle n'est point entourée de murs, et n'a pour défense que la valeur de ses habitans, et quelques éminences que l'on garnit de troupes en cas d'attaque. La plus haute de ces éminences tient lieu de citadelle ; elle se termine par un grand plateau sur lequel s'élèvent plusieurs édifices sacrés.

Autour de cette colline sont rangées cinq bour-

gades, séparées les unes des autres par des intervalles plus ou moins grands, et occupées chacune par une des cinq tribus des Spartiates. (9) Telle est la ville de Lacédémone, dont les quartiers ne sont pas joints comme ceux d'Athènes. Autrefois les villes du Péloponèse n'étaient de même composées que de hameaux, qu'on a depuis rapprochés en les renfermant dans une enceinte commune.(10)

La grande place, à laquelle aboutissent plusieurs rues, est ornée de temples et de statues : on y distingue de plus les maisons où s'assemblent séparément le sénat, les éphores, d'autres corps de magistrats ; et un portique que les Lacédémoniens élevèrent après la bataille de Platée, aux dépens des vaincus dont ils avaient partagé les dépouilles : le toit est soutenu non par des colonnes, mais par de grandes statues qui représentent des Perses revêtus de robes traînantes. Le reste de la ville offre aussi quantité de monumens en l'honneur des dieux et des anciens héros.

Sur la plus haute des collines, on voit un temple de Minerve qui jouit du droit d'asile, ainsi que le bois qui l'entoure, et une petite maison qui lui appartient, dans laquelle on laissa mourir de faim le roi Pausanias. Ce fut un crime aux yeux de la déesse ; et, pour l'apaiser, l'oracle ordonna aux Lacédémoniens d'ériger à ce prince deux statues qu'on remarque encore auprès de l'autel. Le temple est construit en airain, comme l'était autrefois celui de Delphes. Dans son intérieur sont

gravés en bas-relief les travaux d'Hercule, les exploits des Tyndarides, et divers groupes de figures. A droite de cet édifice, on trouve une statue de Jupiter, la plus ancienne peut-être de toutes celles qui existent en bronze; elle est d'un temps qui concourt avec le rétablissement des jeux olympiques, et ce n'est qu'un assemblage de pièces de rapport, qu'on a jointes avec des clous.

Les tombeaux des deux familles qui règnent à Lacédémone, sont dans deux quartiers différens. Partout on trouve des monumens héroïques : c'est le nom qu'on donne à des édifices et des bouquets de bois dédiés aux anciens héros. Là se renouvelle, avec des rites saints, la mémoire d'Hercule, de Tyndare, de Castor, de Pollux, de Ménélas, de quantité d'autres plus ou moins connus dans l'histoire, plus ou moins dignes de l'être. La reconnaissance des peuples, plus souvent les réponses des oracles, leur valurent autrefois ces distinctions; les plus nobles motifs se réunirent pour consacrer un temple à Lycurgue.

De pareils honneurs furent plus rarement décernés dans la suite. J'ai vu des colonnes et des statues élevées pour des Spartiates couronnés aux jeux olympiques, jamais pour les vainqueurs des ennemis de la patrie. Il faut des statues à des lutteurs, l'estime publique à des soldats. De tous ceux qui, dans le siècle dernier, se signalèrent contre les Perses ou contre les Athéniens, quatre ou cinq reçurent en particulier, dans la ville,

des honneurs funèbres ; il est même probable qu'on ne les accorda qu'avec peine. En effet, ce ne fut que quarante ans après la mort de Léonidas que ses ossemens, ayant été transportés à Lacédémone, furent déposés dans un tombeau placé auprès du théâtre. Ce fut alors aussi qu'on inscrivit pour la première fois sur une colonne les noms des trois cents Spartiates qui avaient péri avec ce grand homme.

La plupart des monumens que je viens d'indiquer inspirent d'autant plus de vénération, qu'ils n'étalent point de faste, et sont presque tous d'un travail grossier. Ailleurs, je surprenais souvent mon admiration uniquement arrêtée sur l'artiste; à Lacédémone, elle se portait toute entière sur le héros : une pierre brute suffisait pour le rappeler à mon souvenir; mais ce souvenir était accompagné de l'image brillante de ses vertus ou de ses victoires.

Les maisons sont petites et sans ornemens. On a construit des salles et des portiques, où les Lacédémoniens viennent traiter de leurs affaires, ou converser ensemble. A la partie méridionale de la ville, est l'Hippodrome pour les courses à pied et à cheval. De là on entre dans le Plataniste, lieu d'exercices pour la jeunesse, ombragé par de beaux platanes, situé sur les bords de l'Eurotas et d'une petite rivière qui l'enferment par un canal de communication. Deux ponts y conduisent; à l'entrée de l'un est la statue d'Her-

cule, ou de la force qui domte tout; à l'entrée de l'autre, l'image de Lycurgue, ou de la loi qui règle tout.

D'après cette légère esquisse, on doit juger de l'extrême surprise qu'éprouverait un amateur des arts, qui, attiré à Lacédémone par la haute réputation de ses habitans, n'y trouverait, au lieu d'une ville magnifique, que quelques pauvres hameaux; au lieu de belles maisons, que des chaumières obscures; au lieu de guerriers impétueux et turbulens, que des hommes tranquilles et couverts, pour l'ordinaire, d'une cape grossière. Mais combien augmenterait sa surprise, lorsque Sparte, mieux connue, offrirait à son admiration un des plus grands hommes du monde, un des plus beaux ouvrages de l'homme, Lycurgue et son institution!

CHAPITRE XLII.

Des Habitans de la Laconie.

Les descendans d'Hercule, soutenus d'un corps de Doriens, s'étant emparés de la Laconie, vécurent sans distinction avec les anciens habitans de la contrée. Peu de temps après, ils leur imposèrent un tribut, et les dépouillèrent d'une partie de leurs droits. Les villes qui consentirent à

cet arrangement, conservèrent leur liberté : celle d'Hélos résista ; et bientôt, forcée de céder, elle vit ses habitans presque réduits à la condition des esclaves.

Ceux de Sparte se divisèrent à leur tour ; et les plus puissans reléguèrent les plus faibles à la campagne, ou dans les villes voisines. On distingue encore aujourd'hui les Lacédémoniens de la capitale, d'avec ceux de la province ; les uns et les autres, d'avec cette prodigieuse quantité d'esclaves dispersés dans le pays.

Les premiers, que nous nommons souvent Spartiates, forment ce corps de guerriers d'où dépend la destinée de la Laconie. Leur nombre, à ce qu'on dit, montait anciennement à dix mille ; du temps de l'expédition de Xerxès, il était de huit mille : les dernières guerres l'ont tellement réduit, qu'on trouve maintenant très-peu d'anciennes familles à Sparte. J'ai vu quelquefois jusqu'à quatre mille hommes dans la place publique, et j'y distinguais à peine quarante Spartiates, en comptant même les deux rois, les éphores et les sénateurs.

La plupart des familles nouvelles ont pour auteurs des Hilotes qui méritèrent d'abord la liberté, ensuite le titre de citoyen. On ne les appelle point Spartiates ; mais, suivant la différence des privilèges qu'ils ont obtenus, on leur donne divers noms, qui tous désignent leur premier état.

Trois grands hommes, Callicratidas, Gylippe et Lysander, nés dans cette classe, furent élevés

avec les enfans des Spartiates, comme le sont tous ceux des Hilotes dont on a brisé les fers; mais ce ne fut que par des exploits signalés qu'ils obtinrent tous les droits des citoyens.

Ce titre s'accordait rarement autrefois à ceux qui n'étaient pas nés d'un père ou d'une mère Spartiates. Il est indispensable pour exercer des magistratures et commander les armées; mais il perd une partie de ses privilèges, s'il est terni par une action malhonnête. Le gouvernement veille en général à la conservation de ceux qui en sont revêtus, avec un soin particulier aux jours des Spartiates de naissance. On l'a vu, pour en retirer quelques-uns d'une île où la flotte d'Athènes les tenait assiégés, demander à cette ville une paix humiliante, et lui sacrifier sa marine. On le voit encore tous les jours n'en exposer qu'un petit nombre aux coups de l'ennemi. En ces derniers temps, les rois Agésilas et Agésipolis n'en menaient quelquefois que trente dans leurs expéditions.

Malgré la perte de leurs anciens privilèges, les villes de la Laconie sont censées former une confédération, dont l'objet est de réunir leurs forces en temps de guerre, de maintenir leurs droits en temps de paix. Quand il s'agit de l'intérêt de toute la nation, elles envoient leurs députés à l'assemblée générale qui se tient toujours à Sparte. Là se règlent et les contributions qu'elles doivent payer, et le nombre des troupes qu'elles doivent fournir.

Leurs habitans ne reçoivent pas la même éducation que ceux de la capitale : avec des mœurs plus agrestes, ils ont une valeur moins brillante. De là vient que la ville de Sparte a pris sur les autres le même ascendant que la ville d'Élis sur celles de l'Élide, la ville de Thèbes sur celles de la Béotie. Cette supériorité excite leur jalousie et leur haine : dans une des expéditions d'Épaminondas, plusieurs d'entre elles joignirent leurs soldats à ceux des Thébains.

On trouve plus d'esclaves domestiques à Lacédémone, que dans aucune autre ville de la Grèce. Ils servent leurs maîtres à table, les habillent et les deshabillent, exécutent leurs ordres, et entretiennent la propreté dans la maison : à l'armée, on en emploie un grand nombre au bagage. Comme les Lacédémoniennes ne doivent pas travailler, elles font filer la laine par des femmes attachées à leur service.

Les Hilotes ont reçu leur nom de la ville d'Hélos : on ne doit pas les confondre, comme ont fait quelques auteurs, avec les esclaves proprement dits ; ils tiennent plutôt le milieu entre les esclaves et les hommes libres.

Une casaque, un bonnet de peau, un traitement rigoureux, des décrets de mort quelquefois prononcés contre eux sur de légers soupçons, leur rappellent à tout moment leur état : mais leur sort est adouci par des avantages réels. Semblables aux serfs de Thessalie, ils afferment les terres des

Spartiates ; et dans la vue de les attacher par l'appât du gain, on n'exige de leur part qu'une redevance fixée depuis long-temps : et nullement proportionnée au produit : il serait honteux aux propriétaires d'en demander une plus considérable.

Quelques-uns exercent les arts mécaniques avec tant de succès, qu'on recherche partout les clefs, les lits, les tables et les chaises qui se font à Lacédémone. Ils servent dans la marine en qualité de matelots : dans les armées, un solda t oplite où pesamment armé est accompagné d'un ou de plusieurs Hilotes. A la bataille de Platée, chaque Spartiate en avait sept auprès de lui.

Dans les dangers pressans, on réveille leur zèle par l'espérance de la liberté ; des détachemens nombreux l'ont quelquefois obtenue pour prix de leurs belles actions. C'est de l'état seul qu'ils reçoivent ce bienfait, parce qu'ils appartiennent encore plus à l'état qu'aux citoyens dont ils cultivent les terres ; et c'est ce qui fait que ces derniers ne peuvent ni les affranchir, ni les vendre en des pays étrangers. Leur affranchissement est annoncé par une cérémonie publique : on les conduit d'un temple à l'autre, couronnés de fleurs, exposés à tous les regards ; il leur est ensuite permis d'habiter où ils veulent. De nouveaux services les font monter au rang des citoyens.

Dès les commencemens, les serfs, impatiens du joug, avaient souvent essayé de le briser ; mais lorsque les Messéniens vaincus par les Spar-

tiates, furent réduits à cet état humiliant, les révoltes devinrent plus fréquentes : à l'exception d'un petit nombre qui restaient fidèles, les autres placés comme en embuscade au milieu de l'état, profitaient de ses malheurs pour s'emparer d'un poste important, ou se ranger du côté de l'ennemi. Le gouvernement cherchait à les retenir dans le devoir par des récompenses, plus souvent par des rigueurs outrées : on dit même que, dans une occasion, il en fit disparaître deux mille qui avaient montré trop de courage, et qu'on n'a jamais su de quelle manière ils avaient péri. On cite d'autres traits de barbarie non moins exécrables, (11) et qui ont donné lieu à ce proverbe : « A Sparte, la liberté est sans bornes, ainsi que « l'esclavage. »

Je n'en ai pas été le témoin; j'ai seulement vu les Spartiates et les Hilotes pleins d'une défiance mutuelle, s'observer avec crainte; et les premiers employer, pour se faire obéir, des rigueurs que les circonstances semblaient rendre nécessaires : car les Hilotes sont très-difficiles à gouverner; leur nombre, leur valeur, et surtout leurs richesses, les remplissent de présomption et d'audace; et de là vient que des auteurs éclairés se sont partagés sur cette espèce de servitude, que les uns condamnent, et que les autres approuvent

CHAPITRE XLIII.

Idées générales sur la Législation de Lycurgue.

J'étais depuis quelques jours à Sparte. Personne ne s'étonnait de m'y voir ; la loi qui en rendait autrefois l'accès difficile aux étrangers, n'était plus observée avec la même rigueur. Je fus introduit auprès des deux princes qui occupaient le trône ; c'étaient Cléomène, petit-fils de Cléombrote qui périt à la bataille de Leuctres, et Archidamus, fils d'Agésilas. L'un et l'autre avaient de l'esprit : le premier aimait la paix ; le second ne respirait que la guerre, et jouissait d'un grand crédit. Je connus cet Antalcidas qui, environ trente ans auparavant, avait ménagé un traité entre la Grèce et la Perse : mais de tous les Spartiates, Damonax, chez qui j'étais logé, me parut le plus communicatif et le plus éclairé. Il avait fréquenté les nations étrangères, et n'en connaissait pas moins la sienne.

Un jour que je l'accablais de questions, il me dit : Juger de nos lois par nos mœurs actuelles, c'est juger de la beauté d'un édifice par un amas de ruines. Eh bien ! répondis-je, plaçons-nous au temps où ces lois étaient en vigueur ; croyez-vous qu'on en puisse saisir l'enchaînement et l'esprit ?

Croyez-vous qu'il soit facile de justifier les règlemens extraordinaires et bizarres qu'elles contiennent? Respectez, me dit-il, l'ouvrage d'un génie dont les vues, toujours neuves et profondes, ne paraissent exagérées, que parce que celle des autres législateurs sont timides ou bornées : ils se sont contentés d'assortir leurs lois aux caractères des peuples ; Lycurgue, par les siennes, donna un nouveau caractère à sa nation : ils se sont éloignés de la nature en croyant s'en approcher ; plus il a paru s'en écarter, plus il s'est rencontré avec elle.

Un corps sain, une âme libre, voilà tout ce que la nature destine à l'homme solitaire pour le rendre heureux : voilà les avantages qui, suivant Lycurgue, doivent servir de fondement à notre bonheur. Vous concevez déjà pourquoi il nous est défendu de marier nos filles dans un âge prématuré ; pourquoi elles ne sont point élevées à l'ombre de leurs toits rustiques, mais sous les regards brûlans du soleil, dans la poussière du gymnase, dans les exercices de la lutte, de la course, du javelot et du disque : comme elles doivent donner des citoyens robustes à l'état, il faut qu'elles se forment une constitution assez forte pour la communiquer à leurs enfans.

Vous concevez encore pourquoi les enfans subissent un jugement solennel dès leur naissance, et sont condamnés à périr lorsqu'ils paraissent mal conformés. Que feraient-ils pour l'état, que feraient-

ils de la vie, s'ils n'avaient qu'une existence douloureuse ?

Depuis notre plus tendre enfance, une suite non interrompue de travaux et de combats donne à nos corps l'agilité, la souplesse et la force. Un régime sévère prévient ou dissipe les maladies dont ils sont susceptibles. Ici les besoins factices sont ignorés, et les lois ont eu soin de pourvoir aux besoins réels. La faim, la soif, les souffrances, la mort, nous regardons tous ces objets de terreur avec une indifférence que la philosophie cherche vainement à imiter. Les sectes les plus austères n'ont pas traité la douleur avec plus de mépris que les enfans de Sparte.

Mais ces hommes auxquels Lycurgue veut restituer les biens de la nature, n'en jouiront peut-être pas long-temps : ils vont se rapprocher ; ils auront des passions, et l'édifice de leur bonheur s'écroulera dans un instant. C'est ici le triomphe du génie : Lycurgue sait qu'une passion violente tient les autres à ses ordres ; il nous donnera l'amour de la patrie avec son énergie, sa plénitude, ses transports, son délire même. Cet amour sera si ardent et si impérieux, qu'en lui seul il réunira tous les intérêts et tous les mouvemens de notre cœur. Alors il ne restera plus dans l'état qu'une volonté, et par conséquent qu'un esprit : en effet, quand on n'a qu'un sentiment, on n'a qu'une idée.

Dans le reste de la Grèce, les enfans d'un homme libre sont confiés aux soins d'un homme qui ne

l'est pas, ou qui ne mérite pas de l'être : mais des esclaves et des mercenaires ne sont pas faits pour élever des Spartiates ; c'est la patrie elle-même qui remplit cette fonction importante. Elle nous laisse, pendant les premières années, entre les mains de nos parens : dès que nous sommes capables d'intelligence, elle fait valoir hautement les droits qu'elle a sur nous. Jusqu'à ce moment, son nom sacré n'avait été prononcé en notre présence, qu'avec les plus fortes démonstrations d'amour et de respect ; maintenant ses regards nous cherchent et nous suivent partout. C'est de sa main que nous recevons la nourriture et les vêtemens ; c'est de sa part que les magistrats, les vieillards, tous les citoyens assistent à nos jeux, s'inquiètent de nos fautes, tâchent à démêler quelque germe de vertu dans nos paroles ou dans nos actions, nous apprennent enfin, par leur tendre sollicitude, que l'état n'a rien de si précieux que nous, et qu'aujourd'hui ses enfans, nous devons être dans la suite sa consolation et sa gloire.

Comment des attentions qui tombent de si haut, ne feraient-elles pas sur nos âmes des impressions fortes et durables ? Comment ne pas adorer une constitution qui, attachant à nos intérêts la souveraine bonté jointe à la suprême puissance, nous donne de si bonne heure une si grande idée de nous-mêmes ?

De ce vif intérêt que la patrie prend à nous, de ce tendre amour que nous commençons à prendre

pour elle, résultent naturellement, de son côté une sévérité extrême, du nôtre une soumission aveugle. Lycurgue néanmoins, peu content de s'en rapporter à l'ordre naturel des choses, nous a fait une obligation de nos sentimens. Nulle part les lois ne sont si impérieuses et si bien observées, les magistrats moins indulgens et plus respectés. Cette heureuse harmonie, absolument nécessaire pour retenir dans la dépendance, des hommes élevés dans le mépris de la mort, est le fruit de cette éducation qui n'est autre chose que l'apprentissage de l'obéissance, et, si je l'ose dire, que la tactique de toutes les vertus. C'est là qu'on apprend que hors de l'ordre il n'y a ni courage, ni honneur, ni liberté; et qu'on ne peut se tenir dans l'ordre, si l'on ne s'est pas rendu maître de sa volonté. C'est là que les leçons, les exemples, les pratiques minutieuses, tout concourt à nous procurer cet empire, aussi difficile à conserver qu'à obtenir.

Un des principaux magistrats nous tient continuellement assemblés sous ses yeux : s'il est forcé de s'absenter pour un moment, tout citoyen peut prendre sa place, et se mettre à notre tête; tant il est essentiel de frapper notre imagination par la crainte de l'autorité!

Les devoirs croissent avec les années; la nature des instructions se mesure aux progrès de la raison ; et les passions naissantes sont ou comprimées par la multiplicité des exercices, ou habilement

dirigées vers des objets utiles à l'état. Dans le temps même où elles commencent à déployer leur fureur, nous ne paraissons en public qu'en silence, la pudeur sur le front, les yeux baissés, et les mains cachées sous le manteau, dans l'attitude et avec la gravité des prêtres égyptiens, et comme des initiés qu'on destine au ministère de la vertu.

L'amour de la patrie doit introduire l'esprit d'union parmi les citoyens; le désir de lui plaire, l'esprit d'émulation. Ici l'union ne sera point troublée par les orages qui la détruisent ailleurs : Lycurgue nous a garantis de presque toutes les sources de la jalousie, parce qu'il a rendu presque tout égal et commun entre les Spartiates.

Nous sommes tous les jours appelés à des repas publics, où règnent la décence et la frugalité. Par là sont bannis des maisons des particuliers, le besoin, l'éxcès, et les vices qui naissent de l'un et de l'autre.

Il m'est permis, quand les circonstances l'exigent, d'user des esclaves, des voitures, des chevaux, et de tout ce qui appartient à un autre citoyen; et cette espèce de communauté de biens est si générale, qu'elle s'étend, en quelque façon, sur nos femmes et sur nos enfans. De là, si des nœuds infructueux unissent un vieillard à une jeune femme, l'obligation, prescrite au premier, de choisir un jeune homme distingué par sa figure et par les qualités de l'esprit, de l'introduire dans

son lit, et d'adopter les fruits de ce nouvel hymen : de là, si un célibataire veut se survivre en d'autres lui-même, la permission qu'on lui accorde d'emprunter la femme de son ami, et d'en avoir des enfans que le mari confond avec les siens, quoiqu'ils ne partagent pas sa succession. D'un autre côté, si mon fils osait se plaindre à moi d'avoir été châtié par un particulier, je le jugerais coupable, parce qu'il aurait été puni; et je le châtierais de nouveau, parce qu'il se serait révolté contre l'autorité paternelle partagée entre tous les citoyens...

En nous dépouillant des propriétés qui produisent tant de divisions parmi les hommes, Lycurgue n'en a été que plus attentif à favoriser l'émulation ; elle était devenue nécessaire, pour prévenir les dégoûts d'une union trop parfaite, pour remplir le vide que l'exemption des soins domestiques laissait dans nos âmes, pour nous animer pendant la guerre, pendant la paix, à tout moment et à tout âge.

Ce goût de préférence et de supériorité qui s'annonce de si bonne heure dans la jeunesse, est regardé comme le germe d'une utile rivalité. Trois officiers nommés par les magistrats, choisissent trois cents jeunes gens distingués par leur mérite, en forment un ordre séparé, et annoncent au public le motif de leur choix. A l'instant même, ceux qui sont exclus se liguent contre une promotion qui semble faire leur honte. Il se forme alors dans l'état deux corps, dont tous les membres,

occupés à se surveiller, dénoncent au magistrat les fautes de leurs adversaires, se livrent publiquement des combats d'honnêtetés et de vertus, et se surpassent eux-mêmes, les uns pour s'élever au rang de l'honneur, les autres pour s'y soutenir. C'est par un motif semblable qu'il leur est permis de s'attaquer et d'essayer leurs forces presque à chaque rencontre. Mais ces démêlés n'ont rien de funeste : dès qu'on y distingue quelque trace de fureur, le moindre citoyen peut d'un mot les suspendre; et si par hasard sa voix n'est pas écoutée, il traîne les combattans devant un tribunal qui, dans cette occasion, punit la colère comme une désobéissance aux lois.

Les réglemens de Lycurgue nous préparent à une sorte d'indifférence pour des biens dont l'acquisition coûte plus de chagrins, que la possession ne procure de plaisirs. Nos monnaies ne sont que de cuivre; leur volume et leur pesanteur trahiraient l'avare qui voudrait les cacher aux yeux de ses esclaves. Nous regardons l'or et l'argent comme les poisons les plus à craindre pour un état. Si un particulier en recelait dans sa maison, il n'échapperait ni aux perquisitions continuelles des officiers publics, ni à la sévérité des lois. Nous ne connaissons ni les arts, ni le commerce, ni tous ces autres moyens de multiplier les besoins et les malheurs d'un peuple. Que ferions-nous, après tout, des richesses? D'autres législateurs ont tâché d'en augmenter la circulation, et les philo-

sophes d'en modérer l'usage : Lycurgue nous les a rendues inutiles. Nous avons des cabanes, des vêtemens et du pain; nous avons du fer et des bras pour le service de la patrie et de nos amis ; nous avons des âmes libres, vigoureuses, incapables de supporter la tyrannie des hommes et celle de nos passions : voilà nos trésors.

Nous regardons l'amour excessif de la gloire comme une faiblesse, et celui de la célébrité comme un crime. Nous n'avons aucun historien, aucun orateur, aucun panégyriste, aucun de ces monumens qui n'attestent que la vanité d'une nation. Les peuples que nous avons vaincus, apprendront à nos enfans à être aussi braves, aussi vertueux que leurs pères. L'exemple de Léonidas, sans cesse présent à leur mémoire, les tourmentera jour et nuit. Vous n'avez qu'à les interroger; la plupart vous réciteront par cœur les noms des trois cents Spartiates qui périrent avec lui aux Thermopyles.

Nous ne saurions appeler grandeur cette indépendance des lois qu'affectent ailleurs les principaux citoyens. La licence assurée de l'impunité est une bassesse qui rend méprisables et le particulier qui en est coupable, et l'état qui la tolère. Nous croyons valoir autant que les autres hommes, dans quelque pays et dans quelque rang qu'ils soient, fût-ce le grand roi de Perse lui-même; cependant, dès que nos lois parlent, toute notre fierté s'abaisse, et le plus puissant de nos citoyens

court à la voix du magistrat, avec la même soumission que le plus faible. Nous ne craignons que nos lois, parce que, Lycurgue les ayant fait approuver par l'oracle de Delphes, nous les avons reçues comme les volontés des dieux même; parce que Lycurgue les ayant proportionnées à nos vrais besoins, elles sont le fondement de notre bonheur.

D'après cette première esquisse, vous concevez aisément que Lycurgue ne doit pas être regardé comme un simple législateur, mais comme un philosophe profond et un réformateur éclairé; que sa législation est tout à la fois un système de morale et de politique; que ses lois influent sans cesse sur nos mœurs et sur nos sentimens, et que, tandis que les autres législateurs se sont bornés à empêcher le mal, il nous a contraints d'opérer le bien et d'être vertueux.

Il a le premier connu la force et la faiblesse de l'homme; il les a tellement conciliées avec les devoirs et les besoins du citoyen, que les intérêts des particuliers sont toujours confondus parmi nous avec ceux de la république. Ne soyons donc plus surpris qu'un des plus petits états de la Grèce en soit devenu le plus puissant : tout est ici mis en valeur; il n'y a pas un degré de force qui ne soit dirigé vers le bien général, pas un acte de vertu qui soit perdu pour la patrie.

Le système de Lycurgue doit produire des hommes justes et paisibles; mais, il est affreux

de le dire, s'ils ne sont exilés dans quelque île éloignée et inabordable, ils seront asservis par les vices ou par les armes des nations voisines. Le législateur tâcha de prévenir ce double danger : il ne permit aux étrangers d'entrer dans la Laconie qu'en certains jours ; aux habitans, d'en sortir que pour des causes importantes. La nature des lieux favorisait l'exécution de la loi : entourés de mers et de montagnes, nous n'avons que quelques défilés à garder, pour arrêter la corruption sur nos frontières. L'interdiction du commerce et de la navigation fut une suite de ce règlement ; et de cette défense résulta l'avantage inestimable de n'avoir que très-peu de lois : car on a remarqué qu'il en faut la moitié moins à une ville qui n'a point de commerce.

Il était encore plus difficile de nous subjuguer que de nous corrompre. Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, depuis nos premières années jusqu'aux dernières, nous sommes toujours sous les armes, toujours dans l'attente de l'ennemi, observant même une discipline plus exacte que si nous étions en sa présence. Tournez vos regards de tous côtés, vous vous croirez moins dans une ville que dans un camp. Vos oreilles ne seront frappées que de cris et de victoire, ou du récit des grandes actions ; vos yeux ne verront que des marches, des évolutions, des attaques et des batailles. Ces apprêts redoutables non-seulement nous délassent du repos, mais encore font notre

sûreté, en répandant au loin la terreur et le respect du nom lacédémonien.

C'est à cet esprit militaire que tiennent plusieurs de nos lois. Jeunes encore, nous allons à la chasse tous les matins, dans la suite, toutes les fois que nos devoirs nous laissent des intervalles de loisir. Lycurgue nous a recommandé cet exercice, comme l'image du péril et de la victoire.

Pendant que les jeunes gens s'y livrent avec ardeur, il leur est permis de se répandre dans la campagne, et d'enlever tout ce qui est à leur bienséance. Ils ont la même permission dans la ville; innocens et dignes d'éloges, s'ils ne sont pas convaincus de larcin; blâmés et punis, s'ils le sont. Cette loi qui paraît empruntée des Égyptiens, a soulevé les censeurs contre Lycurgue. Il semble en effet qu'elle devrait inspirer aux jeunes gens le goût du désordre et du brigandage; mais elle ne produit en eux que plus d'adresse et d'activité; dans les autres citoyens, plus de vigilance; dans tous, plus d'habitude à prévoir les desseins de l'ennemi, à lui tendre des pièges, à se garantir des siens.

Rappelons-nous, avant que de finir, les principes d'où nous sommes partis. Un corps sain et robuste, une âme exempte de chagrins et de besoins, tel est le bonheur que la nature destine à l'homme isolé; l'union et l'émulation entre les citoyens, celui où doivent aspirer les hommes qui vivent en commun. Si les lois de Lycurgue ont

rempli les vues de la nature et des sociétés, nous jouissons de la plus belle des constitutions. Mais vous allez l'examiner en détail, et vous me direz si elle doit en effet nous inspirer de l'orgueil.

Je demandai alors à Damonax, comment une pareille constitution pouvait subsister : car, lui dis-je, dès qu'elle est également fondée sur les lois et sur les mœurs, il faut que vous infligiez les mêmes peines à la violation des unes et des autres. Des citoyens qui manqueraient à l'honneur, les punissez-vous de mort, comme si c'étaient des scélérats?

Nous faisons mieux, me répondit-il; nous les laissons vivre, et nous les rendons malheureux. Dans les états corrompus, un homme qui se déshonore est partout blâmé, et partout accueilli; chez nous, l'opprobre le suit et le tourmente partout. Nous le punissons en détail, dans lui-même et dans ce qu'il a de plus cher. Sa femme, condamnée aux pleurs, ne peut se montrer en public. S'il ose y paraître lui-même, il faut que la négligence de son extérieur rappelle sa honte, qu'il s'écarte avec respect du citoyen qu'il trouve sur son chemin, et que pendant nos jeux il se relègue dans une place qui le livre aux regards et au mépris du public. Mille morts ne sont pas comparables à ce supplice.

J'ai une autre difficulté, lui dis-je : je crains qu'en affaiblissant si fort vos passions, en vous ôtant tous ces objets d'ambition et d'intérêt qui

agitent les autres peuples, Lycurgue n'ait laissé un vide immense dans vos âmes. Que leur reste-t-il en effet? L'enthousiasme de la valeur, me dit-il, l'amour de la pâtrie porté jusqu'au fanatisme, le sentiment de notre liberté, l'orgueil délicieux que nous inspirent nos vertus, et l'estime d'un peuple de citoyens souverainement estimables : pensez-vous qu'avec des mouvemens si rapides notre âme puisse manquer de ressorts et s'appesantir?

Je ne sais, répliquai-je, si tout un peuple est capable de sentimens si sublimes, et s'il est fait pour se soutenir dans cette grande élévation. Il me répondit : Quand on veut former le caractère d'une nation, il faut commencer par les principaux citoyens. Quand une fois ils sont ébranlés et portés aux grandes choses, ils entraînent avec eux cette multitude grossière qui se mène plutôt par les exemples que par les principes. Un soldat qui fait une lâcheté à la suite d'un général timide, ferait des prodiges s'il suivait un héros.

Mais, repris-je encore, en bannissant le luxe et les arts, ne vous êtes-vous pas privés des douceurs qu'ils procurent? On aura toujours de la peine à se persuader que le meilleur moyen de parvenir au bonheur, soit de proscrire les plaisirs. Enfin, pour juger de la bonté de vos lois, il faudrait savoir si, avec toutes vos vertus, vous êtes aussi heureux que les autres Grecs. Nous

croyons l'être beaucoup plus, me répondit-il, et cette persuasion nous suffit pour l'être en effet.

Damonax, en finissant, me pria de ne pas oublier que, suivant nos conventions, notre entretien n'avait roulé que sur l'esprit des lois de Lycurgue, et sur les mœurs des anciens Spartiates.

CHAPITRE XLIV.

Vie de Lycurgue.

J'AI dit dans l'Introduction de cet ouvrage, que les descendans d'Hercule, bannis autrefois du Péloponèse, y rentrèrent quatre-vingts ans après la prise de Troie. Témène, Cresphonte et Aristodême, tous trois fils d'Aristomaque, amenèrent une armée de Doriens, qui les rendit maîtres de cette partie de la Grèce. L'Argolide échut en partage à Témène, et la Messénie à Cresphonte. Le troisième des frères étant mort dans ces circonstances, Eurysthène et Proclès ses fils possédèrent la Laconie. De ces deux princes viennent les deux maisons qui depuis environ neuf siècles règnent conjointement à Lacédémone

Cet empire naissant fut souvent ébranlé par des factions intestines, ou par des entreprises éclatantes. Il était menacé d'une ruine prochaine, lorsque l'un des rois, nommé Polydecte, mourut sans enfans.

Lycurgue son frère lui succéda. On ignorait dans ce moment la grossesse de la reine. Dès qu'il en fut instruit, il déclara que, si elle donnait un héritier au trône, il serait le premier à le reconnaître, et pour garant de sa parole il n'administra le royaume qu'en qualité de tuteur du jeune prince.

Cependant la reine lui fit dire que, s'il consentait à l'épouser, elle n'hésiterait pas à faire périr son enfant. Pour détourner l'exécution de cet horrible projet, il la flatta par de vaines espérances. Elle accoucha d'un fils : il le prit entre ses bras, et le montrant aux magistrats de Sparte : Voilà, leur dit-il, le roi qui vous est né.

La joie qu'il témoigna d'un évènement qui le privait de la couronne, jointe à la sagesse de son administration, lui attira le respect et l'amour de la plupart des citoyens ; mais ses vertus alarmaient les principaux de l'état : ils étaient secondés par la reine, qui, cherchant à venger son injure, soulevait contre lui ses parens et ses amis. On disait qu'il était dangereux de confier les jours du jeune prince à la vigilance d'un homme qui n'avait d'autre intérêt que d'en abréger le cours. Ces bruits, faibles dans leur naissance, éclatèrent enfin avec tant de force, qu'il fut obligé, pour les détruire, de s'éloigner de sa patrie.

En Crète, les lois du sage Minos fixèrent longtemps son attention. Il admira l'harmonie qu'elles entretenaient dans l'état et chez les particuliers. Parmi les personnes éclairées qui l'aidèrent de

leurs lumières, il s'unit étroitement avec un poëte nommé Thalès, qu'il jugea digne de seconder les grands desseins qu'il roulait dans sa tête. Thalès, docile à ses conseils, alla s'établir à Lacédémone, et fit entendre des chants qui invitaient et préparaient les esprits à l'obéissance et à la concorde. Pour mieux juger des effets que produit la différence des gouvernemens et des mœurs, Lycurgue visita les côtes de l'Asie. Il n'y vit que des lois et des âmes sans vigueur. Les Crétois, avec un régime simple et sévère, étaient heureux : les Ioniens, qui prétendaient l'être, gémissaient en esclaves sous le joug des plaisirs et de la licence. Une découverte précieuse le dédommagea du spectacle dégoûtant qui s'offrait à ses yeux. Les poésies d'Homère tombèrent entre ses mains : il y vit, avec surprise, les plus belles maximes de la morale et de la politique embellies par les charmes de la fiction, et il résolut d'en enrichir la Grèce.

Tandis qu'il continuait à parcourir les régions éloignées, étudiant partout le génie et l'ouvrage des législateurs, recueillant les semences du bonheur qu'ils avaient répandues en différentes contrées, Lacédémone, fatiguée de ses divisions, envoya plus d'une fois à sa suite, des députés qui le pressaient de venir au secours de l'état. Lui seul pouvait en diriger les rênes, tour à tour flottantes entre les mains des rois et dans celles de la multitude. Il résista long-temps, et céda enfin aux vœux empressés de tous les Lacédémoniens.

De retour à Sparte, il s'aperçut bientôt qu'il ne s'agissait pas de réparer l'édifice des lois, mais de le détruire, et d'en élever un autre sur de nouvelles proportions ; il prévit tous les obstacles, et n'en fut pas effrayé. Il avait pour lui le respect qu'on accordait à sa naissance et à ses vertus ; il avait son génie, ses lumières, ce courage imposant qui force les volontés, et cet esprit de conciliation qui les attire ; il avait enfin l'aveu du ciel, qu'à l'exemple des autres législateurs il eut toujours l'attention de se ménager. L'oracle de Delphes lui répondit : « Les dieux agréent ton hommage, et sous leurs auspices tu formeras la plus excellente des constitutions politiques. » Lycurgue ne cessa depuis d'entretenir des intelligences avec la pythie, qui imprima successivement à ses lois le sceau de l'autorité divine.

Avant que de commencer ses opérations, il les soumit à l'examen de ses amis et des citoyens les plus distingués. Il en choisit trente qui devaient l'accompagner tout armés aux assemblées générales. Ce cortège ne suffisait pas toujours pour empêcher le tumulte : dans une émeute excitée à l'occasion d'une loi nouvelle, les riches se soulevèrent avec tant de fureur, qu'il résolut de se réfugier dans un temple voisin ; mais, atteint dans sa retraite d'un coup violent qui, dit-on, le priva d'un œil, il se contenta de montrer à ceux qui le poursuivaient son visage couvert de sang. A cette vue, la plupart saisis de honte l'accompagnèrent

chez lui, avec toutes les marques du respect et de la douleur, détestant le crime, et remettant le coupable entre ses mains pour en disposer à son gré. C'était un jeune homme impétueux et bouillant. Lycurgue, sans l'accabler de reproches, sans proférer la moindre plainte, le retint dans sa maison, et, ayant fait retirer ses amis et ses domestiques, lui ordonna de le servir et de panser sa blessure. Le jeune obéit en silence; et, témoin à chaque instant de la bonté, de la patience et des grandes qualités de Lycurgue, il changea sa haine en amour, et, d'après un si beau modèle, réprima la violence de son caractère.

La nouvelle constitution fut enfin approuvée par tous les ordres de l'état; les parties en étaient si bien combinées, qu'aux premiers essais on jugea qu'elle n'avait pas besoin de nouveaux ressorts. Cependant, malgré son excellence, il n'était pas encore rassuré sur sa durée. « Il me reste, dit-il « au peuple assemblé, à vous exposer l'article le « plus important de notre législation; mais je veux « auparavant consulter l'oracle de Delphes. Pro- « mettez que jusqu'à mon retour vous ne touche- « rez point aux lois établies. » Ils le promirent. « Faites-en le serment. » Les rois, les sénateurs, tous les citoyens, prirent les dieux à témoin de leur parole. Cet engagement solennel devait être irrévocable; car son dessein était de ne plus revoir sa patrie.

Il se rendit aussitôt à Delphes, et demanda si

les nouvelles lois suffisaient pour assurer le bonheur des Spartiates. La pythie ayant répondu que Sparte serait la plus florissante des villes tant qu'elle se ferait un devoir de les observer, Lycurgue envoya cet oracle à Lacédémone, et se condamna lui-même à l'exil. Il mourut loin de la nation dont il avait fait le bonheur.

On a dit qu'elle n'avait pas rendu assez d'honneur à sa mémoire, sans doute parce qu'elle ne pouvait lui en rendre trop. Elle lui consacra un temple, où tous les ans il reçoit l'hommage d'un sacrifice. Ses parens et ses amis formèrent une société qui s'est perpétuée jusqu'à nous, et qui se réunit de temps en temps pour rappeler le souvenir de ses vertus. Un jour que l'assemblée se tenait dans le temple, Euclidas adressa le discours suivant au génie tutélaire de ce lieu :

Nous vous célébrons, sans savoir quel nom vous donner : la pythie doutait si vous n'étiez pas un dieu plutôt qu'un mortel; dans cette incertitude, elle vous nomma l'ami des dieux, parce que vous étiez l'ami des hommes.

Votre grande âme serait indignée, si nous osions vous faire un mérite de n'avoir pas acheté la royauté par un crime; elle serait peu flattée, si nous ajoutions que vous avez exposé votre vie et immolé votre repos pour faire le bien : on ne doit louer que les sacrifices qui coûtent des efforts.

La plupart des législateurs s'étaient égarés en suivant les routes frayées; vous comprîtes que, pour

faire le bonheur d'une nation, il fallait la mener par des voies extraordinaires. Nous vous louons d'avoir, dans un temps d'ignorance, mieux connu le cœur humain que les philosophes ne le connaissent dans ce siècle éclairé.

Nous vous remercions d'avoir mis un frein à l'autorité des rois, à l'insolence du peuple, aux prétentions des riches, à nos passions et à nos vertus.

Nous vous remercions d'avoir placé au-dessus de nos têtes un souverain qui voit tout, qui peut tout, et que rien ne peut corrompre. Vous mîtes la loi sur le trône, et nos magistrats à ses genoux; tandis qu'ailleurs on met un homme sur le trône, et la loi sous ses pieds. La loi est comme un palmier qui nourrit également de son fruit tous ceux qui se reposent sous son ombre; le despote, comme un arbre planté sur une montagne, et auprès duquel on ne voit que des vautours et des serpens.

Nous vous remercions de ne nous avoir laissé qu'un petit nombre d'idées justes et saines, et d'avoir empêché que nous eussions plus de désirs que de besoins.

Nous vous remercions d'avoir assez bien présumé de nous, pour penser que nous n'aurions d'autre courage à demander aux dieux, que celui de supporter l'injustice lorsqu'il le faut.

Quand vous vîtes vos lois, éclatantes de grandeur et de beautés, marcher, pour ainsi dire, toutes seules, sans se heurter ni se disjoindre, on dit que vous éprouvâtes une joie pure, semblable

à celle de l'Être suprême, lorsqu'il vit l'univers, à peine sorti de ses mains, exécuter ses mouvemens avec tant d'harmonie et de régularité.

Votre passage sur la terre ne fut marqué que par des bienfaits. Heureux, si, en nous le rappelant sans cesse, nous pouvions laisser à nos neveux ce dépôt tel que nos pères l'ont reçu.

CHAPITRE XLV.

Du gouvernement de Lacédémone.

Depuis l'établissement des sociétes, les souverains essayaient partout d'augmenter leur prérogative; les peuples, de l'affaiblir. Les troubles qui résultaient de ces prétentions diverses, se faisaient plus sentir à Sparte que partout ailleurs: d'un côté, deux rois souvent divisés d'intérêt, et toujours soutenus d'un grand nombre de partisans; de l'autre, un peuple de guerriers indociles, qui, ne sachant ni commander ni obéir, précipitaient tour à tour le gouvernement dans les excès de la tyrannie et de la démocratie.

Lycurgue avait trop de lumières pour abandonner l'administration des affaires générales aux caprices de la multitude, ou pour la laisser entre les mains des deux maisons régnantes. Il cherchait un moyen de tempérer la force par la sagesse;

il crut le trouver en Crète. Là, un conseil suprème modérait la puissance du souverain. Il en établit un à peu près semblable à Sparte : vingt-huit vieillards, d'une expérience consommée, furent choisis pour partager avec les rois la plénitude du pouvoir. Il fut réglé que les grands intérêts de l'état seraient discutés dans ce sénat auguste, que les deux rois auraient le droit d'y présider, et que la décision passerait à la pluralité des voix ; qu'elle serait ensuite communiquée à l'assemblée générale de la nation, qui pourrait l'approuver ou la rejeter, sans avoir la permission d'y faire le moindre changement.

Soit que cette clause ne fût pas assez clairement exprimée dans la loi, soit que la discussion des décrets inspirât naturellement le désir d'y faire quelques changemens, le peuple s'arrogeait insensiblement le droit de les altérer par des additions ou par des suppressions. Cet abus fut pour jamais réprimé par les soins de Polydore et de Théopompe, qui régnaient environ cent trente ans après Lycurgue ; ils firent ajouter, par la pythie de Delphes, un nouvel article à l'oracle qui avait réglé la distribution des pouvoirs.

Le sénat avait jusqu'alors maintenu l'équilibre entre les rois et le peuple ; mais les places des sénateurs étant à vie ainsi que celles des rois, il était à craindre que, dans la suite, les uns et les autres ne s'unissent étroitement, et ne trouvassent plus d'opposition à leurs volontés. On fit

passer une partie de leurs fonctions entre les mains de cinq magistrats nommés éphores ou inspecteurs, et destinés à défendre le peuple *en cas* d'oppression : ce fut le roi Théopompe qui, avec l'agrément de la nation, établit ce nouveau corps intermédiaire. (12)

Si l'on en croit les philosophes, ce prince, en limitant son autorité, la rendit plus solide et plus durable; si l'on juge d'après l'évènement, en prévenant un danger qui n'existait pas encore, il en préparait un qui devait tôt ou tard exister. On voyait dans la constitution de Lycurgue l'heureux mélange de la royauté, de l'aristocratie et de la démocratie : Théopompe y joignit une oligarchie qui de nos jours est devenue tyrannique. Jetons maintenant un coup-d'œil rapide sur les différentes parties de ce gouvernement, telles qu'elles sont aujourd'hui, et non comme elles étaient autrefois; car elles ont presque toutes éprouvé des changemens.

Les deux rois doivent être de la race d'Hercule, et ne peuvent épouser une femme étrangère. Les éphores veillent sur la conduite des reines, de peur qu'elles ne donnent à l'état des enfans qui ne seraient pas de cette maison auguste. Si elles étaient convaincues ou fortement soupçonnées d'infidélité, leurs fils seraient relégués dans la classe des particuliers.

Dans chacune des deux branches régnantes, la couronne doit passer à l'aîné des fils; et à leur

défaut, au frère du roi. Si l'aîné meurt avant son père, elle appartient à son puîné; mais, s'il laisse un enfant, cet enfant est préféré à ses oncles. Au défaut de proches héritiers dans une famille, on appelle au trône les parens éloignés, et jamais ceux de l'autre maison.

Les différends sur la succession sont discutés et terminés dans l'assemblée générale. Lorsqu'un roi n'a point d'enfans d'une première femme, il doit la répudier. Anaxandride avait épousé la fille de sa sœur; il l'aimait tendrement; quelques années après les éphores le citèrent à leur tribunal, et lui dirent: « Il est de notre devoir de ne « pas laisser éteindre les familles royales. Ren« voyez votre épouse, et choisissez-en une qui « donne un héritier au trône. » Sur le refus du prince, après en avoir délibéré avec les sénateurs, ils lui tinrent ce discours: « Suivez notre avis, et « ne forcez pas les Spartiates à prendre un parti « violent. Sans rompre des liens trop chers à votre « cœur, contractez-en de nouveaux qui relèvent « nos espérances. » Rien n'était si contraire aux lois de Sparte, néanmoins Anaxandride obéit: il épousa une seconde femme dont il eut un fils; mais il aima toujours la première, qui, quelque temps après, accoucha du célèbre Léonidas.

L'héritier présomptif n'est point élevé avec les autres enfans de l'état; on a craint que trop de familiarité ne les prémunît contre le respect qu'ils lui devront un jour. Cependant son éduca-

tion n'en est pas moins soignée; on lui donne une juste idée de sa dignité, une plus juste encore de ses devoirs. Un Spartiate disait autrefois à Cléomène : « Un roi doit être affable. Sans doute, « répondit ce prince, pourvu qu'il ne s'expose « pas au mépris. » Un autre roi de Lacédémone dit à ses parens qui exigeaient de lui une injustice : « En m'apprenant que les lois obligent plus « le souverain que les autres citoyens, vous « m'avez appris à vous désobéir en cette occa- « sion. »

Lycurgue a lié les mains aux rois; mais il leur a laissé des honneurs et des prérogatives dont ils jouissent comme chefs de la religion, de l'administration et des armées. Outre certains sacerdoces qu'ils exercent par eux-mêmes, ils règlent tout ce qui concerne le culte public, et paraissent à la tête des cérémonies religieuses. Pour les mettre à portée d'adresser des vœux au ciel, soit pour eux, soit pour la république, l'état leur donne, le premier et le septième jour de chaque mois, une victime avec une certaine quantité de vin et de farine d'orge. L'un et l'autre a le droit d'attacher à sa personne deux magistrats ou augures qui ne le quittent point, et qu'on nomme pythiens. Le souverain les envoie au besoin consulter la pythie, et conservent en dépôt les oracles qu'ils rapportent. Ce privilège est peut-être un des plus importans de la royauté; il met celui qui en est revêtu dans un commerce secret avec les

prêtres de Delphes, auteurs de ces oracles qui souvent décident du sort d'un empire.

Comme chef de l'état, il peut, en montant sur le trône, annuler les dettes qu'un citoyen a contractées, soit avec son prédécesseur, soit avec la république. Le peuple lui adjuge pour lui-même certaines portions d'héritages, dont il peut disposer pendant sa vie en faveur de ses parens.

Les deux rois, comme présidens du sénat, y proposent le sujet de la délibération. L'un et l'autre donne son suffrage, et, en cas d'absence, le fait remettre par un sénateur de ses parens. Ce suffrage en vaut deux. L'avis, dans les causes portées à l'assemblée générale, passe à la pluralité des voix. Lorsque les deux rois proposent de concert un projet manifestement utile à la république, il n'est permis à personne de s'y opposer. La liberté publique n'a rien à craindre d'un pareil accord : outre la secrète jalousie qui règne entre les deux maisons, il est rare que leurs chefs aient le même degré de lumières pour connaître les vrais intérêts de l'état, le même degré de courage pour les défendre. Les causes qui regardent l'entretien des chemins, les formalités de l'adoption, le choix du parent qui doit épouser une héritière orpheline, tout cela est soumis à leur décision.

Les rois ne doivent pas s'absenter pendant la paix, ni tous les deux à la fois pendant la guerre, à moins qu'on ne mette deux armées sur pied. Ils les commandent de droit, et Lycurgue a voulu

qu'ils y parussent avec l'éclat et le pouvoir qui attirent le respect et l'obéissance.

Le jour du départ, le roi offre un sacrifice à Jupiter. Un jeune homme prend sur l'autel un tison enflammé, et le porte, à la tête des troupes, jusqu'aux frontières de l'empire, où l'on fait un nouveau sacrifice.

L'état fournit à l'entretien du général et de sa maison, composée, outre sa garde ordinaire, des deux pythiens ou augures dont j'ai parlé plus haut, des polémarques ou officiers principaux, qu'il est à portée de consulter à tous momens, de trois ministres subalternes, chargés de subvenir à ses besoins. Ainsi, délivré de tout soin domestique, il ne s'occupe que des opérations de la campagne. C'est à lui qu'il apppartient de les diriger, de signer les trèves avec l'ennemi, d'entendre et de congédier les ambassadeurs des puissances étrangères. Les deux éphores qui l'accompagnent n'ont d'autre fonction que de maintenir les mœurs, et ne se mêlent que des affaires qu'il veut bien leur communiquer.

Dans ces derniers temps, on a soupçonné quelquefois le général d'avoir conspiré contre la liberté de sa patrie, ou d'en avoir trahi les intérêts, soit en se laissant corrompre, par des présens, soit en se livrant à de mauvais conseils. On décerne contre ces délits, suivant les circonstances, ou de très fortes amendes, ou l'exil, ou même la perte de la couronne et de la vie. Parmi les princes qui fu-

rent accusés, l'un fut obligé de s'éloigner et de se réfugier dans un temple ; un autre demanda grâce à l'assemblée, qui lui accorda son pardon, mais à condition qu'il se conduirait à l'avenir par l'avis de dix Spartiates qui le suivraient à l'armée, et qu'elle nommerait. La confiance entre le souverain et les autres magistrats se ralentissant de jour en jour, bientôt il ne sera entouré dans ses expéditions que d'espions et de délateurs choisis par ses ennemis.

Pendant la paix, les rois ne sont que les premiers citoyens d'une ville libre. Comme citoyens, ils se montrent en public sans suite et sans faste ; comme premiers citoyens, on leur cède la première place ; et tout le monde se lève en leur présence, à l'exception des éphores siégeant à leur tribunal. Quand ils ne peuvent pas assister aux repas publics, on leur envoie une mesure de vin et de farine ; quand ils s'en dispensent sans nécessité, elle leur est refusée.

Dans ces repas, ainsi que dans ceux qu'il leur est permis de prendre chez les particuliers, ils reçoivent une double portion qu'ils partagent avec leurs amis. Ces détails ne sauraient être indifférens : les distinctions ne sont partout que des signes de convention assortis aux temps et aux lieux ; celles qu'on accorde aux rois de Lacédémone, n'imposent pas moins au peuple, que l'armée nombreuse qui compose la garde du roi de Perse.

La royauté a toujours subsisté à Lacédémone ;

1° parce qu'étant partagée entre deux maisons, l'ambition de l'une serait bientôt réprimée par la jalousie de l'autre, ainsi que par le zèle des magistrats ; 2° parce que les rois n'ayant jamais essayé d'augmenter leur prérogative, elle n'a jamais causé d'ombrage au peuple. Cette modération excite son amour pendant leur vie, ses regrets après leur mort. Dès qu'un des rois a rendu les derniers soupirs, des femmes parcourent les rues, et annoncent le malheur public en frappant sur des vases d'airain. On couvre le marché de paille, et l'on défend d'y rien exposer en vente pendant trois jours. On fait partir des hommes à cheval pour répandre la nouvelle daus la province, et avertir ceux des hommes libres et des esclaves qui doivent accompagner les funérailles. Ils y assistent par milliers ; on les voit se meurtrir le front, et s'écrier au milieu de leurs longues lamentations : Que de tous les princes qui ont existé, il n'y en eut jamais de meilleur. Cependant ces malheureux regardent comme un tyran celui dont ils sont obligés de déplorer la perte. Les Spartiates ne l'ignorent pas ; mais forcés, par une loi de Lycurgue, d'étouffer en cette occasion leurs larmes et leurs plaintes, ils ont voulu que la douleur simulée de leurs esclaves et de leurs sujets peignît en quelque façon la douleur véritable qui les pénètre.

Quand le roi meurt dans une expédition militaire, on expose son image sur un lit de parade ; et il n'est permis pendant dix jours, ni de convo-

quer l'assemblée générale, ni d'ouvrir les tribunaux de justice. Quand le corps, que l'on a pris soin de conserver dans le miel ou dans la cire, est arrivé, on l'inhume avec les cérémonies accoutumées, dans un quartier de la ville où sont les tombeaux des rois.

Le sénat, composé des deux rois et de vingt-huit gérontes ou vieillards, est le conseil suprême où se traitent en première instance la guerre, la paix, les alliances, les hautes et importantes affaires de l'état.

Obtenir une place dans cet auguste tribunal, c'est monter au trône de l'honneur. On ne l'accorde qu'à celui qui, depuis son enfance, s'est distingué par une prudence éclairée et par des vertus éminentes : il n'y parvient qu'à l'âge de soixante ans ; il la possède jusqu'à sa mort. On ne craint point l'affaiblissement de sa raison : par le genre de vie qu'on mène à Sparte, l'esprit et le corps y vieillissent moins qu'ailleurs.

Quand un sénateur a terminé sa carrière, plusieurs concurrens se présentent pour lui succéder. Ils doivent clairement manifester leur désir. Lycurgue a donc voulu favoriser l'ambition? Oui, celle qui, pour prix des services rendus à la patrie, demande avec ardeur de lui en rendre encore.

L'élection se fait dans la place publique, où le peuple est assemblé avec les rois, les sénateurs,

et les différentes classes des magistrats. Chaque prétendant paraît dans l'ordre assigné par le sort. Il parcourt l'enceinte, les yeux baissés, en silence, et honoré de cris d'approbation plus ou moins nombreux, plus ou moins fréquens. Ces bruits sont recueillis par des hommes qui, cachés dans une maison voisine d'où ils ne peuvent rien voir, se contentent d'observer quelle est la nature des applaudissemens qu'ils entendent, et qui, à la fin de la cérémonie, viennent déclarer qu'à telle reprise le vœu du public s'est manifesté d'une manière plus vive et plus soutenue.

Après ce combat où la vertu ne succombe que sous la vertu, commence une espèce de marche triomphale : le vainqueur est conduit dans tous les quartiers de la ville, la tête ceinte d'une couronne, suivi d'uu cortège de jeunes garçons et de jeunes femmes qui célèbrent ses vertus et sa victoire : il se rend aux temples, où il offre son encens; aux maisons de ses parens, où des gâteaux et des fruits sont étalés sur une table : « Agréez, « lui dit-on, ces présens dont l'état vous honore « par nos mains. » Le soir, toutes les femmes qui lui tiennent par les liens du sang, s'assemblent à la porte de la salle où il vient prendre son repas; il fait approcher celle qu'il estime le plus, et, lui présentant l'une des deux portions qu'on lui avait servies : « C'est à vous, lui dit-il, que je remets « le prix d'honneur que je viens de recevoir. » Toutes les autres applaudissent au choix, et la ra-

mènent chez elle avec les distinctions les plus flatteuses.

Dès ce moment le nouveau sénateur est obligé de consacrer le reste de ses jours aux fonctions de son ministère. Les unes regardent l'état, et nous les avons indiquées plus haut; les autres concernent certaines causes particulières dont le jugement est réservé au sénat. C'est de ce tribunal que dépend non-seulement la vie des citoyens, mais encore leur fortune, je veux dire leur honneur; car le vrai Spartiate ne connaît pas d'autre bien.

Plusieurs jours sont employés à l'examen des délits qui entraînent la peine de mort, parce que l'erreur en cette occasion ne peut se réparer. On ne condamne pas l'accusé sur de simples présomptions; mais, quoique absous une première fois, il est poursuivi avec plus de rigueur, si dans la suite on acquiert de nouvelles preuves contre lui.

Le sénat a le droit d'infliger l'espèce de flétrissure qui prive le citoyen d'une partie de ses privilèges; et de là vient qu'à la présence d'un sénateur, le respect qu'inspire l'homme vertueux se mêle avec la frayeur salutaire qu'inspire le juge.

Quand un roi est accusé d'avoir violé les lois ou trahi les intérêts de l'état, le tribunal qui doit l'absoudre ou le condamner, est composé des vingt-huit sénateurs, des cinq éphores, et du roi de l'autre maison. Il peut appeler du jugement à l'assemblée générale du peuple.

Les éphores ou inspecteurs, ainsi nommés parce qu'ils étendent leurs soins sur toutes les parties de l'administration, sont au nombre de cinq. Dans la crainte qu'ils n'abusent de leur autorité, on les renouvelle tous les ans. Ils entrent en place au commencement de l'année, fixé à la nouvelle lune qui suit l'équinoxe de l'automne. Le premier d'entre eux donne son nom à cette année : ainsi, pour rappeler la date d'un évènement, il suffit de dire qu'il s'est passé sous tel éphore.

Le peuple a le droit de les élire, et d'élever à cette dignité des citoyens de tous les états : dès qu'ils en sont revêtus, il les regarde comme ses défenseurs, et c'est à ce titre qu'il n'a cessé d'augmenter leurs prérogatives.

J'ai insinué plus haut que Lycurgue n'avait pas fait entrer cette magistrature dans le plan de sa constitution ; il paraît seulement qu'environ un siècle et demi après, les rois de Lacédémone se dépouillèrent en sa faveur de plusieurs droits essentiels, et que son pouvoir s'accrut ensuite par les soins d'un nommé Astéropus, chef de ce tribunal. Successivement enrichie des dépouilles du sénat et de la royauté, elle réunit aujourd'hui les droits les plus éminens, tels que l'administration de la justice, le maintien des mœurs et des lois, l'inspection sur les autres magistrats, l'exécution des décrets de l'assemblée générale.

Le tribunal des éphores se tient dans la place publique ; ils s'y rendent tous les jours pour pro-

noncer sur certaines accusations, et terminer les différends des particuliers. Cette fonction importante n'était autrefois exercée que par les rois. Lors de la première guerre de Messénie, obligés de s'absenter souvent, ils la confièrent aux éphores; mais ils ont toujours conservé le droit d'assister aux jugemens et de donner leurs suffrages.

Comme les Lacédémoniens n'ont qu'un petit nombre de lois, et que tous les jours il se glisse dans la république des vices inconnus auparavant, les juges sont souvent obligés de se guider par les lumières naturelles; et, comme dans ces derniers temps on a placé parmi eux des gens peu éclairés, on a souvent lieu de douter de l'équité de leurs décisions.

Les éphores prennent un soin extrême de l'éducation de la jeunesse. Ils s'assurent tous les jours par eux-mêmes si les enfans de l'état ne sont pas élevés avec trop de délicatesse : ils leur choisissent des chefs qui doivent exciter leur émulation, et paraissent à leur tête dans une fête militaire et religieuse qu'on célèbre en l'honneur de Minerve.

D'autres magistrats veillent sur la conduite des femmes; les éphores, sur celle de tous les citoyens. Tout ce qui peut, même de loin, donner atteinte à l'ordre public et aux usages reçus, est sujet à leur censure. On les a vus souvent poursuivre des hommes qui négligeaient leurs devoirs, ou qui se laissaient facilement insulter : ils reprochaient

aux uns d'oublier les égards qu'ils devaient aux lois; aux autres, ceux qu'ils se devaient à eux-mêmes.

Plus d'une fois ils ont réprimé l'abus que faisaient de leurs talens des étrangers qu'ils avaient admis à leurs jeux publics. Un orateur offrait de parler un jour entier sur toutes sortes de sujets : ils le chassèrent de la ville. Archiloque subit autrefois le même sort, pour avoir hasardé, dans ses écrits, une maxime de lâcheté; et, presque de nos jours, le musicien Timothée ayant ravi les Spartiates par la beauté de ses chants, un éphore s'approcha de lui, tenant un couteau dans sa main, et lui dit : « Nous vous avons condamné à « retrancher quatre cordes de votre lyre; de quel « côté voulez-vous que je les coupe? »

On peut juger par ces exemples de la sévérité avec laquelle ce tribunal punissait autrefois les fautes qui blessaient directement les lois et les mœurs. Aujourd'hui même que tout commence à se corrompre, il n'est pas moins redoutable, quoique moins respecté; et ceux des particuliers qui ont perdu leurs anciens principes, n'oublient rien pour se soustraire aux regards de ces censeurs, d'autant plus sévères pour les autres, qu'ils sont quelquefois plus indulgens pour eux-mêmes.

Contraindre la plupart des magistrats à rendre compte de leur administration, suspendre de leurs fonctions ceux d'entre eux qui violent les lois, les traîner en prison, les déférer au tribunal supé-

rieur, et les exposer, par des poursuites vives, à perdre la vie; tous ces droits sont réservés aux éphores. Ils les exercent en partie contre les rois, qu'ils tiennent dans leur dépendance par un moyen extraordinaire et bizarre. Tous les neuf ans ils choisissent une nuit où l'air est calme et serein; assis en rase campagne, ils examinent avec attention le mouvement des astres : voient-ils une exhalaison enflammée traverser les airs? c'est une étoile qui change de place; les rois ont offensé les dieux. On les traduit en justice, on les dépose; et ils ne recouvrent l'autorité qu'après avoir été absous par l'oracle de Delphes.

Le souverain, fortement soupçonné d'un crime contre l'état, peut à la vérité refuser de comparaître devant les éphores aux deux premières sommations; mais il doit obéir à la troisième : du reste, ils peuvent s'assurer de sa personne, et le traduire en justice. Quand la faute est moins grave, ils prennent sur eux d'infliger la peine. En dernier lieu, ils condamnèrent à l'amende le roi Agésilas, parce qu'il envoyait un présent à chaque sénateur qui entrait en place.

La puissance exécutrice est toute entière entre leurs mains. Ils convoquent l'assemblée générale, ils y recueillent les suffrages. On peut juger du pouvoir dont ils sont revêtus, en comparant les décrets qui en émanent, avec les sentences qu'ils prononcent dans leur tribunal particulier. Ici, le jugement est précédé de cette formule : « Il

« a paru aux rois et aux éphores ; » là, de celle-ci : « il a paru aux éphores et à l'assemblée. »

C'est à eux que s'adressent les ambassadeurs des nations ennemies ou alliées. Chargés du soin de lever des troupes et de les faire partir, ils expédient au général les ordres qu'il doit suivre, le font accompagner de deux d'entre eux, pour épier sa conduite ; l'interrompent quelquefois au milieu de ses conquêtes, et le rappellent, suivant que l'exige leur intérêt personnel ou celui de l'état.

Tant de prérogatives leur attirent une considération qu'ils justifient par les honneurs qu'ils décernent aux belles actions, par leur attachement aux anciennes maximes, par la fermeté avec laquelle ils ont, en ces derniers temps, dissipé des complots qui menaçaient la tranquillité publique.

Ils ont, pendant une longue suite d'années, combattu contre l'autorité des sénateurs et des rois, et n'ont cessé d'être leurs ennemis que lorsqu'ils sont devenus leurs protecteurs. Ces tentatives, ces usurpations auraient ailleurs fait couler des torrens de sang : par quel hasard n'ont-elles produit à Sparte que des fermentations légères? C'est que les éphores promettaient au peuple la liberté, tandis que leurs rivaux, aussi pauvres que le peuple, ne pouvaient lui promettre des richesses ; c'est que l'esprit d'union, introduit par

les lois de Lycurgue, avait tellement prévalu sur les considérations particulières, que les anciens magistrats, jaloux de donner de grands exemples d'obéissance, ont toujours cru devoir sacrifier leurs droits aux prétentions des éphores.

Par une suite de cet esprit, le peuple n'a cessé de respecter ces rois et ces sénateurs qu'il a dépouillés de leur pouvoir. Une cérémonie imposante, qui se renouvelle tous les mois, lui rappelle ses devoirs. Les rois en leur nom, les éphores au nom du peuple, font un serment solennel; les premiers, de gouverner suivant les lois, les seconds, de défendre l'autorité royale, tant qu'elle ne violera pas les lois.

Les Spartiates ont des intérêts qui leur sont particuliers; ils en ont qui leur sont communs avec les habitans des différentes villes de la Laconie: de là, deux espèces d'assemblées, auxquelles assistent toujours les rois, le sénat, et les diverses classes de magistrats. Lorsqu'il faut régler la succession au trône, élire ou déposer des magistrats, prononcer sur des délits publics, statuer sur les grands objets de la religion ou de la législation, l'assemblée n'est composée que de Spartiates, et se nomme petite assemblée.

Elle se tient pour l'ordinaire tous les mois à la pleine lune; par extraordinaire, lorsque les circonstances l'exigent, la délibération doit être précédée par un décret du sénat, à moins que le partage des voix n'ait empêché cette compagnie de

rien conclure. Dans ce cas, les éphores portent l'affaire à l'assemblée.

Chacun des assistans a droit d'opiner, pourvu qu'il ait passé sa trentième année : avant cet âge, il ne lui est pas permis de parler en public. On exige encore qu'il soit irréprochable dans ses mœurs, et l'on se souvient de cet homme qui avait séduit le peuple par son éloquence : son avis était excellent mais, comme il sortait d'une bouche impure, on vit un sénateur s'élever, s'indigner hautement contre la facilité de l'assemblée, et faire aussitôt proposer le même avis par un homme vertueux. Qu'il ne soit pas dit, ajouta-t-il, que les Lacédémoniens se laissent mener par les conseils d'un infâme orateur.

On convoque l'assemblée générale, lorsqu'il s'agit de guerre, de paix et d'alliance; elle est alors composée des députés des villes de la Laconie : on y joint souvent ceux des peuples alliés, et des nations qui viennent implorer l'assistance de Lacédémone. Là se discutent leurs prétentions et leurs plaintes mutuelles, les infractions faites aux traités de la part des autres peuples, les voies de conciliation, les projets de campagne, les contributions à fournir. Les rois et les sénateurs portent souvent la parole : leur autorité est d'un grand poids, celle des éphores d'un plus grand encore. Quand la matière est suffisamment éclaircie, l'un des éphores demande l'avis de l'assemblée; aussitôt mille voix s'élèvent, ou pour l'affirmative ou

pour la négative. Lorsque après plusieurs essais il est impossible de distinguer la majorité, le même magistrat s'en assure en comptant ceux des deux partis, qu'il a fait passer, ceux-ci d'un côté, ceux-là de l'autre.

CHAPITRE XLVI.

Les Lois de Lacédémone.

La nature est presque toujours en opposition avec les lois, parce qu'elle travaille au bonheur de chaque individu sans relation avec les autres, et que les lois ne statuent que sur les rapports qui les unissent ; parce qu'elle diversifie à l'infini nos caractères et nos penchans, tandis que l'objet des lois est de les ramener, autant qu'il est possible, à l'unité. Il faut donc que le législateur, chargé de détruire ou du moins de concilier ces contrariétés, regarde la morale comme le ressort le plus puissant et la partie la plus essentielle de sa politique ; qu'il s'empare de l'ouvrage de la nature, presque au moment qu'elle vient de le mettre au jour ; qu'il ose en retoucher la forme et les proportions : que, sans en effacer les traits originaux, il les adoucisse ; et qu'enfin l'homme indépendant ne soit plus, en sortant de ses mains, qu'un citoyen libre.

Que des hommes éclairés soient parvenus autrefois à réunir les sauvages épars dans les forêts, que tous les jours de sages instituteurs modèlent en quelque façon à leur gré les caractères des enfans confiés à leurs soins, on le conçoit sans peine; mais quelle puissance de génie n'a-t-il pas fallu pour refondre une nation déjà formée ! Et quel courage pour oser lui dire : Je vais restreindre vos besoins à l'étroit nécessaire, et exiger de vos passions les sacrifices les plus amers : vous ne connaîtrez plus les attraits de la volupté; vous échangerez les douceurs de la vie contre des exercices pénibles et douloureux ; je dépouillerai les uns de leurs biens pour les distribuer aux autres, et la tête du pauvre s'élevera aussi haut que celle du riche ; vous renoncerez à vos idées, à vos goûts, à vos habitudes, à vos prétentions, quelquefois même à ces sentimens si tendres et si précieux que la nature a gravés au fond de vos cœurs !

Voilà néanmoins ce qu'exécuta Lycurgue, par des règlemens qui diffèrent si essentiellement de ceux des autres peuples, qu'en arrivant à Lacédémone un voyageur se croit transporté sous un nouveau ciel. Leur singularité l'invite à les méditer; et bientôt il est frappé de cette profondeur de vues et de cette élévation de sentimens qui éclatent dans l'ouvrage de Lycurgue.

Il fit choisir les magistrats, non par la voie du sort, mais par celle des suffrages. Il dépouilla les richesses de leur considération, et l'amour de sa

jalousie. S'il accorda quelques distinctions, le gouvernement, plein de son esprit, ne les prodigua jamais, et les gens vertueux n'osèrent les solliciter : l'honneur devint la plus belle des récompenses, et l'opprobre le plus cruel des supplices. La peine de mort fut quelquefois infligée : mais un rigoureux examen devait la précéder, parce que rien n'est si précieux que la vie d'un citoyen. L'exécution se fit dans la prison, pendant la nuit, de peur que la fermeté du coupable n'attendrît les assistans. Il fut décidé qu'un lacet terminerait ses jours, car il parut inutile de multiplier les tourmens.

J'indiquerai dans la suite la plupart des réglemens de Lycurgue; je vais parler ici du partage des terres. La proposition qu'il en fit souleva les esprits; mais, après les plus vives contestations, le district de Sparte fut divisé en neuf mille portions de terre, (13) le reste de la Laconie en trente mille. Chaque portion, assignée à un chef de famille, devait produire, outre une certaine quantité de vin et d'huile, soixante-dix mesures d'orge pour le chef, et douze pour son épouse.

Après cette opération, Lycurgue crut devoir s'absenter, pour laisser aux esprits le temps de se reposer. A son retour, il trouva les campagnes de Laconie couvertes de tas de gerbes, tous de même grosseur, et placés à des distances à peu près égales. Il crut voir un grand domaine dont les productions venaient d'être partagées entre des frères; ils crurent voir un père qui, dans la

distribution de ses dons, ne montre pas plus de tendresse pour l'un de ses enfans que pour les autres.

Mais comment subsistera cette égalité de fortunes? Avant Lycurgue, le législateur de Crète n'osa pas l'établir, puisqu'il permit les acquisitions. Après Lycurgue, Phaléas à Chalcédoine, Philolaüs à Thèbes, Platon, d'autres législateurs, d'autres philosophes, ont proposé des voies insuffisantes pour résoudre le problême. Il était donné à Lycurgue de tenter les choses les plus extraordinaires, et de concilier les plus opposées. En effet, par une de ses lois, il règle le nombre des hérédités sur celui des citoyens; et par une autre loi, en accordant des exemptions à ceux qui ont trois enfans, et de plus grandes à ceux qui en ont quatre, il risque de détruire la proportion qu'il veut établir, et de rétablir la distinction des riches et des pauvres, qu'il se propose de détruire.

Pendant que j'étais à Sparte, l'ordre des fortunes des particuliers avait été dérangé par un décret de l'éphore Epitadès, qui voulait se venger de son fils; et comme je négligeai de m'instruire de leur ancien état, je ne pourrai développer à cet égard les vues du législateur, qu'en remontant à ses principes.

Suivant les lois de Lycurgue, un chef de famille ne pouvait ni acheter ni vendre une portion de terrain; il ne pouvait ni la donner pendant sa

vie, ni la léguer par son testament à qui il voulait; il ne lui était pas même permis de la partager : l'aîné de ses enfans recueillait la succession, comme dans la maison royale l'aîné succède de droit à la couronne. Quel etait le sort des autres enfans? Les lois qui avaient assuré leur subsistance pendant la vie du père, les auraient-elles abandonnés après sa mort?

1° Il paraît qu'ils pouvaient hériter des esclaves, des épargnes et des meubles de toute espèce. La vente de ces effets suffisait sans doute pour leurs vêtemens; car le drap qu'ils employaient était à si bas prix, que les plus pauvres se trouvaient en état de se le procurer. 2° Chaque citoyen était en droit de participer aux repas publics, et fournissait pour son contingent une certaine quantité de farine d'orge, qu'on peut évaluer à environ douze médimnes : or, le Spartiate possesseur d'une portion d'héritage, en retirait par an soixante-dix médimnes, et sa femme douze. L'excédant du mari suffisait donc pour l'entretien de cinq enfans; et comme Lycurgue n'a pas dû supposer que chaque père de famille en eût un si grand nombre, on peut croire que l'aîné devait pourvoir aux besoins, non-seulement de ses enfans, mais encore de ses frères. 3° Il est à présumer que les puînés pouvaient seuls épouser les filles qui, au défaut de mâles, héritaient d'une possession territoriale. Sans cette précaution, les hérédités se seraient accumulées sur une même tête. 4° Après l'exa-

men qui suivait leur naissance, les magistrats leur accordaient des portions de terre devenues vacantes par l'extinction de quelques familles. 5° Dans ces derniers temps, des guerres fréquentes en détruisaient un grand nombre; dans les siècles antérieurs, ils allaient au loin fonder des colonies. Les filles ne coûtaient rien à établir; il était défendu de leur constituer une dot. 6° L'esprit d'union et de désintéressement rendant en quelque façon toutes choses communes entre les citoyens, les uns n'avaient souvent au-dessus des autres que l'avantage de prévenir ou de seconder leurs désirs.

Tant que cet esprit s'est maintenu, la constitution résistait aux secousses qui commençaient à l'agiter : mais qui la soutiendra désormais, depuis que, par le décret des éphores dont j'ai parlé, il est permis à chaque citoyen de doter ses filles, et de disposer à son gré de sa portion? Les hérédités passant tous les jours en différentes mains, l'équilibre des fortunes est rompu, ainsi que celui de l'égalité.

Je reviens aux dispositions de Lycurgue. Les biens-fonds, aussi libres que les hommes, ne devaient point être grevés d'impositions. L'état n'avait point de trésor; en certaines occasions, les citoyens contribuaient suivant leurs facultés; en d'autres, il recouraient à des moyens qui prouvaient leur excessive pauvreté. Les députés de Samos vinrent une fois demander à emprunter une somme d'argent; l'assemblée générale n'ayant

pas d'autre ressource, indiqua un jeûne universel, tant pour les hommes libres, que pour les esclaves et pour les animaux domestiques. L'épargne qui en résulta fut remise aux députés.

Tout pliait devant le génie de Lycurgue; le goût de la propriété commençait à disparaître; des passions violentes ne troublaient plus l'ordre public : mais ce calme serait un malheur de plus, si le législateur n'en assurait pas la durée. Les lois toutes seules ne sauraient opérer ce grand effet : si on s'accoutume à mépriser les moins importantes, on négligera bientôt celles qui le sont davantage; si elles sont trop nombreuses, si elles gardent le silence en plusieurs occasions, si d'autres fois elles parlent avec l'obscurité des oracles; s'il est permis à chaque juge d'en fixer le sens, à chaque citoyen de s'en plaindre; si, jusque dans les plus petits détails, elles ajoutent à la contrainte de notre liberté le ton avilissant de la menace : vainement seraient-elles gravées sur le marbre, elles ne le seront jamais dans les cœurs.

Attentif au pouvoir irrésistible des impressions que l'homme reçoit dans son enfance et pendant toute sa vie, Lycurgue s'était dès long-temps affermi dans le choix d'un système que l'expérience avait justifié en Crète. Élevez tous les enfans en commun, dans une même discipline, d'après des principes invariables, sous les yeux des magistrats et de tout le public, ils apprendront leurs

devoirs en les pratiquant; ils les chériront ensuite, parce qu'ils les auront pratiqués, et ne cesseront de les respecter, parce qu'ils les verront toujours pratiqués par tout le monde. Les usages, en se perpétuant, recevront une force invincible de leur ancienneté et de leur universalité : une suite non interrompue d'exemples donnés et reçus, fera que chaque citoyen, devenu législateur de son voisin, sera pour lui une règle vivante; on aura le mérite de l'obéissance, en cédant à la force de l'habitude; et l'on croira agir librement, parce qu'on agira sans effort.

Il suffira donc à l'instituteur de la nation, de dresser pour chaque partie de l'administration un petit nombre de lois qui dispenseront d'en désirer un plus grand nombre, et qui contribueront à maintenir l'empire des rites, beaucoup plus puissant que celui des lois même. Il défendra de les mettre par écrit, de peur qu'elles ne rétrécissent le domaine des vertus, et qu'en croyant faire tout ce qu'on doit, on ne s'abstienne de faire tout ce qu'on peut. Mais il ne les cachera point; elles seront transmises de bouche en bouche, citées dans toutes les occasions, et connues de tous les citoyens, témoins et juges des actions de chaque particulier. Il ne sera pas permis aux jeunes gens de les blâmer, même de les soumettre à leur examen, puisqu'ils les ont reçues comme des ordres du ciel, et que l'autorité des lois n'est fondée que sur l'extrême vénération qu'elles inspirent.

Il ne faudra pas non plus louer les lois et les usages des nations étrangères, parce que, si l'on n'est pas persuadé qu'on vit sous la meilleure des législations, on en désirera bientôt une autre.

Ne soyons plus étonnés maintenant que l'obéissance soit pour les Spartiates la première des vertus, et que ces hommes fiers ne viennent jamais, le texte des lois à la main, demander compte aux magistrats des sentences émanées de leur tribunal.

Ne soyons pas surpris non plus que Lycurgue ait regardé l'éducation comme l'affaire la plus importante du législateur, et que, pour subjuguer l'esprit et le cœur des Spartiates, il les ait soumis de bonne heure aux épreuves dont je vais rendre compte.

CHAPITRE XLVII.

De l'Éducation et du Mariage des Spartiates.

LES lois de Lacédémone veillent avec un soin extrême à l'éducation des enfans. Elles ordonnent qu'elle soit publique et commune aux pauvres et aux riches. Elles préviennent le moment de leur naissance : quand une femme a déclaré sa grossesse, on suspend dans son appartement des portraits où brillent la jeunesse et la beauté, tels que ceux d'Apollon, de Narcisse, d'Hyacinthe, de

Castor, de Pollux, etc., afin que son imagination, sans cesse frappée de ces objets, en transmette quelques traces à l'enfant qu'elle porte dans son sein.

A peine a-t-il reçu le jour, qu'on le présente à l'assemblée des plus anciens de la tribu à laquelle sa famille appartient. La nourrice est appelée : au lieu de le laver avec de l'eau, elle emploie des lotions de vin, qui occasionnent, à ce qu'on prétend, des accidens funestes dans les tempéramens faibles. D'après cette épreuve, suivie d'un examen rigoureux, la sentence de l'enfant est prononcée. S'il n'est expédient ni pour lui ni pour la république qu'il jouisse plus long-temps de la vie, on le fait jeter dans un gouffre, auprès du mont Taygète : s'il paraît sain et bien constitué, on le choisit au nom de la patrie, pour être quelque jour un de ses défenseurs.

Ramené à la maison, il est posé sur un bouclier, et l'on place auprès de cette espèce de berceau une lance, afin que ses premiers regards se familiarisent avec cette arme.

On ne serre point ses membres délicats avec des liens qui en suspendraient les mouvemens : on n'arrête point ses pleurs, s'ils ont besoin de couler ; mais on ne les excite jamais par des menaces ou par des coups. Il s'accoutume par degrés à la solitude, aux ténèbres, à la plus grande indifférence sur le choix des alimens. Point d'impressions de terreur, point de contraintes inutiles,

ni de reproches injustes; livré sans réserve à ses jeux innocens, il jouit pleinement des douceurs de la vie, et son bonheur hâte le développement de ses forces et de ses qualités.

Il est parvenu à l'âge de sept ans, sans connaître la crainte servile : c'est à cette époque que finit communément l'éducation domestique. On demande au père s'il veut que son enfant soit élevé suivant les lois : s'il le refuse, il est lui-même privé des droits du citoyen : s'il y consent, l'enfant aura désormais pour surveillans, non-seulement les auteurs de ses jours, mais encore les lois, les magistrats, et tous les citoyens autorisés à l'interroger, à lui donner des avis, et à le châtier sans crainte de passer pour sévères; car ils seraient punis eux-mêmes, si, témoins de ses fautes, ils avaient la faiblesse de l'épargner. On place à la tête des enfans un des hommes les plus respectables de la république; il les distribue en différentes classes, à chacune desquelles préside un jeune chef, distingué par sa sagesse et son courage. Ils doivent se soumettre sans murmurer aux ordres qu'ils en reçoivent, aux châtimens qu'il leur impose, et qui leur sont infligés par des jeunes gens armés de fouets, et parvenus à l'âge de puberté.

La règle devient de jour en jour plus sévère. On les dépouille de leurs cheveux; ils marchent sans bas et sans souliers : pour les accoutumer à

la rigueur des saisons, on les fait quelquefois combattre tout nus.

A l'âge de douze ans, ils quittent la tunique, et ne se couvrent plus que d'un simple manteau qui doit durer toute une année. On ne leur permet que rarement l'usage des bains et des parfums. Chaque troupe couche ensemble sur des sommités de roseaux qui croissent dans l'Eurotas, et qu'ils arrachent sans le secours du fer.

C'est alors qu'ils commencent à contracter ces liaisons particulières peu connues des nations étrangères, plus pures à Lacédémone que dans les autres villes de la Grèce. Il est permis à chacun d'eux de recevoir les attentions assidues d'un honnête jeune homme, attiré auprès de lui par les attraits de la beauté, par les charmes plus puissans des vertus dont elle paraît être l'emblême. Ainsi, la jeunesse de Sparte est comme divisée en deux classes; l'une, composée de ceux qui aiment; l'autre, de ceux qui sont aimés. Les premiers, destinés à servir de modèles aux seconds, portent jusqu'à l'enthousiasme un sentiment qui entretient la plus noble émulation, et qui, avec les transports de l'amour, n'est au fond que la tendresse passionnée d'un père pour son fils, l'amitié ardente d'un frère pour son frère. Lorsque, à la vue du même objet, plusieurs éprouvent l'inspiration divine, c'est le nom que l'on donne au penchant qui les entraîne, loin de se livrer à la jalousie, ils n'en sont que plus unis entre eux,

que plus intéressés aux progrès de celui qu'ils aiment ; car toute leur ambition est de le rendre aussi estimable aux yeux des autres, qu'il l'est à leurs propres yeux. Un des plus honnêtes fut condamné à une amende pour ne s'être jamais attaché à un jeune homme ; un autre, parce que son jeune ami avait dans un combat poussé un cri de faiblesse.

Ces associations, qui ont souvent produit de grandes choses, sont communes aux deux sexes, et durent quelquefois toute la vie. Elles étaient depuis long-temps établies en Crète ; Lycurgue en connut le prix et en prévint les dangers. Outre que la moindre tache imprimée sur une union qui doit être sainte, qui l'est presque toujours, couvrirait pour jamais d'infamie le coupable, et serait même, suivant les circonstances, punie de mort, les élèves ne peuvent se dérober un seul moment aux regards des personnes âgées qui se font un devoir d'assister à leurs exercices, et d'y maintenir la décence, aux regards du président général de l'éducation, à ceux de l'irène ou chef particulier qui commande chaque division.

Cet irène est un jeune homme de vingt ans, qui reçoit pour prix de son courage et de sa prudence, l'honneur d'en donner des leçons à ceux que l'on confie à ses soins. Il est à leur tête quand ils se livrent des combats, quand ils passent l'Eurotas à la nage, quand ils vont à la chasse, quand ils se forment à la lutte, à la course aux diffé-

rens exercices du gymnase. De retour chez lui, ils prennent une nourriture saine et frugale : ils la préparent eux-mêmes ; les plus forts apportent le bois ; les plus faibles, des herbages et d'autres alimens qu'ils ont dérobés en se glissant furtivement dans les jardins et dans les salles des repas publics. Sont-ils découverts! tantôt on leur donne le fouet, tantôt on joint à ce châtiment la défense d'approcher de la table ; quelquefois on les traîne auprès d'un autel, dont ils font le tour en chantant des vers contre eux-mêmes.

Le souper fini, le jeune chef ordonne aux uns de chanter, propose aux autres des questions d'après lesquelles on peut juger de leur esprit ou de leurs sentimens. « Quel est le plus honnête homme « de la ville? Que pensez-vous d'une telle action? » La réponse doit être précise et motivée. Ceux qui parlent sans avoir pensé, reçoivent de légers châtimens en présence des magistrats et des vieillards, témoins de ces entretiens, et quelquefois mécontens de la sentence du jeune chef : mais, dans la crainte d'affaiblir son crédit, ils attendent qu'il soit seul pour le punir lui-même de son indulgence ou de sa sévérité.

On ne donne aux élèves qu'une légère teinture des lettres ; mais on leur apprend à s'expliquer purement, à figurer dans les chœurs de danse et de musique, à perpétuer dans leurs vers le souvenir de ceux qui sont morts pour la patrie, et la honte de ceux qui l'ont trahie. Dans ces poésies,

Les grandes idées sont rendues avec simplicité, les sentimens élevés avec chaleur.

Tous les jours, les éphores se rendent chez eux; de temps en temps, ils vont chez les éphores qui examinent si leur éducation est bien soignée, s'il ne s'est pas glissé quelque délicatesse dans leurs lits ou leur vêtement, s'ils ne sont pas trop disposés à grossir. Ce dernier article est essentiel : on a vu quelquefois à Sparte des magistrats citer au tribunal de la nation, et menacer de l'exil, des citoyens dont l'excessif embonpoint semblait être une preuve de mollesse. Un visage efféminé ferait rougir un Spartiate; il faut que le corps, dans ses accroissemens, prenne de la souplesse et de la force, en conservant toujours de justes proportions.

C'est l'objet qu'on se propose en soumettant les jeunes Spartiates à des travaux qui remplissent presque tous les momens de leur journée. Ils en passent une grande partie dans le gymnase, où l'on ne trouve point, comme dans les autre villes, de ces maîtres qui apprennent à leurs disciples l'art de supplanter adroitement un adversaire : ici la ruse souillerait le courage; et l'honneur doit accompagner la défaite ainsi que la victoire. C'est pour cela que dans certains exercices il n'est pas permis au Spartiate qui succombe de lever la main, parce que ce serait reconnaître un vainqueur.

J'ai souvent assisté aux combats que se livrent

dans le Plataniste les jeunes gens parvenus à leur dix-huitième année. Ils en font les apprêts dans leur collége, situé au bourg de Thérapné : divisés en deux corps, dont l'un se pare du nom d'Hercule, et l'autre de celui de Lycurgue, ils immolent ensemble, pendant la nuit, un petit chien sur l'autel de Mars. On a pensé que le plus courageux des animaux domestiques devait être la victime la plus agréable au plus courageux des dieux. Après le sacrifice, chaque troupe amène un sanglier apprivoisé, l'excite contre l'autre par ses cris, et, s'il est vainqueur, en tire un augure favorable.

Le lendemain, sur le midi, les jeunes guerriers s'avancent en ordre, et par des chemins différens indiqués par le sort, vers le champ de bataille. Au signal donné, ils fondent les uns sur les autres, se poussent et se repoussent tour à tour. Bientôt leur ardeur augmente par degrés : on les voit se battre à coups de pieds et de poings, s'entre-déchirer avec les dents et les ongles, continuer un combat désavantageux malgré des blessures douloureuses, s'exposer à périr plutôt que de céder, quelquefois même augmenter de fierté en diminuant de forces. L'un d'entre eux, près de jeter son antagoniste à terre, s'écria tout à coup : « Tu « me mords comme une femme. Non, répondit « l'autre, mais comme un lion. » L'action se passe sous les yeux de cinq magistrats, qui peuvent d'un mot en modérer la fureur, en présence d'une foule de témoins, qui tour à tour prodi-

gnent et des éloges aux vainqueurs, et des sarcasmes aux vaincus. Elle se termine lorsque ceux d'un parti sont forcés de traverser à la nage les eaux de l'Eurotas, ou celles du canal qui, conjointement avec ce fleuve, sert d'enceinte au Plataniste.

J'ai vu d'autres combats où le plus grand courage est aux prises avec les plus vives douleurs. Dans une fête célébrée tous les ans en l'honneur de Diane surnommée Orthia, on place auprès de l'autel de jeunes Spartiates à peine sortis de l'enfance, et choisis dans tous les ordres de l'état; on les frappe à grands coups de fouet, jusqu'à ce que le sang commence à couler, La prêtresse est présente : elle tient dans ses mains une statue de bois très-petite et très-légère; c'est celle de Diane. Si les exécuteurs paraissent sensibles à la pitié, la prêtresse s'écrie qu'elle ne peut plus soutenir le poids de la statue. Les coups redoublent alors; l'intérêt général devient plus pressant. On entend les cris forcenés des parens qui exhortent ces victimes innocentes à ne laisser échapper aucune plainte : elles-mêmes provoquent et défient la douleur. La présence de tant de témoins occupés à contrôler leurs moindres mouvemens, et l'espoir de la victoire décernée à celui qui souffre avec le plus de constance, les endurcissent de telle manière, qu'ils n'opposent à ces horribles tourmens qu'un front serein et une joie révoltante.

Surpris de leur fermeté, je dis à Damonax qui

m'accompagnait : Il faut convenir que vos lois sont fidèlement observées. Dites plutôt, répondit-il, indignement outragées. La cérémonie que vous venez de voir fut instituée autrefois en l'honneur d'une divinité barbare, dont on prétend qu'Oreste avait apporté la statue et le culte de la Tauride à Lacédémone. L'oracle avait ordonné de lui sacrifier des hommes ; Lycurgue abolit cette horrible coutume ; mais, pour procurer un dédommagement à la superstition, il voulut que les jeunes Spartiates condamnés pour leurs fautes à la peine du fouet, la subissent à l'autel de la déesse.

Il fallait s'en tenir aux termes et à l'esprit de la loi : elle n'ordonnait qu'une punition légère ; mais nos éloges insensés excitent, soit ici, soit au Plataniste, une détestable émulation parmi ces jeunes gens. Leurs tortures sont pour nous un objet de curiosité ; pour eux, un sujet de triomphe. Nos pères ne connaissaient que l'héroïsme utile à la patrie, et leurs vertus n'étaient ni au-dessous ni au-dessus de leurs devoirs : depuis que la vanité s'est emparée des nôtres, elle en grossit tellement les traits, qu'ils ne sont plus reconnaissables. Ce changement, opéré depuis la guerre du Péloponèse, est un symptôme frappant de la décadence de nos mœurs. L'exagération du mal ne produit que le mépris ; celle du bien surprend l'estime ; on croit alors que l'éclat d'une action extraordinaire dispense des obligations les plus sacrées. Si cet abus continue, nos jeunes gens finiront par n'avoir qu'un

courage d'ostentation ; ils braveront la mort à l'autel de Diane, et fuiront à l'aspect de l'ennemi.

Rappelez-vous cet enfant qui, ayant l'autre jour caché dans son sein un petit renard, se laissa déchirer les entrailles plutôt que d'avouer son larcin : son obstination parut si nouvelle, que ses camarades le blâmèrent hautement. Mais, dis-je alors, elle n'était que la suite de vos institutions ; car il répondit qu'il valait mieux périr dans les tourmens, que de vivre dans l'opprobre. Ils ont donc raison, ces philosophes qui soutiennent que vos exercices impriment dans l'âme des jeunes guerriers une espèce de férocité.

Ils nous attaquent, reprit Damonax, au moment que nous sommes par terre. Lycurgue avait prévenu le débordement de nos vertus, par des digues qui ont subsisté pendant quatre siècles, et dont il reste encore des traces. N'a-t-on pas vu dernièrement un Spartiate puni après des exploits signalés, pour avoir combattu sans bouclier. Mais, à mesure que nos mœurs s'altèrent, le faux honneur ne connaît plus de frein, et se communique insensiblement à tous les ordres de l'état. Autrefois les femmes de Sparte, plus sages et plus décentes qu'elles ne le sont aujourd'hui, en apprenant la mort de leurs fils tués sur le champ de bataille, se contentaient de surmonter la nature ; maintenant elles se font un mérite de l'insulter, et, de peur de paraître faibles, elles ne craignent pas de se

montrer atroces. Telle fut la réponse de Damonax. Je reviens à l'éducation des Spartiates.

Dans plusieurs villes de la Grèce, les enfans parvenus à leur dix-huitième année, ne sont plus sous l'œil vigilant des instituteurs. Lycurgue connaissait trop le cœur humain, pour l'abandonner à lui-même dans ces momens critiques d'où dépend presque toujours la destinée d'un citoyen, et souvent celle d'un état. Il oppose au développement des passions une nouvelle suite d'exercices et de travaux. Les chefs exigent de leurs disciples plus de modestie, de soumission, de tempérance et de ferveur.

C'est un spectacle singulier, de voir cette brillante jeunesse, à qui l'orgueil du courage et de la beauté devrait inspirer tant de prétentions, n'oser, pour ainsi dire, ni ouvrir la bouche ni lever les yeux, marcher à pas lents, et avec la décence d'une fille timide qui porte les offrandes sacrées.

Cependant, si cette régularité n'est pas animée par un puissant intérêt, la pudeur régnera sur leurs fronts, et le vice dans leurs cœurs. Lycurgue leur suscite alors un corps d'espions et de rivaux qui les surveillent sans cesse. Rien de si propre que cette méthode pour épurer les vertus. Placez à côté d'un jeune homme un modèle de même âge que lui, il le hait, s'il ne peut l'atteindre; il le méprise, s'il en triomphe sans peine. Opposez au contraire un corps à un autre : comme il est facile de balancer leurs forces et de varier leur

composition, l'honneur de la victoire et la honte de la défaite ne peuvent ni trop enorgueillir, ni trop humilier les particuliers ; il s'établit entre eux une rivalité accompagnée d'estime ; leurs parens, leurs amis s'empressent de la partager, et de simples exercices deviennent des spectacles intéressans pour tous les citoyens.

Les jeunes Spartiates quittent souvent leurs jeux, pour se livrer à des mouvemens plus rapides. On leur ordonne de se répandre dans la province, les armes à la main, pieds nus, exposés aux intempéries des saisons, sans esclave pour les servir, sans couverture pour les garantir du froid pendant la nuit. Tantôt ils étudient le pays, et les moyens de le préserver des incursions de l'ennemi : tantôt ils courent après les sangliers et différentes bêtes fauves. D'autres fois, pour essayer les diverses manœuvres de l'art militaire, ils se tiennent en ambuscade pendant le jour ; et la nuit suivante ils attaquent et font succomber sous leurs coups les Hilotes qui, prévenus du danger, ont eu l'imprudence de sortir et de se trouver sur leur chemin (14).

Les filles de Sparte ne sont point élevées comme celles d'Athènes : on ne leur prescrit point de se tenir renfermées, de filer la laine, de s'abstenir du vin et d'une nourriture trop forte ; mais on leur apprend à danser, à chanter, à lutter entre elles, à courir légèrement sur le sable, à lancer avec force le palet ou le javelot, à faire tous leurs

exercices sans voile et à demi nues, en présence des rois, des magistrats, et de tous les citoyens, sans en excepter même les jeunes garçons, qu'elles excitent à la gloire, soit par leurs exemples, soit par des éloges flatteurs, ou par des ironies piquantes.

C'est dans ces jeux que deux cœurs destinés à s'unir un jour commencent à se pénétrer des sentimens qui doivent assurer leur bonheur; (15) mais les transports d'un amour naissant ne sont jamais couronnés par un hymen prématuré. (16) Partout où l'on permet à des enfans de perpétuer les familles, l'espèce humaine se rapetisse et dégénère d'une manière sensible. Elle s'est soutenue à Lacédémone, parce que l'on ne s'y marie que lorsque le corps a pris son accroissement, et que la raison peut éclairer le choix.

Aux qualités de l'âme les deux époux doivent joindre une beauté mâle, une taille avantageuse, une santé brillante. Lycurgue, et d'après lui des philosophes éclairés, ont trouvé étrange qu'on se donnât tant de soins pour perfectionner les races des animaux domestiques, tandis qu'on néglige absolument celle des hommes. Ses vues furent remplies, et d'heureux assortimens semblèrent ajouter à la nature de l'homme un nouveau degré de force et de majesté. En effet, rien de si beau, rien de si pur que le sang des Spartiates.

Je supprime le détail des cérémonies du mariage; mais je dois parler d'un usage remarquable

par sa singularité. Lorsque l'instant de la conclusion est arrivé, l'époux, après un léger repas qu'il a pris dans la salle publique, se rend, au commencement de la nuit, à la maison de ses nouveaux parens; il enlève furtivement son épouse, la mène chez lui, et bientôt après vient au gymnase rejoindre ses camarades, avec lesquels il continue d'habiter comme auparavant. Les jours suivans, il fréquente à l'ordinaire la maison paternelle; mais il ne peut accorder à sa passion que des instans dérobés à la vigilance de ceux qui l'entourent: ce serait une honte pour lui, si on le voyait sortir de l'appartement de sa femme. Il vit quelquefois des années entières dans ce commerce, où le mystère ajoute tant de charmes aux surprises et aux larcins. Lycurgue savait que des désirs trop tôt et trop souvent satisfaits, se terminent par l'indifférence ou par le dégoût; il eut soin de les entretenir, afin que les époux eussent le temps de s'accoutumer à leurs défauts, et que l'amour, dépouillé insensiblement de ses illusions, parvînt à sa perfection en se changeant en amitié. De là l'heureuse harmonie qui règne dans ces familles, où les chefs déposant leur fierté à la voix l'un de l'autre, semblent tous les jours s'unir par un nouveau choix, et présentent sans cesse le spectacle touchant de l'extrême courage joint à l'extrême douceur.

De très-fortes raisons peuvent autoriser un Spartiate à ne pas se marier; mais dans sa vieillesse il ne doit pas s'attendre aux mêmes égards que

les autres citoyens. On cite l'exemple de Dercyllidas, qui avait commandé les armées avec tant de gloire. Il vint à l'assemblée; un jeune homme lui dit : « Je ne me lève pas devant toi, parce « que tu ne laisseras point d'enfans qui puissent « un jour se lever devant moi. » Les célibataires sont exposés à d'autres humiliations : ils n'assistent point aux combats que se livrent les filles à demi nues; il dépend du magistrat de les contraindre à faire, pendant les rigueurs de l'hiver, le tour de la place, dépouillés de leurs habits, et chantant contre eux-mêmes des chansons, où ils reconnaissent que leur désobéissance aux lois mérite le châtiment qu'ils éprouvent.

CHAPITRE XLVIII.

Des Mœurs et des Usages des Spartiates.

Ce chapitre n'est qu'une suite du précédent : car l'éducation des Spartiates continue, pour ainsi dire, pendant toute leur vie.

Dès l'âge de vingt ans, ils laissent croître leurs cheveux et leur barbe : les cheveux ajoutent à la beauté, et conviennent à l'homme libre, de même qu'au guerrier. On essaie l'obéissance dans les choses les plus indifférentes : lorsque les éphores entrent en place, ils font proclamer à son de trompe un décret qui ordonne de raser la lèvre

supérieure, ainsi que de se soumettre aux lois. Ici tout est instruction : un Spartiate interrogé pourquoi il entretenait une si longue barbe : « De« puis que le temps l'a blanchie, répondit-il, il « m'avertit à tout moment de ne pas déshonorer « ma vieillesse. »

Les Spartiates, en bannissant de leurs habits toute espèce de parure, ont donné un exemple admiré et nullement imité des autres nations. Chez eux, les rois, les magistrats, les citoyens de la dernière classe, n'ont rien qui les distingue à l'extérieur ; ils portent tous une tunique très-courte, et tissue d'une laine très-grossière, ils jettent par dessus un manteau ou une grosse cape. Leurs pieds sont garnis de sandales ou d'autres espèces de chaussures, dont la plus commune est de couleur rouge. Deux héros de Lacédémone, Castor et Pollux, sont représentés avec des bonnets qui, joints l'un à l'autre par leur partie inférieure, ressembleraient pour la forme à cet œuf dont on prétend qu'ils tirent leur origine. Prenez un de ces bonnets, et vous aurez celui dont les Spartiates se servent encore aujourd'hui. Quelques-uns le serrent étroitement avec des courroies autour des oreilles ; d'autres commencent à remplacer cette coiffure par celle des courtisanes de la Grèce. « Les « Lacédémoniens ne sont plus invincibles, disait « de mon temps le poëte Antiphane ; les réseaux « qui retiennent leurs cheveux sont teints en pour« pre. »

Ils furent les premiers, après les Crétois, à se dépouiller entièrement de leurs habits dans les exercices du gymnase. Cet usage s'introduisit ensuite dans les jeux olympiques, et a cessé d'être indécent depuis qu'il est devenu commun.

Ils paraissent en public avec de gros bâtons recourbés à leur extrémité supérieure ; mais il leur est défendu de les porter à l'assemblée générale, parce que les affaires de l'état doivent se terminer par la force de la raison, et non par celle des armes.

Les maisons sont petites, et construites sans art : on ne doit travailler les portes qu'avec la scie ; les planchers, qu'avec la cognée : des troncs d'arbre à peine dépouillés de leurs écorces, servent de poutres. Les meubles, quoique plus élégans, participent à la même simplicité ; ils ne sont jamais confusément entassés. Les Spartiates ont sous la main tout ce dont ils ont besoin, parce qu'ils se font un devoir de mettre chaque chose à sa place. Ces petites attentions entretiennent chez eux l'amour de l'ordre et de la discipline.

Leur régime est austère. Un étranger qui les avait vus étendus autour d'une table et sur le champ de bataille, trouvait plus aisé de supporter une telle mort qu'une telle vie. Cependant Lycurgue n'a retranché de leurs repas que le superflu; et s'ils sont frugals, c'est plutôt par vertu que par nécessité. Ils ont de la viande de boucherie; le mont Taygète leur fournit une chasse abondante; leurs plaines, des lièvres, des perdrix et d'autres

espèces de gibier; la mer et l'Eurotas, du poisson. Leur fromage de Gythium est estimé. Ils ont, de plus, différentes sortes de légumes, de fruits, de pains et de gâteaux.

Il est vrai que leurs cuisiniers ne sont destinés qu'à préparer la grosse viande, et qu'ils doivent s'interdire les ragoûts, à l'exception du brouet noir. C'est une sauce dont j'ai oublié la composition, et dans laquelle les Spartiates trempent leur pain. Ils la préfèrent aux mets les plus exquis.

Ce fut sur sa réputation, que Denys, tyran de Syracuse, voulut en enrichir sa table. Il fit venir un cuisinier de Lacédémone, et lui ordonna de ne rien épargner. Le brouet fut servi : le roi en goûta, et le rejeta avec indignation. « Seigneur, « lui dit l'esclave, il lui manque un assaisonne« ment essentiel. — Et quoi donc? répondit le « prince. — Un exercice violent avant le repas, « répliqua l'esclave. »

La Laconie produit plusieurs espèces de vins. Celui qu'on recueille aux Cinq-Collines, à sept stades de Sparte, exhale une odeur aussi douce que celle des fleurs. Celui qu'il font cuire, doit bouillir jusqu'à ce que le feu en ait consumé la cinquième partie. Ils le conservent pendant quatre ans avant de le boire. Dans leurs repas la coupe ne passe pas de main en main, comme chez les autres peuples, mais chacun épuise la sienne, remplie aussitôt par l'esclave qui les sert à table. Ils ont la permission de boire tant qu'ils en ont

besoin : Ils en usent avec plaisir, et n'en abusent jamais Le spectacle dégoûtant d'un esclave qu'on enivre, et qu'on jette quelquefois sous leurs yeux lorsqu'ils sont encore enfans, leur inspire une profonde aversion pour l'ivresse, et leur ame est trop fière pour consentir jamais à se dégrader. Tel est l'esprit de la réponse d'un Spartiate à quelqu'un qui lui demandait pourquoi il se modérait dans l'usage du vin : « C'est, dit-il, pour n'avoir « jamais besoin de la raison d'autrui. » Outre cette boisson, ils apaisent souvent leur soif avec du petit-lait.

Ils ont différentes espèces de repas publics. Les plus fréquens sont les Philities. Rois, magistrats, simples citoyens, tous s'assemblent, pour prendre leurs repas, dans des salles où sont dressées quantité de tables, le plus souvent de quinze couverts chacune. Les convives d'une table ne se mêlent point avec ceux d'une autre, et forment une société d'amis, dans laquelle on ne peut être reçu que du consentement de tous ceux qui la composent. Ils sont durement couchés sur des lits de bois de chêne, le coude appuyé sur une pierre ou sur un morceau de bois. On leur donne du brouet noir, ensuite de la chair de porc bouillie, dont les portions sont égales, servies séparément à chaque convive, quelquefois si petites, qu'elles pèsent à peine un quart de mine. Ils ont du vin, des gâteaux ou du pain d'orge en abondance. D'autres fois on ajoute, pour supplément à la

portion ordinaire, du poisson et différentes espèces de gibier. Ceux qui offrent des sacrifices, ou qui vont à la chasse, peuvent à leur retour manger chez eux ; mais ils doivent envoyer à leurs commensaux une partie du gibier ou de la victime. Auprès de chaque couvert on place un morceau de mie de pain pour s'essuyer les doigts.

Pendant le repas, la conversation roule souvent sur des traits de morale, ou sur des exemples de vertus. Une belle action est citée comme une nouvelle digne d'occuper les Spartiates. Les vieillards prennent communément la parole ; ils parlent avec précision, et sont écoutés avec respect.

A la décence se joint la gaieté. Lycurgue en fit un précepte aux convives ; et c'est dans cette vue qu'il ordonna d'exposer à leurs yeux une statue consacrée au dieu du rire : mais les propos qui réveillent la joie, ne doivent avoir rien d'offensant ; et le trait malin, si par hasard il en échappe à l'un des assistans, ne doit point se communiquer au dehors. Le plus ancien, en montrant la porte à ceux qui entrent, les avertit que rien de ce qu'ils vont entendre ne doit sortir par là.

Les différentes classes des élèves assistent aux repas, sans y participer ; les plus jeunes, pour enlever adroitement des tables quelques portions qu'ils partagent avec leurs amis ; les autres, pour y prendre des leçons de sagesse et de plaisanterie.

Soit que les repas publics aient été établis dans une ville à l'imitation de ceux qu'on prenait dan

un camp, soit qu'ils tirent leur origine d'une autre cause, il est certain qu'ils produisent, dans un petit état, des effets merveilleux pour le maintien des lois; pendant la paix, l'union, la tempérance, l'égalité ; pendant la guerre, un nouveau motif de voler au secours d'un citoyen avec lequel on est en communauté de sacrifices ou de libations. Minos les avait ordonnées dans ses états; Lycurgue adopta cet usage, avec quelques différences remarquables. En Crète, la dépense se prélève sur les revenus de la république; à Lacédémone, sur ceux des particuliers obligés de fournir par mois une certaine quantité de farine d'orge, de vin, de fromage, de figues, et même d'argent. Par cette contribution forcée, les plus pauvres risquent d'être exclus des repas en commun, et c'est un défaut qu'Aristote reprochait aux lois de Lycurgue. D'un autre côté, Platon blâmait Minos et Lycurgue de n'avoir pas soumis les femmes à la vie commune. Je m'abstiens de décider entre de si grands politiques et de si grands législateurs.

Parmi les Spartiates, les uns ne savent ni lire ni écrire ; d'autres savent à peine compter : nulle idée parmi eux de la géométrie, de l'astronomie et des autres sciences. Les gens instruits font leurs délices des poésies d'Homère, de Terpandre et de Tyrtée, parce qu'elles élèvent l'âme. Leur théâtre n'est destiné qu'à leurs exercices; ils n'y représentent ni tragédies ni comédies, s'étant fait

une loi de ne point admettre chez eux l'usage de ces drames. Quelques-uns, en très-petit nombre, ont cultivé avec succès la poésie lyrique. Alcman, qui vivait il y a trois siècles environ, s'y est distingué; son style a de la douceur, quoiqu'il eût à combattre le dur dialecte dorien qu'on parle à Lacédémone; mais il était animé d'un sentiment qui adoucit tout : il avait consacré toute sa vie à l'amour, et il chanta l'amour toute sa vie.

Ils aiment la musique qui donne l'enthousiasme de la vertu : sans cultiver cet art, ils sont en état de juger de son influence sur les mœurs, et rejettent les innovations qui pourraient altérer sa simplicité.

On peut juger, par les traits suivans, de leur aversion pour la rhétorique. Un jeune Spartiate s'était exercé, loin de sa patrie, dans l'art oratoire; il y revint, et les éphores le firent punir pour avoir conçu le dessein de tromper ses compatriotes. Pendant la guerre du Péloponèse, un autre Spartiate fut envoyé vers le satrape Tissapherne, pour l'engager à préférer l'alliance de Lacédémone à celle d'Athènes. Il s'exprima en peu de mots; et comme il vit les ambassadeurs athéniens déployer tout le faste de l'éloquence, il tira deux lignes qui aboutissaient au même point, l'une droite, l'autre tortueuse, et, les montrant au satrape, il lui dit : Choisis. Deux siècles auparavant, les habitans d'une île de la mer Égée, pressés par la famine, s'adressèrent

aux Lacédémoniens leurs alliés, qui répondirent à l'ambassadeur : Nous n'avons pas compris la fin de votre harangue, et nous en avons oublié le commencement. On en choisit un second, en lui recommandant d'être bien concis. Il vint, et commença par montrer aux Lacédémoniens un de ces sacs où l'on tient la farine. Le sac était vide. L'assemblée résolut aussitôt d'approvisionner l'île ; mais elle avertit le député de n'être plus si prolixe une autre fois. En effet, il leur avait dit qu'il fallait remplir le sac.

Ils méprisent l'art de la parole ; ils en estiment le talent. Quelques-uns l'ont reçu de la nature, et l'ont manifesté, soit dans les assemblées de leur nation et des autres peuples, soit dans les oraisons funèbres qu'on prononce tous les ans en l'honneur de Pausanias et de Léonidas. Ce général, qui pendant la guerre du Péloponèse soutint en Macédoine l'honneur de sa patrie, Brasidas, passait pour éloquent aux yeux même de ces Athéniens qui mettent tant de prix à l'éloquence.

Celle des Lacédémoniens va toujours au but, et y parvient par les voies les plus simples. Des sophistes étrangers ont quelquefois obtenu la permission d'entrer dans leur ville, et de parler en leur présence ; accueillis s'ils annoncent des vérités utiles, on cesse de les écouter s'ils ne cherchent qu'à éblouir. Un de ces sophistes nous proposait un jour d'entendre l'éloge d'Hercule.

« D'Hercule ? s'écria aussitôt Antalcidas ; eh !
« qui s'avise de le blâmer ? »

Ils ne rougissent pas d'ignorer les sciences, qu'il regardent comme superflues ; et l'un d'eux répondit à un Athénien qui leur en faisait des reproches : Nous sommes en effet les seuls à qui vous n'avez pas pu enseigner vos vices. N'appliquant leur esprit qu'à des connaissanccs absolument nécessaires, leurs idées n'en sont que plus justes, et plus propres à s'assortir et à se placer ; car les idées fausses sont comme ces pièces irrégulières qui ne peuvent entrer dans la construction d'un edifice.

Ainsi, quoique ce peuple soit moins instruit que les autres, il est beaucoup plus éclairé. On dit que c'est de lui que Thalès, Pittacus et les autres sages de la Grèce, empruntèrent l'art de renfermer les maximes de la morale en de courtes formules. Ce que j'en ai vu m'a souvent étonné. Je croyais m'entretenir avec des gens ignorans et grossiers ; mais bientôt il sortait de leurs bouches des réponses pleines d'un grand sens, et perçantes comme des traits. Accoutumés de bonne heure à s'exprimer avec autant d'énergie que de précision, ils se taisent s'ils n'ont pas quelque chose d'intéressant à dire : s'ils en ont trop, ils font des excuses. Ils sont avertis par un instinct de grandeur, que le style diffus ne convient qu'à l'esclave qui prie : en effet, comme la prière, il semble se traîner aux pieds et se replier autour de celui qu'on

tout était perdu. « Cela est si vrai, répondit Agis « en souriant, que dans mon enfance je l'entendais dire à mon père, qui dans son enfance « l'avait entendu dire au sien. »

Les arts lucratifs, et surtout ceux du luxe, sont sévèrement interdits aux Spartiates. Il leur est défendu d'altérer par des odeurs la nature de l'huile, et par des couleurs, excepté celle de pourpre, la blancheur de la laine. Ainsi point de parfumeurs, et presque point de teinturiers parmi eux. Ils ne devraient connaître ni l'or ni l'argent, ni par conséquent ceux qui mettent ces métaux en œuvre. A l'armée, ils peuvent exercer quelques professions utiles, comme celles de hérant, de trompette, de cuisinier, à condition que le fils suivra la profession de son père, comme cela se pratique en Egypte.

Ils ont une telle idée de la liberté, qu'ils ne peuvent la concilier avec le travail des mains. Un d'entre eux, à son retour d'Athènes, me disait: Je viens d'une ville où rien n'est déshonnête. Par là il désignait et ceux qui procuraient des courtisanes à prix d'argent, et ceux qui se livraient à de petits trafics. Un autre, se trouvant dans la même ville, apprit qu'un particulier venait d'être condamné à l'amende pour cause d'oisiveté; il voulut voir, comme une chose extraordinaire, un citoyen puni dans une république, pour s'être affranchi de toutes espèces de servitude.

Sa surprise était fondée sur ce que les lois de

son pays tendent surtout à délivrer les âmes des intérêts factices et des soins domestiques. Ceux qui ont des terres, sont obligés de les affermer à des Hilotes; ceux entre qui s'élèvent des différens, de les terminer à l'amiable : car il leur est défendu de consacrer les momens précieux de leur vie à la poursuite d'un procès, ainsi qu'aux opérations du commerce, et aux autres moyens qu'on emploie communément pour augmenter sa fortune ou se distraire de son existence.

Cependant ils ne connaissent pas l'ennui, parce qu'ils ne sont jamais seuls, jamais en repos. La nage, la lutte, la course, la paume, les autres exercices du gymnase, et les évolutions militaires, remplissent une partie de leur journée; ensuite ils se font un devoir et un amusement d'assister aux jeux et aux combats des jeunes élèves; de là, ils vont au Leschès : ce sont des salles distribuées dans les différens quartiers de la ville, où les hommes de tout âge ont coutume de s'assembler. Ils sont très-sensibles aux charmes de la conversation : elle ne roule presque jamais sur les intérêts et les projets des nations; mais ils écoutent, sans se lasser, les leçons des personnes âgées; ils entendent volontiers raconter l'origine des hommes, des héros et des villes. La gravité de ces entretiens est tempérée par des saillies fréquentes.

Ces assemblées, ainsi que les repas et les exercices publics, sont toujours honorées de la présence des vieillards. Je me sers de cette expres-

sion, parce que la vieillesse, devouée ailleurs au mépris, élève un Spartiate au faîte de l'honneur. Les autres citoyens, et surtout les jeunes gens, ont pour lui les égards qu'ils exigeront à leur tour pour eux-mêmes. La loi les oblige de lui céder le pas à chaque rencontre, de se lever quand il paraît, de se taire quand il parle. On l'écoute avec déférence dans les assemblées de la nation et dans les salles du gymnase : ainsi les citoyens qui ont servi leur patrie, loin de lui devenir étrangers à la fin de leur carrière, sont respectés, les uns comme les dépositaires de l'expérience, les autres comme ces monumens dont on se fait une religion de conserver les débris.

Si l'on considère maintenant que les Spartiates consacrent une partie de leur temps à la chasse et aux assemblées générales, qu'ils célèbrent un grand nombre de fêtes dont l'éclat est rehaussé par le concours de la danse et de la musique, et qu'enfin les plaisirs communs à toute une nation sont toujours plus vifs que ceux d'un particulier, loin de plaindre leur destinée, on verra qu'elle leur ménage une succession non interrompue de momens agréables et de spectacles intéressans. Deux de ces spectacles avaient excité l'admiration de Pindare : c'est là, disait-il, que l'on trouve le courage bouillant des jeunes guerriers, toujours adouci par la sagesse consommée des vieillards : et les triomphes brillans des Muses, toujours suivis des transports de l'allégresse publique.

Leurs tombeaux sans ornemens, ainsi que leurs maisons, n'annoncent aucune distinction entre les citoyens; il est permis de les placer dans la ville, et même auprès des temples. Les pleurs et les sanglots n'accompagnent ni les funérailles, ni les dernières heures du mourant : car les Spartiates ne sont pas plus étonnés de se voir mourir, qu'ils ne l'avaient été de se trouver en vie : persuadés que c'est à la mort de fixer le terme de leurs jours, ils se soumettent aux ordres de la nature avec la même résignation qu'aux besoins de l'état.

Les femmes sont grandes, fortes, brillantes de santé, presque toutes fort belles; mais ce sont des beautés sévères et imposantes. Elles auraient pu fournir à Phidias un grand nombre de modèles pour sa Minerve, à peine quelques-uns à Praxitèle pour sa Vénus.

Leur habillement consiste dans une tunique ou espèce de chemise courte, et dans une robe qui descend jusqu'aux talons. Les filles, obligées de consacrer tous les momens de la journée à la lutte, à la course, au saut, à d'autres exercices pénibles, n'ont pour l'ordinaire qu'un vêtement léger et sans manches, qui s'attache aux épaules avec des agrafes, et que leur ceinture tient relevé au dessus des genoux : sa partie inférieure est ouverte de chaque côté, de sorte que la moitié du corps reste à découvert. Je suis très éloigné de justifier cet usage; mais j'en vais rapporter les motifs et les effets, d'a-

près la réponse de quelques Spartiates à qui j'avais témoigné ma surprise.

Lycurgue ne pouvait soumettre les filles aux mêmes exercices que les hommes, sans écarter tout ce qui pouvait contrarier leurs mouvemens. Il avait sans doute observé que l'homme ne s'est couvert qu'après s'être corrompu; que ses vêtemens se sont multipliés à proportion de ses vices; que les beautés qui le séduisent, perdent souvent leurs attraits à force de se montrer; et qu'enfin, les regards ne souillent que les âmes déjà souillées. Guidé par ces réflexions, il entreprit d'établir par ses lois un tel accord de vertus entre les deux sexes, que la témérité de l'un serait réprimée, et la faiblesse de l'autre soutenue. Ainsi, peu content de décerner la peine de mort à celui qui déshonorerait une fille, il accoutuma la jeunesse de Sparte à ne rougir que du mal. La pudeur, dépouillée d'une partie de ses voiles, fut respectée de part et d'autre, et les femmes de Lacédémone se distinguèrent par la pureté de leurs mœurs. J'ajoute que Lycurgue a trouvé des partisans parmi les philosophes: Platon veut que dans sa république les femmes de tout âge s'exercent dans le gymnase, n'ayant que leurs vertus pour vêtemens.

Une Spartiate paraît en public à visage decouvert, jusqu'à ce qu'elle soit mariée : après son mariage, comme elle ne doit plaire qu'à son époux, elle sort voilée; et comme elle ne doit être connue que de lui seul, il ne convient pas aux autres de

parler d'elle avec éloge. Mais ce voile sombre et ce silence respectueux ne sont que des hommages rendus à la décence. Nulle part les femmes ne sont moins surveillées et moins contraintes; nulle part elles n'ont moins abusé de la liberté. L'idée de manquer à leurs époux, leur eût paru autrefois aussi étrange que celle d'étaler la moindre recherche dans leur parure : quoiqu'elles n'aient plus aujourd'hui la même sagesse ni la même modestie, elles sont beaucoup plus attachées à leurs devoirs que les autres femmes de la Grèce.

Elles ont aussi un caractère plus vigoureux, et l'emploient avec succès pour assujétir leurs époux, qui les consultent volontiers, tant sur leurs affaires que sur celles de la nation. On a remarqué que les peuples guerriers sont enclins à l'amour; l'union de Mars et de Vénus semble attester cette vérité, et l'exemple des Lacédémoniens sert à la confirmer. Une étrangère disait un jour à la femme du roi Léonidas : « Vous êtes les seules qui pre-« niez de l'ascendant sur les hommes. Sans doute, « répondit-elle, parce que nous sommes les seules « qui mettions des hommes au monde. »

Ces âmes fortes donnèrent, il y a quelques années, un exemple qui surprit toute la Grèce. A l'aspect de l'armée d'Épaminondas, elles remplirent la ville de confusion et de terreur. Leur caractère commence-t-il à s'altérer comme leurs vertus? Y a-t-il une fatalité pour le courage? un instant de faiblesse pourrait-il balancer tant de traits de gran-

deur et d'élévation qui les ont distinguées dans tous les temps, et qui leur échappent tous les jours?

Elles ont une haute idée de l'honneur et de la liberté; elles la poussent quelquefois si loin, qu'on ne sait alors quel nom donner au sentiment qui les anime. Une d'entre elles écrivait à son fils qui s'était sauvé de la bataille : « Il court de mauvais « bruits sur votre compte; faites-les cesser, ou « cessez de vivre. » En pareille circonstance, une Athénienne mandait au sien : « Je vous sais bon « gré de vous être conservé pour moi. » Ceux même qui voudraient excuser la seconde, ne pourraient s'empêcher d'admirer la première. Ils seraient également frappés de la réponse d'Argiléonis, mère du célèbre Brasidas. Des Thraces, en lui apprenant la mort glorieuse de son fils, ajoutaient que jamais Lacédémone n'avait produit un si grand général. « Étrangers, leur dit-elle, mon fils était « un brave homme; mais apprenez que Sparte « possède plusieurs citoyens qui valent mieux que « lui. »

Ici la nature est soumise, sans être étouffée; et c'est en cela que réside le vrai courage. Aussi les éphores décernèrent-ils des honneurs signalés à cette femme. Mais qui pourrait entendre, sans frissonner, une mère à qui l'on disait, « Votre fils « vient d'être tué sans avoir quitté son rang; » et qui répondit aussitôt : « Qu'on l'enterre, et qu'on « mette son frère à sa place? » Et cette autre, qui attendait au faubourg la nouvelle du combat? Le

sourier arrive : elle l'interroge. « Vos cinq enfans « ont péri. — Ce n'est pas là ce que je te demande ; « ma patrie n'a-t-elle rien à craindre ? — Elle « triomphe. — Eh bien ! je me résigne avec plai-« sir à ma perte. » Qui pourrait encore voir sans terreur ces femmes qui donnent la mort à leurs fils convaincus de lâcheté ? et celles qui, accourues au champ de bataille, se font montrer le cadavre d'un fils unique, parcourent d'un œil inquiet les blessures qu'il a reçues, comptent celles qui peuvent honorer ou déshonorer son trépas, et, après cet horrible calcul, marchent avec orgueil à la tête du convoi, ou se confinent chez elles pour cacher leurs larmes et leur honte ?

Ces excès ou plutôt ces forfaits de l'honneur outrepassent si fort la portée de la grandeur qui convient à l'homme, qu'ils n'ont jamais été partagés par les Spartiates les plus abandonnés au fanatisme de la gloire. En voici la raison. Chez eux, l'amour de la patrie est une vertu qui fait des choses sublimes ; dans leurs épouses, une passion qui tente des choses extraordinaires. La beauté, la parure, la naissance, les agrémens de l'esprit, n'étant pas assez estimés à Sparte pour établir des distinctions entre les femmes, elles furent obligées de fonder leur supériorité sur le nombre et sur la valeur de leurs enfans. Pendant qu'ils vivent, elles jouissent des espérances qu'ils donnent; après leur mort, elles héritent de la célébrité qu'ils ont acquise. C'est cette fatale succession qui

les rend féroces, et qui fait que leur dévouement à la patrie est quelquefois accompagné de toutes les fureurs de l'ambition et de la vanité.

A cette élévation d'âme qu'elles montrent encore par intervalles, succéderont bientôt, sans la détruire entièrement, des sentimens ignobles; et leur vie ne sera plus qu'un mélange de petitesse et de grandeur, de barbarie et de volupté. Déja plusieurs d'entre elles se laissent entraîner par l'éclat de l'or, par l'attrait des plaisirs. Les Athéniens, qui blâmaient hautement la liberté qu'on laissait aux femmes de Sparte, triomphent en voyant cette liberté dégénérer en licence. Les philosophes même reprochent à Lycurgue de ne s'être occupé que de l'éducation des hommes.

Nous examinerons cette accusation dans un autre chapitre, et nous remonterons en même temps aux causes de la décadence survenue aux mœurs des Spartiates. Car, il faut l'avouer, ils ne sont plus ce qu'ils étaient il y a un siècle. Les uns s'enorgueillissent impunément de leurs richesses; d'autres courent après des emplois que leurs pères se contentaient de mériter. Il n'y a pas long-temps qu'on a découvert une courtisane aux environs de Sparte, et, ce qui n'est pas moins dangereux, nous avons vu la sœur du roi Agésilas, Cynisca, envoyer à Olympie un char attelé de quatre chevaux pour y disputer le prix de la course, des poëtes célébrer son triomphe, et l'état élever un monument en son honneur.

Néanmoins, dans leur dégradation, ils conservent encore des restes de leur ancienne grandeur. Vous ne les verrez point recourir aux dissimulations, aux bassesses, à tous ces petits moyens qui avilissent les âmes : ils sont avides sans avarice, ambitieux sans intrigues. Les plus puissans ont assez de pudeur pour dérober aux yeux la licence de leur conduite ; ce sont des transfuges qui craignent les lois qu'ils ont violées, et regrettent les vertus qu'ils ont perdues.

J'ai vu en même temps des Spartiates dont la magnanimité invitait à s'élever jusqu'à eux. Ils se tenaient à leur hauteur sans effort, sans ostentation, sans être attirés vers la terre par l'éclat des dignités ou par l'espoir des récompenses. N'exigez aucune bassesse de leur part; ils ne craignent ni l'indigence, ni la mort. Dans mon dernier voyage à Lacédémone, je m'entretenais avec Talécrus qui était fort pauvre, et Damindas qui jouissait d'une fortune aisée. Il survint un de ces hommes que Philippe, roi de Macédoine, soudoyoit pour lui acheter des partisans. Il dit au premier : « Quel bien avez-vous ! — Le nécessai-« re, » répondit Talécrus en lui tournant le dos. Il menaça le second du courroux de Philippe. « Homme lâche, répondit Damindas, eh ! que « peut ton maître contre des hommes qui mépri-« sent la mort ! »

En contemplant à loisir ce mélange de vices naissans et de vertus antiques, je me croyais dans

une forêt que la flamme avait ravagée : j'y voyais des arbres réduits en cendres, d'autres à moitié consumés; et d'autres qui, n'ayant reçu aucune atteinte, portaient fièrement leurs têtes dans les cieux.

CHAPITRE XLIX.

De la Religion et des Fêtes des Spartiates.

Les objets du culte public n'inspirent à Lacédémone qu'un profond respect, qu'un silence absolu. On ne s'y permet à leur égard ni discussions ni doutes : adorer les dieux, honorer les héros, voilà l'unique dogme des Spartiates.

Parmi les héros auxquels ils ont élevé des temples, des autels ou des statues, on distingue Hercule, Castor, Pollux, Achille, Ulysse, Lycurgue, etc. Ce qui doit surprendre ceux qui ne connaissent pas les différentes traditions des peuples, c'est de voir Hélène partager avec Ménélas des honneurs presque divins, et la statue de Clytemnestre placée auprès de celle d'Agamemnon.

Les Spartiates sont fort crédules. Un d'entre eux crut voir pendant la nuit un spectre errant autour d'un tombeau; il le poursuivait la lance levée, et lui criait : Tu as beau faire, tu mourras une seconde fois. Ce ne sont pas les prêtres qui

entretiennent la superstition ; ce sont les éphores : ils passent quelquefois la nuit dans le temple de Pasiphaé, et le lendemain ils donnent leurs songes comme des réalités.

Lycurgue, qui ne pouvait dominer sur les opinions religieuses, supprima les abus qu'elles avaient produits. Partout ailleurs, on doit se présenter aux dieux avec des victimes sans tache, quelquefois avec l'appareil de la magnificence ; à Sparte, avec des offrandes de peu de valeur, et la modestie qui convient à des supplians. Ailleurs, on importune les dieux par des prières indiscrètes et longues ; à Sparte, on ne leur demande que la grâce de faire de belles actions, après en avoir fait de bonnes ; et cette formule est terminée par ces mots, dont les âmes fières sentiront la profondeur : « Donnez-nous la force de supporter l'injustice. » L'aspect des morts n'y blesse point les regards, comme chez les nations voisines. Le deuil n'y dure que onze jours : si la douleur est vraie, on ne doit pas en borner le temps ; si elle est fausse, il ne faut pas en prolonger l'imposture.

Il suit de là, que, si le culte des Lacédémoniens est, comme celui des autres Grecs, souillé d'erreurs et de préjugés dans la théorie, il est du moins plein de raison et de lumières dans la pratique.

Les Athéniens ont cru fixer la Victoire chez eux, en la représentant sans ailes ; par la même raison, les Spartiates ont représenté quelquefois

Mars et Vénus chargés de chaînes. Cette nation guerrière a donné des armes à Vénus, et mis une lance entre les mains de tous les dieux et de toutes les déesses. Elle a placé la statue de la Mort à côté de celle du Sommeil, pour s'accoutumer à les regarder du même œil. Elle a consacré un temple aux Muses, parce qu'elle marche aux combats aux sons mélodieux de la flûte ou de la lyre; un autre à Neptune qui ébranle la terre, parce qu'elle habite un pays sujet à de fréquentes secousses; un autre à la Crainte, parce qu'il est des craintes salutaires, telle que celle des lois.

Un grand nombre de fêtes remplissent ses loisirs. J'ai vu dans la plupart trois chœurs marcher en ordre et faire retentir les airs de leurs chants; celui des vieillards prononcer ces mots :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans et hardis;

celui des hommes faits répondre :

Nous le sommes maintenant
A l'épreuve de tout venant;

et celui des enfans poursuivre :

Et nous un jour le serons,
Qui bien vous surpasserons.

J'ai vu, dans les fêtes de Bacchus, des femmes au nombre de onze se disputer le prix de la course.

J'ai suivi les filles de Sparte, lorsqu'au milieu des transports de la joie publique, placées sur des chars, elles se rendaient au bourg de Térapné, pour présenter leurs offrandes au tombeau de Ménélas et d'Hélène.

Pendant les fêtes d'Apollon surnommé Carnée n, qui reviennent tous les ans vers la fin de l'été, et qui durent neuf jours, j'assistai au combat que se livrent les joueurs de cithare; je vis dresser autour de la ville neuf cabanes ou feuillées en forme de tentes. Chaque jour de nouveaux convives, au nombre de quatre-vingt-un, neuf pour chaque tente, y venaient prendre leurs repas; des officiers tirés au sort entretenaient l'ordre, et tout s'exécutait à la voix du héraut public. C'était l'image d'un camp, mais on n'en était pas plus disposé à la guerre : car rien ne doit interrompre ces fêtes, et, quelque pressant que soit le danger, on attend qu'elles soient terminées pour mettre l'armée en campagne.

Le même respect retient les Lacédémoniens chez eux pendant les fêtes d'Hyacinthe, célébrées au printemps, surtout par les habitans d'Amyclæ. On disait qu'Hyacinthe, fils d'un roi de Lacédémone, fut tendrement aimé d'Apollon; que Zephyre, jaloux de sa beauté, dirigea le palet qui lui ravit le jour; et qu'Apollon qui l'avait lancé, ne trouva d'autre soulagement à sa douleur, que de métamorphoser le jeune prince en une fleur qui porte son nom. On institua des jeux qui se renou-

vellent tous les ans. Le premier et le troisième jour ne présentent que l'image de la tristesse et du deuil; le second est un jour d'allégresse : Lacédémone s'abandonne à l'ivresse de la joie : c'est un jour de liberté : les esclaves mangent à la même table que leurs maitres.

De tous côtés on voit des chœurs de jeunes garçons revêtus d'une simple tunique, les uns jouant de la lyre, ou célébrant Hyacinthe par de vieux cantiques accompagnés de la flûte; d'autres, exécutant des danses; d'autres à cheval, faisant briller leur adresse dans le lieu destiné aux spectacles.

Bientôt la pompe ou procession solennelle s'avance vers Amyclæ, conduite par un chef qui, sous le nom de légat, doit offrir au temple d'Apollon les vœux de la nation : dès qu'elle est arrivée, on achève les apprêts d'un pompeux sacrifice, et l'on commence par répandre, en forme de libation, du vin et du lait dans l'intérieur de l'autel qui sert de base à la statue. Cet autel est le tombeau d'Hyacinthe. Tout autour sont rangés vingt ou vingt-cinq jeunes garçons et autant de jeunes filles, qui font entendre des concerts ravissans, en présence de plusieurs magistrats de Lacédémone. (17) Car dans cette ville, ainsi que dans toute la Grèce, les cérémonies religieuses intéressent le gouvernement; les rois et leurs enfans se font un devoir d'y figurer. On a vu, dans ces dernier temps, Agésilas, après des victoirees éclatantes, se placer dans le rang qui lui avait été as-

signé par le maître du chœur, et, confondu avec les simples citoyens, entonner avec eux l'hymne d'Apollon aux fêtes d'Hyacinthe.

La discipline des Spartiates est telle, que leurs plaisirs sont toujours accompagnés d'une certaine décence; dans les fêtes même de Bacchus, soit à la ville, soit à la campagne, personne n'ose s'écarter de la loi qui défend l'usage immodéré du vin.

CHAPITRE L.

Du Service militaire chez les Spartiates.

Les Spartiates sont obligés de servir depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de soixante : au delà de ce terme on les dispense de prendre les armes, à moins que l'ennemi n'entre dans la Laconie.

Quand il s'agit de lever des troupes, les éphores, par la voix du hérant, ordonnent aux citoyens âgés depuis vingt ans jusqu'à l'âge porté dans la proclamation, de se présenter pous servir dans l'infanterie pesamment armée, ou dans la cavalerie : la même injonction est faite aux ouvriers destinés à suivre l'armée.

Comme les citoyens sont divisés en cinq tribus, on a partagé l'infanterie pesante en cinq régimens,

qui sont pour l'ordinaire commandés par autant de polémarques : chaque régiment est composé de quatre bataillons, de huit pentécostyes, et de seize énomoties ou compagnies. (18)

En certaines occasions, au lieu de faire marcher tout le régiment, on détache quelques bataillons, et alors, en doublant ou quadruplant leurs compagnies, on porte chaque bataillon à deux cent cinquante-six hommes, ou même à cinq cent douze. Je cite des exemples et non des règles; car le nombre d'hommes par énomotie n'est pas toujours le même; et le général, pour dérober la connaissance de ses forces à l'ennemi, varie souvent la composition de nos armées. Outre les cinq régimens, il existe un corps de six cents hommes d'élite, qu'on appelle Scîrites, et qui ont quelquefois décidé de la victoire.

Les principales armes du fantassin sont la pique et le bouclier : je ne compte pas l'épée qui n'est qu'une espèce de poignard qu'il porte à sa ceinture. C'est sur la pique qu'il fonde ses espérances; il ne la quitte presque point, tant qu'il est à l'armée. Un étranger disait à l'ambitieux Agésilas : « Où fixez-vous donc les bornes de la Laconie? « — Au bout de nos piques, » répondit-il.

Ils couvrent leur corps d'un bouclier d'airain, de forme ovale, échancré des deux côtés et quelquefois d'un seul, terminé en pointe aux deux extrémités, et chargé des lettres initiales du nom de Lacédémone. A cette marque on reconnait la

nation ; mais il en faut une autre pour reconnaître chaque soldat, obligé, sous peine d'infamie, de rapporter son bouclier: il faut graver dans le champ le symbole qu'il s'est approprié. Un d'entre eux s'était exposé aux plaisanteries de ses amis, en choisissant pour emblême une mouche de grandeur naturelle. « J'approcherai si fort de l'ennemi, « leur dit-il, qu'il distinguera cette marque. »

Le soldat est revêtu d'une casaque rouge. On a préféré cette couleur, afin que l'ennemi ne s'aperçoive pas du sang qu'il a fait couler.

Le roi marche à la tête de l'armée, précédé du corps des Scirites, ainsi que des cavaliers envoyés à la découverte. Il offre fréquemment des sacrifices, auxquels assistent les chefs des troupes lacédémoniennes, et ceux des alliés. Souvent il change de camp, soit pour protéger les terres de ces derniers, soit pour nuire à celles des ennemis.

Tous les jours, les soldats se livrent aux exercices du gymnase. La lice est tracée aux environs du camp. Après les exercices du matin, ils se tiennent assis par terre jusqu'au dîner ; après ceux du soir, ils soupent, chantent des hymnes en l'honneur des dieux, et se couchent sur leurs armes. Divers amusemens remplissent les intervalles de la journée ; car ils sont alors astreints à moins de travaux qu'avant leur départ, et l'on dirait que la guerre est pour eux le temps du repos.

Le jour du combat, le roi, à l'imitation d'Hercule, immole une chèvre pendant que les joueurs

de flûte font entendre l'air de Castor. Il entonne ensuite l'hymne du combat; tous les soldats, le front orné de couronnes, le répètent de concert. Après ce moment si terrible et si beau, ils arrangent leurs cheveux et leurs vêtemens, nettoient leurs armes, pressent leurs officiers de les conduire au champ de l'honneur, s'animent eux-mêmes par des traits de gaieté, et marchent en ordre au son des flûtes, qui excitent et modèrent leur courage. Le roi se place dans le premier rang, entouré de cent jeunes guerriers qui doivent, sous peine d'infamie, exposer leurs jours pour sauver les siens, et de quelques athlètes qui ont remporté le prix aux jeux publics de la Grèce, et qui regardent ce poste comme la plus glorieuse des distinctions.

Je ne dis rien des savantes manœuvres qu'exécutent les Spartiates avant et pendant le combat: leur tactique paraît d'abord compliquée; mais la moindre attention suffit pour se convaincre qu'elle a tout prévu, tout facilité, et que les institutions militaires de Lycurgue sont préférables à celles des autres nations.

Pour tout homme, c'est une honte de prendre la fuite; pour les Spartiates, d'en avoir seulement l'idée. Cependant leur courage, quoique impétueux et bouillant, n'est pas une fureur aveugle: un d'entre eux, au plus fort de la mêlée, entend-il le signal de la retraite, tandis qu'il tient le fer levé sur un soldat abattu à ses pieds; il s'ar-

rête aussitôt, et dit que son premier devoir est d'obéir à son général.

Cette espèce d'hommes n'est pas faite pour porter des chaînes ; la loi leur crie sans cesse : Plutôt périr que d'être esclaves. Bias, qui commandait un corps de troupes, s'étant laissé surprendre par Iphicrate, ses soldats lui dirent : Quel parti prendre? « Vous, répondit-il, de vous retirer ; moi, de « combattre et mourir. »

Ils aiment mieux garder leurs rangs que de tuer quelques hommes de plus. Il leur est défendu non-seulement de poursuivre l'ennemi, mais encore de le dépouiller, sans en avoir reçu l'ordre ; car ils doivent être plus attentifs à la victoire qu'au butin. Trois cents Spartiates veillent à l'observation de cette loi.

Si le général, dans un premier combat, a perdu quelques soldats, il doit en livrer un second pour les retirer.

Quand un soldat a quitté son rang, on l'oblige de rester pendant quelque temps debout, appuyé sur son bouclier, à la vue de toute l'armée.

Les exemples de lâcheté, si rares autrefois, livrent le coupable aux horreurs de l'infamie : il ne peut aspirer à aucun emploi : s'il est marié, aucune famille ne veut s'allier à la sienne ; s'il ne l'est pas, il ne peut s'allier à une autre ; il semble que cette tache souillerait toute sa postérité.

Ceux qui périssent dans le combat, sont enter-

rés, ainsi que les autres citoyens, avec un vêtement rouge et un rameau d'olivier, symbole des vertus guerrières parmi les Spartiates. S'ils se sont distingués, leurs tombeaux sont décorés de leurs noms, et quelquefois de la figure d'un lion; mais, si un soldat a reçu la mort en tournant le dos à l'ennemi, il est privé de la sépulture.

Aux succès de la bravoure on préfère ceux que ménage la prudence. On ne suspend point aux temples les dépouilles de l'ennemi. Des offrandes enlevées à des lâches, disait le roi Cléomène, ne doivent pas être exposées aux regards des dieux, ni à ceux de notre jeunesse. Autrefois la victoire n'excitait ni joie ni surprise; de nos jours, un avantage remporté par Archidamus, fils d'Agésilas, produisit des transports si vifs parmi les Spartiates, qu'il ne resta plus aucun doute sur leur décadence.

On ne fait entrer dans la cavalerie que des hommes sans expérience, qui n'ont pas assez de vigueur ou de zèle. C'est le citoyen riche qui fournit les armes et entretient le cheval. Si ce corps a remporté quelque avantage, il les a dus aux cavaliers étrangers que Lacédémone prenait à sa solde. En général, les Spartiates aiment mieux servir dans l'infanterie : persuadés que le vrai courage se suffit à lui-même, ils veulent combattre corps à corps. J'étais auprès du roi Archidamus, quand on lui présenta le modèle d'une machine à lancer des traits nouvellement inventée en Sicile; après

l'avoir examinée avec attention : « C'en est fait, « dit-il, de la valeur. »

La Laconie pourrait entretenir trente mille hommes d'infanterie pesante, et quinze cents hommes de cavalerie; mais, soit que la population n'ait pas été assez favorisée, soit que l'état n'ait point ambitionné de mettre de grandes armées sur pied, Sparte qui a souvent marché en corps de nation contre les peuples voisins, n'a jamais employé dans les expéditions lointaines qu'un petit nombre de troupes nationales. Elle avait, il est vrai, quarante-cinq mille hommes à la bataille de Platée; mais on n'y comptait que cinq mille Spartiates, et autant de Lacédémoniens : le reste était composé d'Hilotes. On ne vit à la bataille de Leuctres que sept cents Spartiates.

Ce ne fut donc pas à ses propres forces qu'elle dut sa supériorité; et si au commencement de la guerre du Péloponèse elle fit marcher soixante-mille hommes contre les Athéniens, c'est que les peuples de cette presqu'île, unis la plupart depuis plusieurs siècles avec elle, avaient joint leurs troupes aux siennes. Dans ces derniers temps, ses armées étaient composées de quelques Spartiates, et d'un corps de néodames ou affranchis, auxquels on joignait, suivant les circonstances, des soldats de Laconie, et un plus grand nombre d'autres fournis par les villes alliées.

Après la bataille de Leuctres, Épaminondas

ayant rendu la liberté à la Messénie que les Spartiates tenaient asservie depuis long-temps, leur ôta les moyens de se recruter dans cette province, et plusieurs peuples du Péloponèse les ayant abandonnés, leur puissance, autrefois si redoutable, est tombée dans un état de faiblesse dont elle ne se relevera jamais.

CHAPITRE LI.

Défense des Lois de Lycurgue; causes de leur décadence.

J'AI dit plus haut que Philotas était parti pour Athènes le lendemain de notre arrivée à Lacédémone. Il ne revenait point; j'en étais inquiet; je ne concevais point comment il pouvait supporter pendant si long-temps une séparation si cruelle. Avant de l'aller rejoindre, je voulus avoir un second entretien avec Damonax. Dans le premier, il avait considéré les lois de Lycurgue à l'époque de leur vigueur: je les voyais tous les jours céder avec si peu de résistance à des innovations dangereuses, que je commençais à douter de leur ancienne influence; je saisis la première occasion de m'en expliquer avec Damonax.

Un soir, la conversation nous ramenant insensiblement à Lycurgue, j'affectai moins de considération pour ce grand homme. Il semble, lui dis-

je, que plusieurs de vos lois vous sont venues des Perses et des Égyptiens. Il me répondit : L'architecte qui construisit le labyrinthe d'Égypte, ne mérite pas moins d'éloges, pour en avoir décoré l'entrée avec ce beau marbre de Paros qu'on fit venir de si loin. Pour juger du génie de Lycurgue, c'est l'ensemble de sa législation qu'il faut considérer. Et c'est cet ensemble, repris-je, qu'on voudrait vous ravir. Les Athéniens et les Crétois soutiennent que leurs constitutions, quoiques différentes entre elles, ont servi de modèles à la vôtre.

Le témoignage des premiers, reprit Damonax, est toujours entaché d'une partialité puérile ; ils ne pensent à nous que pour penser à eux. L'opinion des Crétois est mieux fondée : Lycurgue adopta plusieurs des lois de Minos ; il en rejeta d'autres : celles qu'il choisit, il les modifia de telle manière, et les assortit si bien à son plan, qu'on peut dire qu'il découvrit ce qu'avait déjà découvert Minos, et peut-être d'autres avant lui. Comparez les deux gouvernemens : vous y verrez, tantôt les idées d'un grand homme, perfectionnées par un plus grand homme encore ; tantôt des différences si sensibles, que vous aurez de la peine à comprendre comment on a pu les confondre. Je vous dois un exemple de cette opposition de vues. Les lois de Minos tolèrent l'inégalité des fortunes, les nôtres la proscrivent ; et de là devait résulter une diversité essentielle dans les constitutions et les mœurs des deux peuples. Cependant, lui dis-

je, l'or et l'argent ont forcé parmi vous les barrières que leur opposaient des lois insuffisantes ; et vous n'êtes plus, comme autrefois, heureux par les privations, et riches, pour ainsi dire, de votre indigence.

Damonax allait répondre, lorsque nous entendîmes dans la rue crier à plusieurs reprises : Ouvrez ! ouvrez ! Car il n'est pas permis à Lacédémone de frapper à la porte. C'était lui, c'était Philotas. Je courais me jeter entre ses bras ; il était déjà dans les miens. Je le présentai de nouveau à Damonax, qui le moment d'après se retira par discrétion. Philotas s'informa de son caractère. Je répondis : il est bon, facile ; il a la politesse du cœur, bien supérieure à celle des manières ; ses mœurs sont simples et ses sentimens honnêtes. Philotas en conclut que Damonax était aussi ignorant que le commun des Spartiates. J'ajoutai : Il se passionne pour les lois de Lycurgue. Philotas trouva qu'il saluait d'une manière plus gauche que lors de notre première entrevue.

Mon ami était si prévenu en faveur de sa nation, qu'il méprisait les autres peuples, et haïssait souverainement les Lacédémoniens. Il avait recueilli contre ces derniers, tous les ridicules dont on les accable sur le théâtre d'Athènes, toutes les injures que leur prodiguent les orateurs d'Athènes, toutes les injustices que leur attribuent les historiens d'Athènes, tous les vices que les philosophes d'Athènes reprochent aux lois de Lycurgue : couvert de

ces armes, il attaquait sans cesse les partisans de Sparte. J'avais souvent essayé de le corriger de ce travers, et je ne pouvais souffrir que mon ami eût un défaut.

Il était revenu par l'Argolide; de là, jusqu'à Lacédémone, le chemin est si rude, si scabreux, qu'excédé de fatigue il me dit avant de se coucher : Sans doute que, suivant votre louable coutume, vous me ferez grimper sur quelque rocher, pour admirer à loisir les environs de cette superbe ville? car on ne manque pas ici de montagne pour procurer ce plaisir aux voyageurs. Demain, répondis-je, nous irons au Ménélaïon, éminence située au-delà de l'Eurotas; Damonax aura la complaisance de nous y conduire.

Le jour suivant, nous passâmes le Babix : c'est le nom que l'on donne au pont de l'Eurotas. Bientôt s'offrirent à nous les débris de plusieurs maisons construites autrefois sur la rive gauche du fleuve, et détruites dans la dernière guerre par les troupes d'Épaminondas. Mon ami saisit cette occasion pour faire le plus grand éloge du plus grand ennemi des Lacédémoniens; et, comme Damonax gardait le silence, il en eut pitié.

En avançant, nous aperçûmes trois ou quatre Lacédémoniens couverts de manteaux chamarrés de différentes couleurs, et le visage rasé seulement d'un côté. Quelle farce jouent ces gens-là? demanda Philotas. Ce sont, répondit Damonax, les trembleurs, ainsi nommés pour avoir pris la

fuite dans ce combat où nous repoussâmes les troupes d'Épaminondas. Leur extérieur sert à les faire reconnaître, et les humilie si fort, qu'ils ne fréquentent que les lieux solitaires : vous voyez qu'ils évitent notre présence.

Après avoir, du haut de la colline, parcouru des yeux, et ces belles campagnes qui se prolongent vers le midi, et ces monts sourcilleux qui bornent la Laconie au couchant, nous nous assîmes en face de la ville de Sparte. J'avais à ma droite Damonax, à ma gauche Philotas, qui daignait à peine fixer ses regards sur ces amas de chaumières irrégulièrement rapprochées. Tel est cependant, lui dis-je, l'humble asile de cette nation où l'on apprend de si bonne heure l'art de commander, et l'art plus difficile d'obéir. Philotas me serrait la main, et me faisait signe de me taire. J'ajoutai : D'une nation qui ne fut jamais enorgueillie par les succès ni abattue par les revers. Philotas me disait à l'oreille : Au nom des dieux, ne me forcez pas à parler; vous avez déjà vu que cet homme n'est pas en état de me répondre. Je continuai : Qui a toujours eu l'ascendant sur les autres; qui défit les Perses, battit souvent les généraux d'Athènes, et finit par s'emparer de leur capitale, qui n'est ni frivole, ni inconséquente, ni gouvernée par des orateurs corrompus; qui dans toute la Grèce.... Est souverainement détestée pour sa tyrannie, et méprisée pour ses vices, s'écria Philotas. Et tout de suite, rou-

gissant de honte : Pardonnez, dit-il à Damonax, ce mouvement de colère à un jeune homme qui adore sa patrie, et qui ne souffrira jamais qu'on l'insulte. Je respecte ce sentiment, répondit le Spartiate; Lycurgue en a fait le mobile de nos actions. O mon fils! celui qui aime sa patrie obéit aux lois, et dès-lors ses devoirs sont remplis. La vôtre mérite votre attachement, et je blâmerais Anacharsis d'avoir poussé si loin la plaisanterie, s'il ne nous avait fourni l'occasion de nous guérir l'un ou l'autre de nos préjugés. La lice vient de s'ouvrir; vous y paraîtrez avec les avantages que vous devez à votre éducation; je ne m'y présenterai qu'avec l'amour de la vérité.

Cependant Philotas me disait tout bas : Ce Spartiate a du bon sens; épargnez-moi la douleur de l'affliger; détournez, s'il est possible, la conversation. Damonax! dis-je alors, Philotas a fait un portrait des Spartiates d'après les écrivains d'Athènes; priez-le de vous le montrer. La fureur de mon ami allait fondre sur moi; Damonax la prévint de cette manière : Vous avez outragé ma patrie, je dois la défendre : vous êtes coupable, si vous n'avez parlé que d'après vous; je vous excuse, si ce n'est que d'après quelques Athéniens; car je ne présume pas qu'ils aient tous conçu une si mauvaise idée de nous. Gardez-vous de le penser, répondit vivement Philotas; vous avez parmi eux des partisans qui vous regardent comme des demi-dieux, et qui cherchent

à copier vos manières ; mais, je dois l'avouer, nos sages s'expliquent librement sur vos lois et sur vos mœurs. — Ces personnes sont vraisemblablement instruites ? — Comment, instruites ! ce sont les plus beaux génies de la Grèce : Platon, Isocrate, Aristote et tant d'autres. Damonax dissimula sa surprise ; et Philotas, après bien des excuses, reprit la parole :

Lycurgue ne connut pas l'ordre des vertus. Il assigna le premier rang à la valeur : de là cette foule de maux que les Lacédémoniens ont éprouvés, et qu'ils ont fait éprouver aux autres.

A peine fut-il mort, qu'ils essayèrent leur ambition sur les peuples voisins : ce fait est attesté par un historien que vous ne connaissez pas, et qui s'appelle Hérodote. Dévorés du désir de dominer, leur impuissance les a souvent obligés de recourir à des bassesses humiliantes, à des injustices atroces : ils furent les premiers à corrompre les généraux ennemis ; les premiers à mendier la protection des Perses, de ces barbares à qui, par la paix d'Antalcidas, ils ont dernièrement vendu la liberté des Grecs de l'Asie.

Dissimulés dans leurs démarches, sans foi dans leurs traités, ils remplacent dans les combats la valeur par des stratagèmes. Les succès d'une nation leur causent des déplaisirs amers ; ils lui suscitent des ennemis ; ils excitent ou fomentent les divisions qui la déchirent. Dans le siècle dernier, ils proposèrent de détruire Athènes qui avait sauvé

la Grèce, et allumèrent la guerre du Péloponèse qui détruisit Athènes.

En vain Lycurgue s'efforça de les préserver du poison des richesses, Lacédémone en recèle une immense quantité dans son sein ; mais elles ne sont entre les mains que de quelques particuliers qui ne peuvent s'en rassasier. Eux seuls parviennent aux emplois, refusés au mérite qui gémit dans l'indigence. Leurs épouses, dont Lycurgue négligea l'éducation, ainsi que des autres Lacédémoniennes, leurs épouses qui les gouvernent en les trahissant, partagent leur avidité, et, par la dissolution de leur vie, augmentent la corruption générale.

Les Lacédémoniens ont une vertu sombre, austère, et fondée uniquement sur la crainte. Leur éducation les rend si cruels, qu'ils voient sans regret couler le sang de leurs enfans, et sans remords celui de leurs esclaves.

Ces accusations sont bien graves, dit Philotas en finissant, et je ne sais comment vous pourriez y répondre. Par le mot de ce lion, dit le Spartiate, qui, à l'aspect d'un groupe où un animal de son espèce cédait aux efforts d'un homme, se contenta d'observer que les lions n'avaient point de sculpteurs. Philotas surpris me disait tout bas : Est-ce qu'il aurait lu les fables d'Ésope ? Je n'en sais rien lui dis-je ; il tient peut-être ce conte de quelque Athénien. Damonax continua : Croyez qu'on ne s'occupe pas plus ici de ce qui se dit dans la place

d'Athènes, que de ce qui se passe au-delà des Colonnes d'Hercule. Quoi ! reprit Philotas, vous laisseriez votre nom roûler honteusement de ville en ville et de génération en génération? Les hommes étrangers à notre pays et à notre siècle, répondit Damonax, n'oseront jamais nous condamner sur la foi d'une nation toujours rivale, et souvent ennemie. Qui sait même si nous n'aurons pas des défenseurs? — Juste ciel ! et qu'opposeraient-ils au tableau que je viens de vous présenter? Un tableau plus fidèle, et tracé par des mains également habiles. Le voici.

Ce n'est qu'à Lacédémone et en Crète qu'existe un véritable gouvernement ; on ne trouve ailleurs qu'un assemblage de citoyens, dont les uns sont maîtres, et les autres esclaves. A Lacédémone, point d'autres distinctions entre le roi et le particulier, le riche et le pauvre, que celles qui furent réglées par un législateur inspiré des dieux même. C'est un dieu encore qui guidait Lycurgue, lorsqu'il tempéra par un sénat la trop grande autorité des rois.

Ce gouvernement, où les pouvoirs sont si bien contre-balancés, et dont la sagesse est généralement reconnue, a subsisté pendant quatre siècles sans éprouver aucun changement essentiel, sans exciter la moindre division parmi les citoyens. Jamais, dans ces temps heureux, la république ne fit rien dont elle eût à rougir ; jamais, dans aucun état, on ne vit une si grande soumission

aux lois, tant de désintéressement, de frugalité, de douceur et de magnanimité, de valeur et de modestie. Ce fut alors que, malgré les instances de nos alliés, nous refusâmes de détruire cette Athènes, qui depuis.... A ces mots, Philotas s'écria: Vous n'avez sans doute consulté que les écrivains de Lacédémone? nous n'en avons point, répondit Damonax. — Ils s'étaient donc vendus à Lacédémone? — Nous n'en achetons jamais. Voulez-vous connaitre mes garans? les plus beaux génies de la Grèce, Platon, Thucydide, Isocrate, Xénophon, Aristote, et tant d'autres. J'eus des liaisons étroites avec quelques-uns d'entre eux, dans les fréquens voyages que je fis autrefois à Athènes par ordre de nos magistrats; je dois à leurs entretiens et à leurs ouvrages ces faibles connaissances qui vous étonnent dans un Spartiate.

Damonax ne voyait que de la surprise dans le maintien de Philotas; j'y voyais de plus la crainte d'être accusé d'ignorance ou de mauvaise foi: on ne pouvait cependant lui reprocher que de la prévention et de la légèreté. Je demandai à Damonax, pourquoi les écrivains d'Athènes s'étaient permis tant de variations et de licences en parlant de sa nation? Je pourrais vous répondre, dit-il, qu'ils cédèrent tour à tour à la force de la vérité et à celle de la haine nationale: mais ne craignez rien, Philotas; je ménagerai votre délicatesse.

Pendant la guerre, vos orateurs et vos poëtes, afin d'animer la populace contre nous, font comme

ces peintres qui, pour se venger de leurs ennemis, les représentent sous un aspect hideux. Vos philosophes et vos historiens, plus sages, nous ont distribué le blâme et la louange, parce que, suivant la différence des temps, nous avons mérité l'un et l'autre. Ils ont fait comme ces artistes habiles qui peignent successivement leur héros dans une situation paisible, dans un accès de fureur; avec les attraits de la jeunesse, avec les rides et les difformités de la vieillesse. Nous venons, vous et moi, de placer ces différens tableaux devant nos yeux: vous en avez emprunté les traits qui pouvaient enlaidir le vôtre : j'aurais saisi tous ceux qui pouvaient embellir le mien, si vous m'aviez permis d'achever; et nous n'aurions tous deux présenté que des copies infidèles. Il faut donc revenir sur nos pas, et fixer nos idées sur des faits incontestables.

J'ai deux assauts à soutenir, puisque vos coups se sont également dirigés sur nos mœurs et sur notre gouvernement. Nos mœurs n'avaient reçu aucune atteinte pendant quatre siècles ; vos écrivains l'ont reconnu. Elles commencèrent à s'altérer pendant la guerre du Péloponèse; nous en convenons. Blâmez nos vices actuels, mais respectez nos anciennes vertus.

De deux points que j'avais à défendre, j'ai composé pour le premier ; je ne saurais céder à l'égard du second, et je soutiendrai toujours que, parmi les gouvernemens connus, il n'en est pas de plus

beau que celui de Lacédémone. Platon, il est vrai, quoique convaincu de son excellence, a cru y découvrir quelques défauts, et j'apprends qu'Aristote se propose d'en relever un plus grand nombre.

Si ces défauts ne blessent pas essentiellement la constitution, je dirai à Platon : Vous m'avez appris qu'en formant l'univers, le premier des êtres opéra sur une matière préexistante qui lui opposait une résistance quelquefois invincible, et qu'il ne fit que le bien dont la nature éternelle des choses était susceptible; j'ose dire à mon tour : Lycurgue travaillait sur une matière rebelle, et qui participait de l'imperfection attachée à l'essence des choses, c'est l'homme, dont il fit tout ce qu'il était possible d'en faire.

Si les défauts reprochés à ses lois doivent nécessairement en entraîner la ruine, je rappellerai à Platon ce qui est avoué de tous les écrivains d'Athènes, ce qu'en dernier lieu il écrivait lui-même à Denys, roi de Syracuse : La loi seule règne à Lacédémone, et le même gouvernement s'y maintient avec éclat depuis plusieurs siècles. Or, comment concevoir une constitution qui, avec des vices destructeurs et inhérens à sa nature, serait toujours inébranlable, toujours inaccessible aux factions qui ont désolé si souvent les autres villes de la Grèce?

Cette union est d'autant plus étrange, dis-je alors, que chez vous la moitié des citoyens est

asservie aux lois, et l'autre ne l'est pas. C'est du moins ce qu'ont avancé les philosophes d'Athènes : ils disent que votre législation ne s'étend point jusqu'aux femmes, qui, ayant pris un empire absolu sur leurs époux, accélèrent de jour en jour les progrès de la corruption.

Damonax me répondit : Apprenez à ces philosophes, que nos filles sont élevées dans la même discipline, avec la même rigueur que nos fils; qu'elles s'habituent comme eux aux mêmes exercices; qu'elles ne doivent porter pour dot à leurs maris qu'un grand fonds de vertus; que, devenues mères, elles sont chargées de la longue éducation de leurs enfans, d'abord avec leurs époux, ensuite avec les magistrats; que des censeurs ont toujours les yeux ouverts sur leur conduite; que les soins des esclaves et du ménage roulent entièrement sur elles; que Lycurgue eut l'attention de leur interdire toute espèce de parure; qu'il n'y a pas cinquante ans encore qu'on était persuadé à Sparte qu'un riche vêtement suffisait pour flétrir leur beauté, et qu'avant cette époque, la pureté de leurs mœurs était généralement reconnue : enfin demandez s'il est possible que, dans un état, la classe des hommes soit vertueuse, sans que celle des femmes le soit aussi.

Vos filles, repris-je, s'habituent dès leur enfance à des exercices pénibles, et c'est ce que Platon approuve : elles y renoncent après leur mariage, et c'est ce qu'il condamne. En effet,

dans un gouvernement tel que le vôtre, il faudrait que les femmes, à l'exemple de celles des Sauromates, fussent toujours en état d'attaquer ou de repousser l'ennemi. Nous n'élevons si durement nos filles, me répondit-il, que pour leur former un tempérament robuste; nous n'exigeons de nos femmes que les vertus paisibles de leur sexe. Pourquoi leur donner des armes? nos bras suffisent pour les défendre.

Ici Philotas rompit le silence, et d'un ton plus modeste il dit à Damonax : Puisque vos lois n'ont que la guerre pour objet, ne serait-il pas essentiel de multiplier parmi vous le nombre des combattans? La guerre pour objet! s'écria le Spartiate; je reconnais le langage de vos écrivains; ils prêtent au plus sage, au plus humain des législateurs, le projet le plus cruel et le plus insensé : le plus cruel, s'il a voulu perpétuer dans la Grèce une milice altérée du sang des nations et de la soif des conquêtes : le plus insensé, puisque, pour l'exécuter, il n'aurait proposé que des moyens absolument contraires à ses vues. Parcourez notre code militaire; ses dispositions, prises dans leur sens littéral, ne tendent qu'à nous remplir de sentimens généreux, qu'à réprimer notre ambition. Nous sommes assez malheureux pour les négliger, mais elles ne nous intruisent pas moins des intentions de Lycurgue.

Par quels moyens en effet pourrait s'agrandir une nation dont on enchaîne à chaque pas la va-

leur; qui, du côté de la mer, privée par ses lois de matelots et de vaisseaux, n'a pas la liberté d'étendre ses domaines, et du côté de la terre, celle d'assiéger les places dont les frontières de ses voisins sont couvertes; à qui l'on défend de poursuivre l'ennemi dans sa fuite, et de s'enrichir de ses dépouilles; qui, ne pouvant faire souvent la guerre au même peuple, est obligée de préférer les voies de la négociation à celle des armes; qui, ne devant pas se mettre en marche avant la pleine lune, ni combattre en certaines fêtes, risque quelquefois de voir échouer ses projets, et qui, par son extrême pauvreté, ne saurait, dans aucun temps, former de grandes entreprises? Lycurgue n'a pas voulu établir parmi nous une pépinière de conquérans, mais des guerriers tranquilles, qui ne respireraient que la paix si l'on respectait leur repos, que la guerre si on avait l'audace de le troubler.

Il semble néanmoins, reprit Philotas, que par la nature des choses, un peuple de guerriers dégénère tôt ou tard en un peuple de conquérans; et l'on voit, par la suite des faits, que vous avez éprouvé ce changement sans vous en apercevoir. On vous accuse en effet d'avoir conçu de bonne heure, et de n'avoir jamais perdu de vue le dessein d'asservir les Arcadiens et les Argiens. Je ne parle pas de vos guerres avec les Messéniens, parce que vous croyez pouvoir les justifier.

Je vous l'ai déjà dit, répondit Damonax, nous

n'avons point d'annales. Des traditions confuses nous apprennent qu'anciennement nous eûmes plus d'une fois des intérêts à démêler avec les nations voisines. Fûmes-nous les agresseurs ? Vous l'ignorez, je l'ignore aussi ; mais je sais que, dans ces siècles éloignés, un de nos rois ayant défait les Argiens, nos alliés lui conseillèrent de s'emparer de leur ville. L'occasion était favorable, la conquête aisée. Ce serait une injustice, répondit-il ; nous avons fait la guerre pour assurer nos frontières, et non pour usurper un empire sur lequel nous n'avons aucune espèce de droit.

Voulez-vous connaître l'esprit de notre institution ? rappelez-vous des faits plus récens, et comparez notre conduite avec celle des Athéniens. Les Grecs avaient triomphé des Perses, mais la guerre n'était pas finie : elle se continuait avec succès sous la conduite de Pausanias, qui abusa de son pouvoir. Nous le révoquâmes, et, convaincus de ses malversations, nous condamnâmes à mort le vainqueur de Platée. Cependant les alliés, offensés de sa hauteur, avaient remis aux Athéniens le commandement général des armées. C'était nous dépouiller d'un droit dont nous avions joui jusqu'alors, et qui nous plaçait à la tête des nations de la Grèce. Nos guerriers, bouillonnant de colère, voulaient absolument le retenir par la force des armes ; mais un vieillard leur ayant représenté que ces guerres éloignées n'étaient propres qu'à corrompre nos mœurs, ils décidèrent sur-le-champ

qu'il valait mieux renoncer à nos prérogatives qu'à nos vertus. Est-ce là le caractère des conquérans?

Athènes, devenue de notre aveu la première puissance de la Grèce, multipliait de jour en jour ses conquêtes : rien ne résistait à ses forces, et ne suffisait à son ambition : ses flottes, ses armées attaquaient impunément les peuples amis et ennemis. Les plaintes de la Grèce opprimée parvinrent jusqu'à nous : des circonstances critiques nous empêchèrent d'abord de les écouter; et quand nous fûmes plus tranquilles, notre indolence ne nous le permit pas. Le torrent commençait à se déborder sur nos anciens alliés du Péloponèse; ils se disposaient à nous abandonner, et peut-être même à le diriger sur nos têtes, si nous refusions plus long-temps de l'arrêter dans son cours.

Mon récit n'est pas suspect; je ne parle que d'après l'historien le plus exact de la Grèce, d'après un Athénien éclairé, impartial, et témoin des faits. Lisez, dans l'ouvrage de Thucydide, le discours de l'ambassadeur de Corinthe, et celui du roi de Lacédémone; voyez tout ce que nous fîmes alors pour conserver la paix, et jugez vous-même si c'est à notre ambition et à notre jalousie qu'il faut attribuer la guerre du Péloponèse, comme on nous le reprochera peut-être un jour, sur la foi de quelques écrivains prévenus.

Un peuple n'est pas ambitieux quand, par caractère et par principes, il est d'une lenteur inconcevable à former des projets et à les suivre;

quand il n'ose rien hasarder, et qu'il faut le contraindre à prendre les armes. Non, nous n'étions pas jaloux; nous serions trop humiliés de l'être : mais nous fûmes indignés de voir prêtes à plier sous le joug d'une ville ces belles contrées que nous avions soustraites à celui des Perses.

Dans cette longue et malheureuse guerre, les deux partis firent des fautes grossières, et commirent des cruautés horribles. Plus d'une fois les Athéniens dûrent s'apercevoir que, par notre lenteur à profiter de nos avantages, nous n'étions pas les plus dangereux de leurs ennemis. Plus d'une fois encore, ils dûrent s'étonner de notre empressement à terminer des malheurs qui se prolongeaient au delà de notre attente. A chaque campagne, à chaque expédition, nous regrettions plus vivement le repos qu'on nous avait ravi. Presque toujours les derniers à prendre les armes, les premiers à les quitter; vainqueurs, nous offrions la paix; vaincus, nous la demandions.

Telles furent, en général, nos dispositions; heureux, si les divisions qui commençaient à se former à Sparte, et les égards que nous devions à nos alliés, nous avaient toujours permis de nous y conformer! Mais elles se manifestèrent sensiblement à la prise d'Athènes. Les Corinthiens, les Thébains, et d'autres peuples encore, proposèrent de la renverser de fond en comble. Nous rejetâmes cet avis; et en effet, ce n'étaient ni ses maisons, ni ses temples, qu'il fallait ensevelir

dans les entrailles de la terre, mais ces dépouilles précieuses et ces sommes immenses que Lysander, général de notre flotte, avait recueillies dans le cours de ses expéditions et qu'il introduisit successivement dans notre ville. (19) Je m'en souviens, j'étais jeune encore; les plus sages d'entre nous frémirent à l'aspect de l'ennemi. Réveillé par leurs cris, le tribunal des éphores proposa d'éloigner pour jamais ces richesses, source féconde des divisions et des désordres dont nous étions menacés. Le parti de Lysander prévalut : il fut décidé que l'or et l'argent seraient convertis en monnaie pour les besoins de la république, et non pour ceux des particuliers. Résolution insensée et funeste! Dès que le gouvernement attachait de la valeur à ces métaux, on devait s'attendre que les particuliers leur donneraient bientôt un prix infini.

Ils vous séduisirent sans peine, dis-je alors, parce que, suivant la remarque de Platon, vos lois vous avaient aguerris contre la douleur, et nullement contre la volupté. Quand le poison est dans l'état, répondit Damonax, la philosophie doit nous en garantir; quand il n'y est pas, le législateur doit se borner à l'écarter : car le meilleur moyen de se soustraire à certains dangers, est de ne pas les connaître. Mais, repris-je, puisque l'assemblée accepta le présent funeste que lui apportait Lysander, il ne fut donc pas le premier auteur des changemens que vos mœurs ont éprouvés?

Le mal venait de plus loin, répondit-il. La

guerre des Perses nous jeta au milieu de ce monde dont Lycurgue avait voulu nous séparer. Pendant un demi-siècle, au mépris de nos anciennes maximes, nous conduisîmes nos armées en des pays éloignés; nous y formions des liaisons étroites avec leurs habitans. Nos mœurs, sans cesse mêlées avec celles des nations étrangères, s'altéraient, comme des eaux pures qui traversent un marais infect et contagieux. Nos généraux, vaincus par les présens de ceux dont ils auraient dû triompher par les armes, flétrissaient de jour en jour leur gloire et la nôtre. Nous les punissions à leur retour; mais par le rang et par le mérite des coupables, il arriva que le crime inspira moins d'horreur, et que la loi n'inspira plus que de la crainte. Plus d'une fois Périclès avait acheté le silence de quelques-uns de nos magistrats, assez accrédités pour fermer nos yeux sur les entreprises des Athéniens.

Après cette guerre qui nous couvrit de gloire, et nous communiqua les germes des vices, nous vîmes sans effroi, disons mieux, nous partageâmes les passions violentes de deux puissans génies que notre malheureuse destinée fit paraître au milieu de nous. Lysander et Agésilas entreprirent d'élever Sparte au comble de la puissance, pour dominer, l'un au dessus d'elle, et l'autre avec elle.

Les Athéniens battus plus d'une fois sur mer, une guerre de vingt-sept ans terminée dans une heure, Athènes prise, plusieurs villes délivrées

d'un joug odieux, d'autres recevant de nos mains des magistrats qui finissaient par les opprimer, la Grèce en silence, et forcée de reconnaître la prééminence de Sparte; tels sont les principaux traits qui caractérisent le brillant ministère de Lysander.

Sa politique ne connut que deux principes, la force et la perfidie. A l'occasion de quelques différends survenus entre nous et les Argiens au sujet des limites, ces derniers rapportèrent leurs titres. Voici ma réponse, dit Lysander en mettant la main sur son épée. Il avait pour maxime favorite, qu'on doit tromper les enfans avec des osselets, et les hommes avec des parjures.

De là ses vexations et ses injustices quand il n'avait rien à craindre, ses ruses et ses dissimulations quand il n'osait agir à force ouverte : de là encore, cette facilité avec laquelle il se pliait aux circonstances. A la cour des satrapes de l'Asie, il supportait sans murmurer le poids de leur grandeur; un moment après, il distribuait à des Grecs les mépris qu'il venait d'essuyer de la part des Perses.

Quand il eut obtenu l'empire des mers, il détruisit partout le démocratie : c'était l'usage de Sparte; il le suivit avec obstination, pour placer à la tête de chaque ville des hommes qui n'avaient d'autre mérite qu'un entier abandon à ses volontés. Ces révolutions ne s'opéraient qu'avec des torrens de larmes et de sang. Rien ne lui coûtait pour enrichir ses créatures, pour écraser ses ennemis : c'est le nom qu'il donnait à ceux qui défendaient les

intérêts du peuple. Ses haines étaient implacables, ses vengeances terribles; et quand l'âge eut aigri son humeur atrabilaire, la moindre résistance le rendait féroce. Dans une occasion, il fit égorger huit cents habitans de Milet qui, sur la foi de ses sermens, avaient eu l'imprudence de sortir de leurs retraites.

Sparte supportait en silence de si grandes atrocités. Il s'était fait beaucoup de partisans au milieu de nous, par la sévérité de ses mœurs, son obéissance aux magistrats, et l'éclat de ses victoires. Lorsque, par ses excessives libéralités et la terreur de son nom, il en eut acquis un plus grand nombre encore parmi les nations étrangères, il fut regardé comme l'arbitre souverain de la Grèce.

Cependant, quoiqu'il fût de la maison des Héraclides, il se trouvait trop éloigné du trône pour s'en rapprocher; il y fit monter Agésilas qu'il aimait tendrement, et dont les droits à la couronne pouvaient être contestés. Comme il se flattait de régner sous le nom de ce jeune prince, il lui inspira le désir de la gloire, et l'enivra de l'espérance de détruire le vaste empire des Perses. On vit bientôt arriver les députés de plusieurs villes qu'il avait sollicitées en secret : elles demandaient Agésilas pour commander l'armée qu'elles levaient contre les barbares. Ce prince partit aussitôt avec un conseil de trente Spartiates, présidé par Lysander.

Ils arrivent en Asie : tous ces petits despotes

que Lysander a placés dans les villes voisines, tyrans mille fois plus cruels que ceux des grands empires, parce que la cruauté croît à raison de la faiblesse, ne connaissent que leur protecteur, rampent servilement à sa porte, et ne rendent au souverain que de faibles hommages de bienséance. Agésilas, jaloux de son autorité, s'aperçut bientôt qu'occupant le premier rang, il ne jouait que le second rôle. Il donna froidement des dégoûts à son ami, qui revint à Sparte, ne respirant que la vengeance. Il résolut alors d'exécuter un projet qu'il avait conçu autrefois, et dont il avait tracé le plan dans un mémoire trouvé après sa mort parmi ses papiers.

La maison d'Hercule est divisée en plusieurs branches. Deux seules ont des droits à la couronne. Lysander voulait les étendre sur les autres branches, et même sur tous les Spartiates. L'honneur de régner sur des hommes libres, serait devenu le prix de la vertu; et Lysander, par son crédit, aurait pu se revêtir un jour du pouvoir suprême. Comme une pareille révolution ne pouvait s'opérer à force ouverte, il eut recours à l'imposture.

Le bruit courut qu'au royaume de Pont, une femme était accouchée d'un fils dont Apollon était le père, les principaux de la nation le faisaient élever sous le nom de Silène. Ces vagues rumeurs fournirent à Lysander l'idée d'une intrigue qui dura plusieurs années, et qu'il con-

duisit, sans y paraître, par des agens subalternes. Les uns rappelaient par intervalles la naissance miraculeuse de l'enfant; d'autres annonçaient que des prêtres de Delphes conservaient de vieux oracles auxquels il ne leur était pas permis de toucher, et qu'ils devaient remettre un jour au fils du dieu dont ils desservaient les autels.

On approchait du dénoûment de cette étrange pièce. Silène avait paru dans la Grèce : il était convenu qu'il se rendrait à Delphes; que des prêtres dont on s'était assuré, examineraient, en présence de quantité de témoins, les titres de son origine; que, forcés de le reconnaître pour fils d'Apollon, ils déposeraient dans ses mains les anciennes prophéties, qu'il les lirait au milieu de cette nombreuse assemblée, et que par l'un de ces oracles il serait dit que les Spartiates ne devaient désormais élire pour leurs rois que les plus vertueux des citoyens.

Au moment de l'exécution, un des principaux acteurs, effrayé des suites de l'entreprise, n'osa l'achever; et Lysander, au désespoir, se fit donner le commandement de quelques troupes qu'on envoyait en Béotie. Il périt dans un combat. Nous décernâmes des honneurs à sa mémoire; nous aurions dû la flétrir. Il contribua plus que personne à nous dépouiller de notre modération et de notre pauvreté.

Son système d'agrandissement fut suivi avec plus de méthode par Agésilas. Je ne vous parle-

rai point de ses exploits en Grèce, en Asie, en Égypte. Il fut plus dangereux que Lysander, parce qu'avec les mêmes talens il eut plus de vertus, et qu'avec la même ambition il fut toujours exempt de présomption et de vanité. Il ne souffrit jamais qu'on lui élevât une statue. Lysander consacra lui-même la sienne au temple de Delphes; il permit qu'on lui dressât des autels, et qu'on lui offrît des sacrifices; il prodiguait des récompenses aux poëtes qui lui prodiguaient des éloges, et en avait toujours un à sa suite pour épier et célébrer ses moindres succès.

L'un et l'autre enrichirent leurs créatures, vécurent dans une extrême pauvreté, et furent toujours inaccessibles aux plaisirs.

L'un et l'autre, pour obtenir le commandement des armées, flattèrent honteusement les éphores, et achevèrent de faire passer l'autorité entre leurs mains. Lysander, après la prise d'Athènes, leur mandait : « J'ai dit aux Athéniens que vous étiez « les maîtres de la guerre et de la paix. » Agésilas se levait de son trône dès qu'ils paraissaient.

Tous deux, assurés de leur protection, nous remplirent d'un esprit de vertige, et, par une continuité d'injustices et de violences, soulevèrent contre nous cet Épaminondas qui, après la bataille de Leuctres et le rétablissement des Messéniens, nous réduisit à l'état déplorable où nous sommes aujourd'hui. Nous avons vu notre puissance s'écrouler avec nos vertus. Ils ne sont plus

ces temps où les peuples qui voulaient recouvrer leur liberté, demandaient à Lacédémone un seul de ses guerriers pour briser leurs fers.

Cependant rendez un dernier hommage à nos lois. Ailleurs la corruption aurait commencé par amollir nos âmes; parmi nous elle a fait éclater des passions grandes et fortes, l'ambition, la vengeance, la jalousie du pouvoir, et la fureur de la célébrité. Il semble que les vices n'approchent de nous qu'avec circonspection. La soif de l'or ne s'est pas fait encore sentir dans tous les états, et les attraits de la volupté n'ont jusqu'à présent infecté qu'un petit nombre de particuliers. Plus d'une fois nous avons vu les magistrats et les généraux maintenir avec vigueur notre ancienne discipline, et de simples citoyens montrer des vertus dignes des plus beaux siècles.

Semblables à ces peuples qui, situés sur les frontières de deux empires, ont fait un mélange des langues et des mœurs de l'un et de l'autre, les Spartiates sont, pour ainsi dire, sur les frontières des vertus et des vices; mais nous ne tiendrons pas long-temps dans ce poste dangereux: chaque instant nous avertit qu'une force invincible nous entraine au fond de l'abîme. Moi-même, je suis effrayé de l'exemple que je vous donne aujourd'hui. Que dirait Lycurgue, s'il voyait un de ses élèves discourir, discuter, disputer, employer des formes oratoires? Ah! j'ai trop vécu avec les Athéniens; je ne suis plus qu'un Spartiate dégradé.

NOTES.

NOTE I, CHAP. XXXVI.

Sur la fontaine brûlante de Dodone. (Page 6.)

On racontait à peu près la même chose de la fontaine brûlante située à trois lieues de Grenoble, et regardée, pendant long-temps, comme une des sept merveilles du Dauphiné. Mais le prodige a disparu, dès qu'on a pris la peine d'en examiner la cause.

NOTE II, CHAP. XXXVII.

Sur Dédale de Sicyone. (Page 45.)

Les anciens parlent souvent d'un Dédale d'Athènes, auquel ils attribuent les plus importantes découvertes des arts et des métiers, la scie, la hache, le vilebrequin, la colle de poisson, les voiles, les mats de vaisseaux, etc. En Crète, on montrait de lui un labyrinthe; en Sicile, une citadelle et des thermes; en Sardaigne, de grands édifices; partout, un grand nombre de statues. Avant Dédale, ajoute-t-on, les statues avaient les yeux fermés, les bras collés le long du corps, les pieds joints; et ce fut lui qui ouvrit leurs paupières, et détacha leurs pieds et leurs mains. C'est ce Dédale enfin qui fit mouvoir et marcher des figures de bois au moyen du mercure, ou par des ressorts cachés dans leur sein. Il faut observer qu'on

le disait contemporain de Minos, et que la plupart des découvertes dont on lui fait honneur, sont attribuées par d'autres écrivains à des artistes qui vécurent long-temps après lui.

En rapprochant les notions que fournissent les auteurs et les monumens, il m'a paru que la peinture et la sculpture n'ont commencé à prendre leur essor parmi les Grecs, que dans les deux siècles dont l'un a précédé et l'autre suivi la première des olimpiades, fixée à l'an 776 avant J. C. Tel avait été, par rapport à la peinture, le résultat des recherches de M. de la Nauze.

J'ai cru en conséquence devoir rapporter les changemens opérés dans la forme des anciennes statues à ce Dédale de Sicyone, dont il est souvent fait mention dans Pausanias, et qui a vécu dans l'intervalle du temps écoulé depuis l'an 700 jusqu'à l'an 600 avant J. C. Voici des témoignages favorables à cette opinion.

Quelques-uns, dit Pausanias, donnaient à Dédale pour disciples, Dipænus et Scyllis, que Pline place avant le règne de Cyrus, et vers la cinquantième olympiade, qui commença l'an 580 avant J. C.; ce qui ferait remonter l'époque de Dédale vers l'an 610 avant la même ère.

Aristote cité par Pline, prétendait qu'Euchir, parent de Dédale, avait été le premier auteur de la peinture parmi les Grecs. Si cet Euchir est le même qui s'était appliqué à la plastique, et qui accompagna Démarate de Corinthe en Italie, ce nouveau synchronisme confirmera la date précédente; car Démarate était père de Tarquin l'ancien, qui monta sur le trône de Rome vers l'an 614 avant J. C.

Enfin Athénagore, après avoir parlé de divers artistes de Corinthe et de Sicyone qui vécurent après Hésiode et Homère, ajoute : « Après eux

« parurent Dédale et Théodore, qui étaient de « Milet, auteurs de la statuaire et de la plasti- « que. »

Je ne nie pas l'existence d'un Dédale très ancien. Je dis seulement que les premiers progrès de la sculpture doivent être attribués à celui de Sicyone.

NOTE III, CHAP. XXXVIII.

Sur les ornemens du trône de Jupiter à Olympie. (Page 64.)

On pourrait présumer que ces trente-sept figures étaient en ronde-bosse, et avaient été placées sur les traverses du trône. On pourrait aussi disposer, autrement que je ne l'ai fait, les sujets représentés sur chacun des pieds. La description de Pausanias est très-succincte et très-vague. En cherchant à l'éclaircir, on court le risque de s'égarer; en se bornant à la traduire littéralement, celui de ne pas se faire entendre.

NOTE IV, IBID.

Sur l'ordre des combats qu'on donnait aux Jeux Olympiques. (Page 75.)

Cet ordre a varié, parce qu'on a souvent augmenté ou diminué le nombre des combats, et que des raisons de convenance ont souvent entraîné des changemens. Celui que je leur assigne ici, n'est point conforme aux témoignages de Xénophon et de Pausanias. Mais ces auteurs, qui ne sont pas tout-à-fait d'accord entre eux, ne parlent que de trois ou quatre combats; et nous n'avons aucunes lumières sur la disposition des autres. Dans cette incertitude, j'ai cru devoir ne m'atta-

cher qu'à la clarté. J'ai parlé d'abord des différentes courses, soit des hommes, soit des chevaux, et des chars, et ensuite des combars qui se livraient dans un espace circonscrit, tels que la lutte, le pugilat, etc. Cet arrangement est à peu près le même que celui que propose Platon dans son livre des lois.

NOTE V, CHAP. XXXVIII.

Sur Polydamas. (Page 89.)

PAUSANIAS et Suidas font vivre cet athlète du temps de Darius Nothus, roi de Perse, environ soixante ans avant les jeux olympiques où je suppose qu'il se présenta pour combattre. Mais, d'un autre côté, les habitans de Pellène soutenaient que Polydamas avait été vaincu aux jeux olympiques par un de leurs concitoyens, nommé Promachus, qui vivait du temps d'Alexandre. Il est très peu important d'éclaircir ce point de chronologie, mais j'ai dû annoncer la difficulté, afin qu'on ne me l'opposât pas.

NOTE VI, CHAP. XXXIX.

Sur le séjour de Xénophon à Scillonte. (Page 102.)

PEU de temps avant la bataille de Mantinée, donnée en 362 avant J. C., les Éléens détruisirent Scillonte, et Xénophon prit le parti de se retirer à Corinthe. C'est là que je le place, dans le neuvième chapitre de cet ouvrage. Un auteur ancien prétend qu'il y finit ses jours. Cependant, au rapport de Pausanias, on conservait son tombeau dans le canton de Scillonte; et Plutarque assure que c'est dans cette retraite que Xénophon composa son histoire, qui descend jusqu'à l'année

357 avant J. C. On peut donc supposer qu'après avoir fait quelque séjour à Corinthe, il revint à Scillonte, et qu'il y passa les dernières années de sa vie.

NOTE VII, CHAP. XL.

Sur les trois Élégies relatives aux guerres des Messeniens. (Page 124.)

PAUSANIAS a parlé fort au long de ces guerres, d'après Myron de Priène, qui avait écrit en prose, et Rhianus de Crète qui avait écrit en vers. A l'exemple de ce dernier, j'ai cru pouvoir employer un genre de style qui tînt de la poésie; mais, au lieu que Rhianus avait fait une espèce de poëme dont Aristomène était le héros, j'ai préféré la forme de l'élégie, forme qui n'exigeait pas une action comme celle de l'épopée, et que des auteurs très-anciens ont souvent choisie pour retracer les malheurs des nations. C'est ainsi que Tyrtée, dans ses élégies, avait décrit en partie les guerres des Lacédémoniens et des Messéniens; Callinus, celles qui, de son temps, affligèrent l'Ionie; Mimnerme, la bataille que les Smynéens livrèrent à Gygès, roi de Lydie.

D'après ces considérations, j'ai supposé que des Messéniens réfugiés en Libye, se rappelant les désastres de leur patrie, avaient composé trois élégies sur les trois guerres qui l'avaient dévastée. J'ai rapporté les faits principaux avec le plus d'exactitude qu'il m'a été possible; j'ai osé y mêler quelques fictions, pour lesquelles je demande de l'indulgence.

NOTE VIII, CHAP. XL.

Sur la fondation de Messine en Sicile. (Page 143.)

PAUSANIAS dit qu'après la prise d'Ira, c'est-à-dire, vers l'an 668 avant J. C., les Messéniens, sous la conduite de Gorgus, fils d'Aristomène, allèrent en Italie, joignirent leurs armes à celles d'Anaxilas, tyran de Rhégium, chassèrent les habitans de la ville de Zanclé en Sicile, et donnèrent à cette ville le nom de Messène, (aujourd'hui Messine.)

Ce récit est formellement contraire à celui d'Hérodote et à celui de Thucydide. Suivant le premier, Darius, fils d'Hystaspe, ayant soumis l'Ionie, qui s'était révoltée contre lui, ceux de Samos et quelques habitans de Milet se rendirent en Sicile; et, d'après les conseils d'Anaxilas, tyran de Rhégium, ils s'emparèrent de la ville de Zanclé. Cet évènement est de l'an 495 environ avant J. C., et postérieur d'environ 173 ans à l'époque assignée par Pausanias au règne d'Anaxilas, et au changement du nom de Zanclé en celui de Messène.

Thucydide raconte qu'un corps de Samiens et d'autres Ioniens, chassés de leur pays par les Mèdes, allèrent s'emparer de Zanclé en Sicile. Il ajoute que, peu de temps après, Anaxilas, tyran de Rhégium, se rendit maître de cette ville et lui donna le nom de Messène, parce qu'il était lui-même originaire de la Messénie.

Le P. Corsini, qui avait d'abord soupçonné qu'on pourrait supposer deux Anaxilas, est convenu, après un nouvel examen, que Pausanias avait confondu les temps. Il est visible en effet, par plusieurs circonstances, qu'Anaxilas régnait

l'an 490 avant J. C. Je n'ajoute que deux observations à celle du P. Corsini.

1.° Avant cette bataille, il y eut en Messénie une révolte dont Pausanias n'a pas parlé, et qui empêcha en partie les Lacédémoniens de se trouver au combat. Elle ne réussit pas mieux que les précédentes; et ce fut alors, sans doute, que les Messéniens, après leur défaite, se réfugièrent auprès d'Anaxilas de Rhégium, et l'engagèrent à se rendre maître de la ville de Zanclé, qui porta depuis le nom de Messène,

2.° S'il était vrai, comme dit Pausanias, que cette ville eût changé de nom d'abord après la seconde guerre de Messénie, il s'ensuivrait que ses anciennes médailles où on lit *Danclé*, seraient antérieures à l'an 368 avant J. C.; ce que leur fabrique ne permet pas de supposer.

NOTE IX, CHAP. XLI.

Sur le nombre des Tribus de Sparte. (Page 168.)

DANS presque toutes les grandes villes de la Grèce, les citoyens étaient divisés en tribus. On comptait dix de ces tribus à Athènes. Cragius suppose que Lacédémone en avait six : 1.° celle des Héraclides; 2.° celle des Égides; 3.° celle des Limnates; celle des Cynosuréens; 5.° celle des Messoates; 6.° celle des Pitanates. L'existence de la première n'est prouvée par aucun témoignage formel; Cragius ne l'établit que sur de très-faibles conjectures, et il le reconnaît lui-même. J'ai cru devoir la rejeter.

Les cinq autres tribus sont mentionnées expressément dans les auteurs ou dans les monumens anciens. Celle des Égides dans Hérodote, celle des Cynosuréens et des Pitanates dans Hésychius, celle des Messoates dans Étienne de Byzance;

enfin celle des Limnates sur une inscription que M. l'abbé Fourmont découvrit dans les ruines de Sparte. Pausanias cite quatre de ces tribus, lorsqu'à l'occasion d'un sacrifice que l'on offrait à Diane dès les plus anciens temps, il dit qu'il s'éleva une dispute entre les Limnates, les Cynosuréens, les Messoates et les Pitanates.

Ici on pourrait faire cette question : De ce qu'il n'est fait mention que de ces cinq tribus, s'ensuit-il qu'on doive se borner à ce nombre? Je réponds que nous avons de très-fortes présomptions pour ne pas l'augmenter. On a vu plus haut que les Athéniens avaient plusieurs corps composés chacun des dix magistrats, tirés des dix tribus. Nous trouvons de même à Sparte plusieurs magistratures exercées chacune par cinq officiers publics; celle des Éphores, celle des Bidiéens, celle des Agathoerges. Nous avons lieu de croire que chaque tribu fournissait un de ces officiers.

NOTE X, CHAP. XLI.

Sur le plan de Lacédémone. (Page 168.)

J'OSE, d'après les faibles lumières que nous ont transmises les anciens auteurs, présenter quelques vues générales sur la topographie de Lacédémone.

Suivant Thucydide, cette ville ne faisait pas un tout continu, comme celle d'Athènes; mais elle était divisée en bourgades, comme l'étaient les anciennes villes de Grèce.

Pour bien entendre ce passage, il faut se rappeler que les premiers Grecs s'établirent d'abord dans des bourgs sans murailles, et que, dans la suite, les habitans de plusieurs de ces bourgs se réunirent dans une enceinte commune. Nous en avons quantité d'exemples. Tégée fut formée de

neuf hameaux, Mantinée de quatre ou de cinq, Patræ de sept, Dymé de huit, etc.

Les habitans de ces bourgs s'étant ainsi rapprochés, ne se mêlèrent point les uns avec les autres. Ils étaient établis en des quartiers différens, et formaient diverses tribus. En conséquence, le même nom désignait la tribu et le quartier où elle était placée. En voici la preuve pour Lacédémone en particulier.

Cynosure, dit Hésychius, est une tribu de Laconie : c'est un lieu de Laconie, dit le scoliaste de Callimaque. Suivant Suidas, Messoa est un lieu : suivant Étienne de Byzance, c'est un lieu et une tribu de Laconie : suivant Strabon, dont le texte a été heureusement rétabli par Saumaise, Messoa fait partie de Lacédémone. Enfin l'on donna tantôt le nom de tribu, tantôt celui de bourgade à Pitane.

On conçoit maintenant pourquoi les uns ont dit que le poëte Alcman était de Messoa, et les autres de Lacédémone; c'est qu'en effet Messoa était un des quartiers de cette ville. On conçoit encore pourquoi un Spartiate, nommé Thrasybule, ayant été tué dans un combat, Plutarque ne dit pas qu'il fut transporté sur son bouclier à Lacédémone, mais à Pitane; c'est qu'il était de ce bourg, et qu'il devait y être inhumé.

On a vu, dans la note précédente, que les Spartiates étaient divisés en cinq tribus; leur capitale était donc composée de cinq hameaux. Il ne reste plus qu'à justifier l'emplacement que je leur donne dans mon plan.

1° Hameau et tribu des Limnates. Leur nom venait du mot grec Λίμνη, qui signifie un étang, un marais. Suivant Strabon, le faubourg de Sparte s'appelait *les marais*, parce que cet endroit était autrefois marécageux; or le faubourg de

Sparte devait être au nord de la ville, puisque c'était de ce côté qu'on y arrivait ordinairement.

2° Hameau et tribu des Cynosuréens. Le mot Cynosure signifie *queue de chien*. On le donnait à des promontoires, à des montagnes qui avaient cette forme. Une branche du mont Taygète, figurée de même, se prolongeait jusqu'à Sparte; et nous avons montré qu'il existait en Laconie un lieu qui s'appelait Cynosure. On est donc autorisé à penser que le hameau qui portait le même nom, était au-dessous de cette branche du Taygète.

3° Hameau et tribu des Pitanates. Pausanias, en sortant de la place publique, prend sa route vers le couchant, passe devant le théâtre, et trouve ensuite la salle où s'assemblaient les Crotanes, qui faisaient partie des Pitanates. Il fallait donc placer ce hameau en face du théâtre, dont la position est connue, puisqu'il en reste encore des vestiges. Ceci est confirmé par deux passages d'Hésychius et d'Hérodote, qui montrent que le théâtre était dans le bourg des Pitanates.

4° Hameau et tribu des Messoates. Du bourg des Pitanates, Pausanias se rend au Plataniste, qui était au voisinage du bourg de Thérapné. Auprès du Plataniste, il voit le tombeau du poëte Alcman, qui, étant de Messoa, devait y être enterré.

5° Hameau et tribu des Égides. Pausanias nous conduit ensuite au bourg des Limnates, que nous avons placé dans la partie nord de la ville. Il trouve, dans son chemin, le tombeau d'Égée, qui avait donné son nom à la tribu des Égides.

Je n'ai point renfermé tous ces hameaux dans une enceinte, parce qu'au temps dont je parle, Sparte n'avait point de murailles.

Les temples et les autres édifices publics ont été placés à peu près dans les lieux que leur assigne

Pausanias. On ne doit pas, à cet égard, s'attendre à une précision rigoureuse ; l'essentiel était de donner une idée générale de cette ville célèbre.

NOTE XI, CHAP. XLII.

Sur la manière dont les Spartiates traitaient les Hilotes. (Page 176.)

Les Lacédémoniens, consternés de la perte de Pylos, que les Athéniens venaient de leur enlever, résolurent d'envoyer de nouvelles troupes à Brasidas leur général, qui était alors en Thrace. Ils avaient deux motifs : le premier, de continuer à faire une diversion qui attirât dans ces pays éloignés les armes d'Athènes ; le second, d'enrôler et de faire partir pour la Thrace un corps de ces Hilotes, dont la jeunesse et la valeur leur inspiraient sans cesse des craintes bien fondées. On promit en conséquence de donner la liberté à ceux d'entre eux qui s'étaient le plus distingués dans les guerres précédentes. Il s'en présenta un grand nombre ; on en choisit deux mille, et on leur tint parole. Couronnés de fleurs, ils furent solennellement conduits au temple ; c'était la principale cérémonie de l'affranchissement. Peu de temps après, dit Thucydide, on les fit disparaître, et personne n'a jamais su comment chacun d'eux avait péri. Plutarque, qui a copié Thucydide, remarque aussi qu'on ignora dans le temps, et qu'on a toujours ignoré depuis, le genre de mort qu'éprouvèrent ces deux mille hommes.

Enfin Diodore de Sicile prétend que leurs maîtres reçurent ordre de les faire mourir dans l'intérieur de leurs maisons. Comment pouvait-il être instruit d'une circonstance que n'avait pu connaître un historien tel que Thucydide, qui vivait

dans le temps où cette scène barbare s'était passée?

Quoi qu'il en soit, il se présente ici deux faits qu'il faut soigneusement distinguer, parce qu'ils dérivent de deux causes différentes; l'un, l'affranchissement de deux mille Hilotes : l'autre, la mort de ces Hilotes. La liberté leur fut certainement accordée par ordre du sénat et du peuple; mais il est certain aussi qu'ils ne furent pas mis à mort par un décret émané de la puissance suprême. Aucune nation ne se serait prêtée à une si noire trahison; et, dans ce cas particulier, on voit clairement que l'assemblée des Spartiates ne brisa les fers de ces Hilotes que pour les armer et les envoyer en Thrace. Les éphores, vers le même temps, firent partir pour l'armée de Brasidas mille autres Hilotes : comme ces détachemens sortaient de Sparte quelquefois pendant la nuit, le peuple dut croire que les deux mille qu'il avait délivrés de la servitude s'étaient rendus à leur destination; et lorsqu'il reconnut son erreur, il fut aisé de lui persuader que les magistrats, convaincus qu'ils avaient conspiré contre l'État, les avaient fait mourir en secret, ou s'étaient contentés de les bannir des terres de la république. Nous ne pouvons éclaircir aujourd'hui un fait qui, du temps de Thucydide, était resté dans l'obscurité. Il me suffit de montrer que ce n'est pas à la nation qu'on doit imputer le crime, mais plutôt à la fausse politique des éphores qui étaient en place, et qui, avec plus de pouvoir et moins de vertus que leurs prédécesseurs, prétendaient sans doute que tout est permis quand il s'agit du salut de l'État; car il faut observer que les principes de justice et de morale commençaient alors à s'altérer.

On cite d'autres cruautés exercées à Lacédémone contre les Hilotes. Un auteur nommé Myron raconte que, pour leur rappeler sans cesse leur

esclavage ; on leur donnait tous les ans un certain nombre de coups de fouet. Il y avait peut-être cent mille Hilotes, soit en Laconie, soit en Messénie : qu'on réfléchisse un moment sur l'absurdité du projet et sur la difficulté de l'exécution, et qu'on juge. Le même auteur ajoute qu'on punissait les maîtres qui ne mutilaient pas ceux de leurs Hilotes qui naissaient avec une forte constitution. Ils étaient donc estropiés, tous ces Hilotes qu'on enrôlait, et qui servaient avec tant de distinction dans les armées?

Il n'arrive que trop souvent qu'on juge des mœurs d'un peuple par des exemples particuliers qui ont frappé un voyageur, ou qu'on a cités à un historien. Quand Plutarque avance que, pour donner aux enfans des Spartiates de l'horreur pour l'ivresse, on exposait à leurs yeux un Hilote à qui le vin avait fait perdre la raison, j'ai lieu de penser qu'il a pris un cas particulier pour la règle générale, ou du moins qu'il a confondu en cette occasion les Hilotes avec les esclaves domestiques, dont l'état était fort inférieur à celui des premiers. Mais j'ajoute une foi entière à Plutarque, quand il assure qu'il était défendu aux Hilotes de chanter les poésies d'Alcman et de Terpandre : en effet, ces poésies inspirant l'amour de la gloire et de la liberté, il était d'une sage politique de les interdire à des hommes dont on avait tant de raison de redouter le courage.

NOTE XII, CHAP. XLV.

Sur l'établissement des Ephores à Sparte.
(Page 200.)

La plupart des auteurs rapportent cet établissement à Théopompe, qui régnait environ un siècle

après Lycurgue. Telle est l'opinion d'Aristote, de Plutarque, de Cicéron, de Valère Maxime, de Dion Chrysostôme. On peut joindre à cette liste Xénophon, qui semble attribuer l'origine de cette magistrature aux principaux citoyens de Lacédémone, et Eusèbe, qui, dans sa chronique, la place au temps où régnait Théopompe.

Deux autres témoignages méritent d'autant plus d'attention, qu'on y distingue des dates assez précises. Suivant Plutarque, le roi Cléomène III disait à l'assemblée générale de la nation : « Lycurgue s'était contenté d'associer aux deux rois « un corps de sénateurs. Pendant long-temps, la « république ne connut pas d'autre magistrature. « La guerre de Messénie (du temps de Théopom- « pe) se prolongeant de plus en plus, les rois se « crurent obligés de confier le soin de rendre la jus- « tice à des éphores, qui ne furent d'abord que leurs « ministres : mais, dans la suite, les successeurs « de ces magistrats usurpèrent l'autorité; et ce « fut un d'entre eux, nommé Astéropus, qui les « rendit indépendans. »

Platon fait mention de trois causes qui ont empêché à Lacédémone la royauté de dégénérer en despotisme. Voici les deux dernières: « Un homme « animé d'un esprit divin (c'est Lycurgue) limita « la puissance des rois par celle du sénat. Ensuite « un autre sauveur balança heureusement l'auto- « rité des rois et des sénateurs par celle des épho- « res. » Ce sauveur dont parle ici Platon, ne peut être que Théopompe.

D'un autre côté, Hérodote, Platon, et un ancien auteur nommé Satyrus, regardent Lycurgue comme l'instituteur des éphores.

Je réponds que, suivant Héraclite de Pont, qui vivait peu de temps après Platon, quelques écrivains attribuaient à Lycurgue tous les règle-

mens relatifs au gouvernement de Lacédémone. Les deux passages de Platon que j'ai cités, nous en offrent un exemple sensible. Dans sa huitième lettre, il avance en général, que Lycurgue établit et les sénateurs et les éphores ; tandis que dans son traité des lois, où il a détaillé le fait, il donne à ces deux corps de magistrats deux origines différentes.

L'autorité de Satyrus ne m'arrêterait pas en cette occasion, si elle n'était fortifiée par celle d'Hérodote. Je ne dirai pas avec Marsham, que le mot *éphores* s'est glissé dans le texte de ce dernier auteur; mais je dirai que son témoignage peut se concilier avec ceux des autres écrivains.

Il paraît que l'éphorat était une magistrature depuis long-temps connue de plusieurs peuples du Péloponèse, et entre autres des Messéniens : elle devrait l'être des anciens habitans de la Laconie, puisque les éphores, à l'occasion des nouvelles lois de Lycurgue, soulevèrent le peuple contre lui. De plus, Lycurgue avait, en quelque façon, modelé la constitution de Sparte sur celle de Crète ; or les Crétois avaient des magistrats principaux qui s'appelaient *cosmes*, et qu'Aristote compare aux éphores de Lacédémone. Enfin la plupart des auteurs que j'ai cités d'abord, ne parlent pas de l'éphorat comme d'une magistrature nouvellement instituée par Théopompe, mais comme d'un frein que ce prince mit à la puissance des rois. Il est donc très vraisemblable que Lycurgue laissa quelques fonctions aux éphores déjà établis avant lui, et que Théopompe leur accorda des prérogatives qui firent ensuite pencher le gouvernement vers l'oligarchie.

NOTE XIII, CHAP. XLVI.

Sur le partage des terres fait par Lycurgue.
(Page 219.)

PLUTARQUE cite trois opinions sur ce partage. Suivant la première, Lycurgue divisa tous les biens de la Laconie en trente-neuf mille portions, dont neuf mille furent accordées aux habitans de Sparte. Suivant la seconde, il ne donna aux Spartiates que six mille portions, auxquelles le roi Polydore, qui termina quelque temps après la première guerre de Messénie, en ajouta trois mille autres. Suivant la troisième opinion, de ces neuf mille portions, les Spartiates en avaient reçu la moitié de Lycurgue, et l'autre moitié de Polydore.

J'ai embrassé la première opinion, parce que Plutarque, qui était à portée de consulter beaucoup d'ouvrages que nous avons perdus, semble l'avoir préférée. Cependant je ne rejette point les autres. Il paraît en effet que, du temps de Polydore, il arriva quelque accroissement aux lots échus aux Spartiates. Un fragment des poésies de Tyrtée nous apprend que le peuple de Sparte demandait alors un nouveau partage des terres. On raconte aussi que Polydore dit, en partant pour la Messénie, qu'il allait dans un pays qui n'avait pas encore été partagé. Enfin la conquête de la Messénie dut introduire parmi les Spartiates une augmentation de fortune.

Tout ceci entraînerait de longues discussions : je passe à deux inadvertances qui paraissent avoir échappé à deux hommes qui ont honoré leur siècle et leur nation, Aristote et Montesquieu.

Aristote dit que le législateur de Lacédémone

avait très-bien fait, lorsqu'il avait défendu aux Spartiates de vendre leurs portions; mais qu'il n'aurait pas dû leur permettre de les donner pendant leur vie, ni de les léguer par leur testament à qui ils voulaient. Je ne crois pas que Lycurgue ait jamais accordé cette permission. Ce fut l'éphore Épitadès qui, pour frustrer son fils de sa succession, fit passer le décret qui a donné lieu à la critique d'Aristote; critique d'autant plus inconcevable, que ce philosophe écrivait très-peu de temps après Épitadès.

Solon avait permis d'épouser sa sœur consanguine, et non sa sœur utérine. M. de Montesquieu a très-bien prouvé que Solon avait voulu, par cette loi, empêcher que les deux époux ne réunissent sur leurs têtes deux hérédités; ce qui pourrait arriver, si un frère et une sœur de même mère se mariaient ensemble, puisque l'un pourrait recueillir la succession du premier mari de sa mère, et l'autre celle du second mari. M. de Montesquieu observe que la loi était conforme à l'esprit des républiques grecques; et il s'oppose au passage de Philon, qui dit que Lycurgue avait permis le mariage des enfans utérins, c'est-à-dire, celui que contracteraient un fils et une fille de même mère et de deux pères différens. Pour résoudre la difficulté, M. de Montesquieu répond que, suivant Strabon, lorsqu'à Lacédémone une sœur épousait son frère, elle lui apportait en dot la moitié de la portion qui revenait à ce frère. Mais Strabon, en cet endroit, parle, d'après l'historien Éphore, des lois de Crète, et non de celles de Lacédémone; et quoiqu'il reconnaisse avec cet historien que ces dernières sont en partie tirées de celles de Minos, il ne s'ensuit pas que Lycurgue eût adopté celle dont il s'agit maintenant. Je dis plus, c'est qu'il ne pouvait pas, dans son système, décerner pour

dot à la sœur la moitié des biens du frère, puisqu'il avait défendu les dots.

En supposant même que la loi citée par Strabon fût reçue à Lacédémone, je ne crois pas qu'on doive l'appliquer au passage de Philon. Cet auteur dit qu'à Lacédémone il était permis d'épouser sa sœur utérine, et non sa sœur consanguine. M. de Montesquieu l'interprète ainsi : « Pour empêcher que le bien de la famille de la sœur ne « passât dans celle du frère, on donnait en dot à « la sœur la moitié du bien du frère. »

Cette explication suppose deux choses : 1.° qu'il fallait nécessairement constituer une dot à la fille, et cela est contraire aux lois de Lacédémone ; 2.° que cette sœur renonçait à la succession de son père, pour partager celle que son frère avait reçue du sien. Je réponds que, si la sœur était fille unique, elle devait hériter du bien de son père, et ne pouvait pas y renoncer ; si elle avait un frère du même lit, c'était à lui d'hériter ; et en la mariant avec son frère d'un autre lit, on ne risquait pas d'accumuler deux héritages.

Si la loi rapportée par Philon était fondée sur le partage des biens, on ne serait point embarrassé de l'expliquer en partie : par exemple, une mère qui avait eu d'un premier mari une fille unique, et d'un second plusieurs enfans mâles, pouvait sans doute marier cette fille avec l'un des puinés du second lit, parce que ce puiné n'avait point de portion. Dans ce sens, un Spartiate pouvait épouser sa sœur utérine. Si c'est là ce qu'a voulu dire Philon, je n'ai pas de peine à l'entendre ; mais quand il ajoute qu'on ne pouvait épouser sa sœur consanguine, je ne l'entends plus, parce que je ne vois aucune raison, tirée du partage des biens, qui dût prohiber ces sortes de mariages.

NOTE XIV, CHAP. XLVII.

Sur la Cryptie. (Page 237.)

Je parle ici de la cryptie que l'on rend communément par le mot *embuscade*, et que l'on a presque toujours confondue avec la chasse aux Hilotes.

Suivant Héraclide de Pont, qui vivait peu de temps après le voyage du jeune Anacharsis en Grèce, et Plutarque, qui n'a vécu que quelques siècles après, on ordonnait de temps en temps aux jeunes gens de se répandre dans la campagne, armés de poignards; de se cacher pendant le jour en des lieux couverts, d'en sortir la nuit pour égorger les Hilotes qu'ils trouveraient sur leur chemin.

Joignons à ces deux témoignages celui d'Aristote, qui, dans un passage conservé par Plutarque, nous apprend qu'en entrant en place, les éphores déclaraient la guerre aux Hilotes, afin qu'on pût les tuer impunément. Rien ne prouve que ce décret fût autorisé par les lois de Lycurgue, et tout nous persuade qu'il était accompagné de correctifs : car la république n'a jamais pu déclarer une guerre effective et continue à des hommes qui seuls cultivaient et affermaient les terres, qui servaient dans les armées et sur les flottes, et qui souvent étaient mis au nombre des citoyens. L'ordonnance des éphores ne pouvait donc avoir d'autre but que de soustraire à la justice le Spartiate qui aurait eu le malheur de tuer un Hilote. De ce qu'un homme a sur un autre le droit de vie et de mort, il ne s'ensuit pas qu'il en use toujours.

Examinons maintenant, 1° quel était l'objet de la cryptie, 2° si les lois de Lycurgue ont établi la chasse aux Hilotes.

1° Platon veut que, dans un état bien gouverné,

les jeunes gens sortant de l'enfance, parcourent pendant deux ans le pays, les armes à la main, bravant les rigueurs de l'hiver et de l'été, menant une vie dure, et soumis à une exacte discipline. Quelque nom, ajoute-t-il, qu'on donne à ces jeunes gens, soit *cryptes*, soit agronomes ou inspecteurs des champs, ils apprendront à connaître le pays et à le garder. Comme la cryptie n'était pratiquée que chez les Spartiates, il est visible que Platon en a détaillé ici les fonctions, et le passage suivant ne laisse aucun doute à cet égard : il est tiré du même traité que le précédent. Un Lacédémonien, que Platon introduit dans son dialogue, s'exprime en ces termes : « Nous avons un exercice nommé « cryptie, qui est d'un merveilleux usage pour « nous familiariser avec la douleur : nous sommes « obligés de marcher l'hiver nu-pieds, de dormir « sans couverture, de nous servir nous-mêmes sans « le secours de nos esclaves, et de courir de côté « et d'autre dans la campagne, soit de nuit, soit « de jour. »

La correspondance de ces deux passages est sensible ; ils expliquent très-nettement l'objet de la cryptie, et l'on doit observer qu'il n'y est pas dit un mot de la chasse aux Hilotes. Il n'en est pas parlé non plus dans les ouvrages qui nous restent d'Aristote ; ni dans ceux de Thucydide, de Xénophon, d'Isocrate et de plusieurs écrivains du même siècle, quoiqu'on y fasse souvent mention des révoltes et des désertions des Hilotes, et qu'on y censure, en plus d'un endroit, et les lois de Lycurgue et les usages des Lacédémoniens. J'insiste d'autant plus sur cette preuve négative, que quelques-uns de ces auteurs étaient d'Athènes, et vivaient dans une république qui traitait les esclaves avec la plus grande humanité. Je crois pouvoir conclure de ces réflexions, que jusqu'au temps en-

viron où Platon écrivait son traité des lois, la cryptie n'était pas destinée à verser le sang des Hilotes.

C'était une expédition dans laquelle les jeunes gens s'accoutumaient aux opérations militaires, battaient la campagne, se tenaient en embuscade les armes à la main, comme s'ils étaient en présence de l'ennemi, et, sortant de leur retraite pendant la nuit, repoussaient ceux des Hilotes qu'ils trouvaient sur leur chemin. Je pense que, peu de temps après la mort de Platon, les lois ayant perdu de leur force, les jeunes gens mirent à mort des Hilotes qui leur opposaient trop de résistance, et donnèrent peut-être lieu au decret des éphores que j'ai cité plus haut. L'abus augmentant de jour en jour, on confondit, dans la suite, la cryptie avec la chasse des Hilotes.

2° Passons à la seconde question. Cette chasse fut-elle ordonnée par Lycurgue ?

Héraclide de Pont se contente de dire qu'on l'attribuait à ce législateur. Ce n'est qu'un soupçon recueilli par cet auteur postérieur à Platon. Le passage suivant ne mérite pas plus d'attention. Selon Plutarque, Aristote rapportait à Lycurgue l'établissement de la cryptie; et comme l'historien, suivant l'erreur de son temps, confond en cet endroit la cryptie avec la chasse aux Hilotes, on pourrait croire qu'Aristote les confondait aussi; mais ce ne serait qu'une présomption. Nous ignorons si Aristote, dans le passage dont il s'agit, expliquait les fonctions des cryptes, et il paraît que Plutarque ne l'a cité que pour le réfuter : car il dit, quelques lignes après, que l'origine de la cryptie, telle qu'il la concevait lui-même, devait être fort postérieure aux lois de Lycurgue. Plutarque n'est pas toujours exact dans les détails des faits, et je pourrais prouver, à cette occasion, que

sa mémoire l'a plus d'une fois égaré. Voilà toutes les autorités auxquelles j'avais à répondre.

En distinguant avec attention les temps, tout se concilie aisément. Suivant Aristote, la cryptie fut instituée par Lycurgue. Platon en explique l'objet, et la croit très-utile. Lorsque les mœurs de Sparte s'altérèrent, la jeunesse de Sparte abusa de cet exercice, pour se livrer, dit-on, à des cruautés horribles. Je suis si éloigné de les justifier, que je soupçonne d'exagération le récit qu'on nous en a fait. Qui nous a dit que les Hilotes n'avaient aucun moyen de s'en garantir? 1° Le temps de la cryptie était peut-être fixé; 2° il était difficile que les jeunes gens se répandissent, sans être aperçus, dans un pays couvert d'Hilotes intéressés à les surveiller; 3° il ne l'était pas moins que les particuliers de Sparte qui tiraient leur subsistance du produit de leurs terres, n'avertissent pas les Hilotes leurs fermiers du danger qui les menaçait. Dans tous ces cas, les Hilotes n'avaient qu'à laisser les jeunes gens faire leur tournée et se tenir, pendant la nuit, renfermés chez eux.

J'ai cru devoir justifier, dans cette note, la manière dont j'ai expliqué la cryptie dans le corps de mon ouvrage. J'ai pensé aussi qu'il n'était nullement nécessaire de faire les hommes plus méchans qu'ils ne le sont, et d'avancer sans preuve qu'un législateur sage avait ordonné des cruautés.

NOTE XV, CHAP. XLVII.

Sur le choix d'une épouse parmi les Spartiates.
(Page 238.)

Les auteurs varient sur les usages des peuples de la Grèce, parce que, suivant la différence des temps, ces usages ont varié. Il paraît qu'à Sparte

les mariages se réglaient sur le choix des époux ou sur celui de leurs parens. Je citerai l'exemple de Lysander, qui, avant de mourir, avait fiancé ses deux filles à deux citoyens de Lacédémone. Je citerai encore une loi qui permettait de poursuivre en justice celui qui avait fait un mariage peu convenable. D'un autre côté, un auteur ancien nommé Hermippus rapportait qu'à Lacédémone, on enfermait dans un lieu obscur les filles à marier, et que chaque jeune homme y prenait au hasard celle qu'il devait épouser. On pourrait supposer, par voie de conciliation, que Lycurgue avait en effet établi la loi dont parlait Hermippus, et qu'on s'en était écarté dans la suite. Platon l'avait en quelque manière adoptée dans sa république.

NOTE XVI, CHAP. XLVII.

A quel âge on se mariait à Lacédémone.

(Page 238.)

Les Grecs avaient connu de bonne heure le danger des mariages prématurés. Hésiode veut que l'âge du garçon ne soit pas trop au-dessous de trente ans. Quant à celui des filles, quoique le texte ne soit pas clair, il paraît le fixer à quinze ans. Platon, dans sa République, exige que les hommes ne se marient qu'à trente ans, les femmes à vingt. Suivant Aristote, les hommes doivent avoir environ trente-sept ans, les femmes à peu près dix-huit. Je pense qu'à Sparte c'était trente ans pour les hommes, et vingt ans pour les femmes : deux raisons appuient cette conjecture. 1° C'est l'âge que prescrit Platon, qui a copié beaucoup de lois de Lycurgue. 2° Les Spartiates n'a-

ient droit d'opiner dans l'assemblée générale
ı'à l'âge de trente ans ; ce qui semble supposer
ı'avant ce terme ils ne pouvaient pas être regar-
ls comme chefs de famille.

NOTE XVII, CHAP. XLIX.

Sur les fêtes d'Hyacinthe. (Page 266.)

PARMI les inscriptions que M. l'abbé Fourmont
'ait découvertes en Laconie, il en est deux qui
nt du septième, et peut-être même de la fin du
ıitième siècle avant J. C. Au nom du légat ou du
ef d'une députation solennelle, Πρεσζεύς, elles
gnent les noms de plusieurs magistrats, et ceux
s jeunes garçons et des jeunes filles qui avaient
uré dans les chœurs, et qui sur l'un de ces mo-
mens sont nommés *Hydlcades*. Cette expres-
n, suivant Hésychius, désignait parmi les
artiates, des chœurs d'enfans. J'ai pensé qu'il
ıit question ici de la pompe des Hyacinthes.
Il faut observer que, parmi les jeunes filles qui
nposaient un des chœurs, on trouve le nom de
corias, fille de Deuxidamus ou Zeuxidamus,
de Lacédémone, qui vivait vers l'an 700 avant
C.

NOTE XVIII, CHAP. L.

r la composition des armées parmi les Lacé-démoniens. (Page 268.)

IL est très-difficile, et peut-être impossible,
donner une juste idée de cette composition.
mme elle variait souvent, les auteurs anciens,
ıs entrer dans des détails, se sont contentés de
porter des faits ; et dans la suite, on a pris des
s particuliers pour des règles générales.

Les Spartiates étaient distribués en plusieurs classes nommées ΜΟΡΑΙ ou ΜΟΙΡΑΙ, c'est-à-dire, parties ou divisions.

Quelles étaient les subdivisions de chaque classe? le *lochos*, la *pentecostys*, l'*enomotie*. Dans le texte de cet ouvrage, j'ai cru pouvoir comparer la *mora* au *régiment*, le *lochos* au *bataillon*, l'*énomotie* à la *compagnie*, sans prétendre que ces rapports fussent exacts : dans cette note, je conserverai les noms grecs, au risque de les mettre au singulier, quand ils devraient être au pluriel.

Les subdivisions dont je viens de parler, sont clairement exposées par Xénophon, qui vivait au temps où je place le voyage du jeune Anacharsis. « Chaque *mora*, dit-il, a pour officiers un polé« marque, quatre chefs de *lochos*, huit chefs de « *pentecostys*, seize chefs d'*énomoties*. » Ainsi chaque *mora* contient quatre *lochos*; chaque *lochos* deux *pentecostys*; chaque *pentecostys* deux *énomoties*. Il faut observer que Xénophon nous présente ici une règle générale, règle confirmée par ce passage de Thucydide : le roi donne l'ordre aux *polemarques*, ceux-ci le donnent aux *lochages*, ces derniers aux *pentecontatères*, ceux-là aux *énomotarques*, qui le font passer à leurs *énomoties*.

Quelquefois, au lieu de faire marcher les *mora*, on en détachait quelques *lochos*. Dans la première bataille de Mantinée, gagnée par les Lacédémoniens l'an 418 avant J. C., leur armée, sous les ordres du roi Agis, était partagée en sept *lochos*. Chaque *lochos*, dit Thucydide, comprenait quatre *pentecostys*, et chaque *pentecostys* quatre *énomoties*. Ici la composition du *lochos* diffère de celle que lui attribue Xénophon : mais les circonstances n'étaient pas les mêmes. Xénophon parlait en général de la formation de la *mora*:

lorsque toutes les parties en étaient réunies; Thucydide, d'un cas particulier, et des *lochos* séparés de leur *mora*.

Combien y avait-il de *mora*? Les uns en admettent six, et les autres cinq. Voici les preuves qu'on peut employer en faveur de la première opinion; j'y joindrai celles qui sont favorables à la seconde.

1° Dans trois inscriptions rapportées par monsieur l'abbé Fourmont, de la Messénie et de la Laconie, on avait gravé les noms des rois de Lacédémone, ceux des sénateurs, des éphores, des officiers militaires, et de différens corps de magistrats. On y voit six chefs de *mora*. Ces inscriptions, qui remontent au huitième siècle avant J.-C., n'étant postérieures à Lycurgue que d'environ 130 ans, on est fondé à croire que le législateur de Sparte en avait divisé tous les citoyens en six *mora*. Mais on se trouve arrêté par une assez grande difficulté. Avant les six chefs de *mora*, les inscriptions placent les six chefs de *lochos*. Ainsi, non-seulement les premiers, c'est-à-dire les six chefs des *mora* étaient subordonnés à ceux des *lochos*, mais les uns et les autres étaient égaux en nombre; et telle n'était pas la composition qui subsistait du temps de Thucydide et de Xénophon.

2° Ce dernier historien observe que Lycurgue divisa la cavalerie et l'infanterie pesante en six *mora*. Ce passage est conforme aux inscriptions précédentes.

3° Xénophon dit encore que le roi Cléombrote fut envoyé en Phocide avec quatre *mora*; s'il n'y en avait que cinq, il n'en restait qu'une à Lacédémone. Quelque temps après, se donna la bataille de Leuctres. Les troupes de Cléombrote furent battues. Xénophon remarque qu'on fit de

nouvelles levées, et qu'on les tira surtout des deux *mora* qui étaient restées à Sparte. Il y en avait donc six en tout.

Voyons maintenant les raisons d'après lesquelles on pourrait en admettre une de moins.

1° Aristote, cité par Harpocration, n'en comptait que cinq, s'il faut s'en rapporter à l'édition de Maussac, qui porte πέντε. Il est vrai que ce mot ne se trouve pas dans l'édition de Gronovius, et que, dans quelques manuscrits d'Harpocration, il est remplacé par une lettre numérale qui désigne six. Mais cette lettre a tant de ressemblance avec celle qui désigne le nombre cinq, qu'il était facile de prendre l'une pour l'autre. Deux passages d'Hésichius prouvent que quelques copistes d'Harpocration ont fait cette méprise. Dans le premier, il est dit que, suivant Aristote, le *lochos* s'appelait *mora* parmi les Lacédémoniens; et dans le second, que, suivant Aristote, les Lacédémoniens avaient cinq *lochos*, où le mot est tout au long, πέντε. Donc, suivant Hésychius, Aristote ne donnait aux Lacédémoniens que cinq *mora*.

2° Diodore de Sicile raconte qu'Agésilas était à la tête de dix-huit mille hommes, dont faisaient partie *les cinq mora*, ou simplement, *cinq mora de Lacédémone*. Reste à savoir si, en cet endroit, il faut admettre ou supprimer l'article. Rhodoman, dans son édition, rapporte ainsi le passage: ὧν ἦσαν οἱ Λακεδαιμόνιοι (ou Λακεδαιμονίων) πέντε μοῖραι. M. Béjot a bien voulu, à ma prière, consulter les manuscrits de la bibliothèque du roi. Des douze qu'elle possède cinq seulement contiennent le passage en question, et présentent l'article οἱ avec le nom des Lacédémoniens au nominatif ou au génitif. Ils sont donc conformes à

l'édition de Rhodoman, et, par un changement aussi léger qu'indispensable, ils donnent cette leçon déjà proposée par Meursius : *αἱ Λακεδαιμονίων πέντε μοῖραι*, *les cinq mora de Lacedemone*. Ce passage, ainsi rétabli, se concilie parfaitement avec celui d'Aristote.

2° J'ai dit, dans le texte de mon ouvrage, que les Spartiates étaient divisés en cinq tribus. Il est naturel de penser qu'ils étaient enrôlés en autant de corps de milice, qui tiraient leur dénomination de ces tribus. En effet, Hérodote dit positivement qu'à la bataille de Platée il y avait un corps de Pitanates, et nous avons vu que les Pitanates formaient une des tribus de Lacédémone.

Cependant, comme ce ne sont ici que des probabilités, et que le témoignage de Xénophon est précis, nous dirons, avec Meursius, que l'historien grec a compté parmi les *mora* le corps des *Scirites*, ainsi nommés de la Sciritide, petite province située sur les confins de l'Arcadie et de la Laconie. Elle avait été long temps soumise aux Spartiates ; elle leur fut ensuite enlevée par Epaminondas, qui l'unit à l'Arcadie. De là vient que, parmi les écrivains postérieurs, les uns ont regardé les Scirites comme une milice lacédémonienne, les autres comme un corps de troupes arcadiennes.

Pendant qu'ils obéissaient aux Spartiates, ils les suivaient dans presque toutes leurs expéditions, quelquefois au nombre de six cents. Dans une bataille, ils étaient placés à l'aile gauche, et ne se mêlaient point avec les autres *mora*. Quelquefois on les tenait en réserve pour soutenir successivement les divisions qui commençaient à plier. Pendant la nuit ils gardaient le camp, et leur vigilance empêchait les soldats de s'éloigner de la phalange. C'était Lycurgue lui-même qui les avait chargés de ce soin. Cette milice existait donc du

temps de ce législateur ; il avait donc établi six corps de troupes, savoir, cinq *mora* proprement dites, dans lesquelles entraient les Spartiates, et ensuite la cohorte des Scirites, qui, n'étant pas composée de Spartiates, différait essentiellement des *mora* proprement dites, mais qui néanmoins pouvait être qualifiée de ce nom, puisqu'elle faisait partie de la constitution militaire établie par Lycurgue.

S'il est vrai que les Scirites combattaient à cheval, comme Xénophon le fait entendre, on ne sera plus surpris que le même historien ait avancé que Lycurgue institua six *mora*, tant pour la cavalerie que pour l'infanterie pesante. Alors nous dirons qu'il y avait cinq *mora* d'oplites spartiates, et une sixième composé de cavaliers scirites.

D'après les notions précédentes, il est visible que, si des anciens ont paru quelquefois confondre la *mora* avec le *lochos*, ce ne peut être que par inadvertance, ou par un abus de mots, en prenant la partie pour le tout. Le savant Meursius, qui ne veut pas distinguer ces deux corps, n'a pour lui que quelques faibles témoignages, auxquels on peut opposer des faits incontestables. Si, comme le prétend Meursius, il n'y avait que cinq *mora*, il ne devait y avoir que cinq *lochos*. Cependant nous venons de voir que le roi Agis avait sept *lochos* dans son armée; et l'on peut ajouter qu'en une autre occasion le roi Archidamus était à la tête de douze *lochos*.

Si chaque *mora* prenait le nom de sa tribu, il est naturel de penser que les quatre *lochos* de chaque *mora* avaient des noms particuliers: et nous savons, par Hésychius, que les Lacédémoniens donnaient à l'un de leurs *lochos* le nom d'*edolos*. De là nous conjecturons que les Crotanes, qui, suivant Pausanias, faisaient partie des Pitanates,

n'étaient autre chose qu'un des *lochos* qui formaient la *mora* de cette tribu : de là peut-être aussi la critique que Thucydide a faite d'une expresssion d'Hérodote. Ce dernier ayant dit qu'à la bataille de Platée, Amopharète commandait le *lochos* des Pitanates, Thucydide observe qu'il n'y a jamais eu à Lacédémone de corps de milice qui fût ainsi nommé, parce que, suivant les apparences, on disait la *mora*, et non le *lochos* des Pitanates.

De combien de soldats la *mora* était-elle composée? De cinq cents hommes, suivant Éphore et Diodore de Sicile; de sept cents, suivant Callisthène; de neuf cents, suivant Polybe; de trois cents, de cinq cents, de sept cents, suivant d'autres.

Il m'a paru qu'il fallait moins attribuer cette diversité d'opinions aux changemens qu'avait éprouvés la *mora* en différens siècles, qu'aux circonstances qui engageaient à mettre sur pied plus ou moins de troupes. Tous les Spartiates étaient inscrits dans une des *mora*. S'agissait-il d'une expédition? les éphores faisaient annoncer, par un héraut, que les citoyens depuis l'âge de puberté, c'est-à-dire, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à tel âge, se présentaient pour servir. En voici un exemple frappant. A la bataille de Leuctres, le roi Cléombrote avait quatre *mora*, commandées par autant de polémarques, et composées de citoyens âgés depuis vingt jusqu'à trente-cinq ans. Après la perte de la bataille, les éphores ordonnèrent de nouvelles levées. On fit marcher tous ceux des mêmes *mora* qui étaient âgés depuis trente-cinq jusqu'à quarante ans; et l'on choisit dans les deux *mora* qui étaient restées à Lacédémone, tous les citoyens âgés de vingt à quarante ans. Il suit de là, que ces portions de *mora* qui faisaient la

campagne, n'étaient souvent que des détachemens plus ou moins nombreux du corps entier.

Nous n'avons ni l'ouvrage d'Ephore, qui donnait à la *mora* cinq cents hommes; ni celui de Callisthène, qui lui en donnait sept cents; ni l'endroit de Polybe où il la portait jusqu'à neuf cents: mais nous ne craignons pas d'avancer que leurs calculs n'avaient pour objet que des cas particuliers, et que Diodore de Sicile ne s'est pas expliqué avec assez d'exactitude, lorsqu'il a dit absolument que chaque *mora* était composée de cinq cents hommes.

Nous ne sommes pas mieux instruits du nombre des soldats qu'on faisait entrer dans les subdivisions de la *mora*. Thucydide observe que, par les soins que prenaient les Lacédémoniens de cacher leurs opérations, on ignora le nombre des troupes qu'ils avaient à la première bataille de Mantinée; mais qu'on pouvait néanmoins s'en faire une idée d'après le calcul suivant: le roi Agis était à la tête de sept *lochos*, chaque *lochos* renfermait quatre *pentecostys*, chaque *pentecostys* quatre *énomoties*, chaque *énomotie* fut rangée sur quatre de front, et en général sur huit de profondeur.

De ce passage le scoliaste conclut que, dans cette occasion, l'*énomotie* fut de trente-deux hommes, la *pentecostys* de cent vingt-huit, le *lochos* de cinq cent douze. Nous en concluons, à notre tour, que, si le *lochos* avait toujours été sur le même pied, l'historien se serait contenté d'annoncer que les Lacédémoniens avaient sept *lochos*, sans être obligé de recourir à la voie du calcul.

Les *énomoties* n'étaient pas non plus fixées d'une manière stable. A la bataille dont je viens de parler, elles étaient en général de trente-deux hommes chacune: elles étaient de trente-six à celle de Leuctres; et Suidas les réduit à vingt-cinq.

NOTE XIX, CHAP. LI.

Sur les sommes d'argent introduites à Lacédémone par Lysander. (Page 292.)

DIODORE de Sicile rapporte qu'après la prise de Sestus, ville de l'Hellespont, Lysander fit transporter à Lacédémone, par Gylippe, beaucoup de dépouilles, et une somme de quinze cents talens, c'est-à-dire, huit millions cent mille livres. Après la prise d'Athènes, Lysander, de retour à Lacédémone, remit aux magistrats, entre autres objets précieux, quatre cent quatre-vingts talens qui lui restaient des sommes fournies par le jeune Cyrus. S'il faut distinguer ces diverses sommes, il s'ensuivra que Lysander avait apporté de son expédition, en argent comptant, dix-neuf cent quatre-vingts talens, c'est-à-dire, dix millions six cent quatre-vingt-douze mille livres.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DES

CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.



